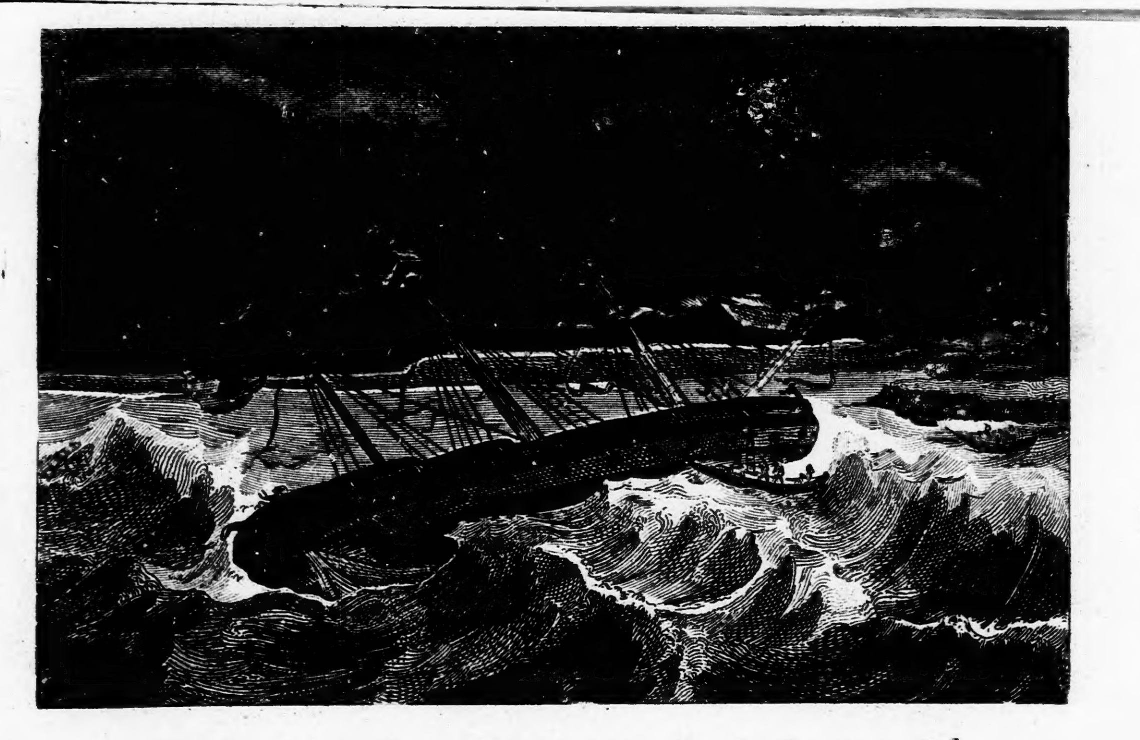
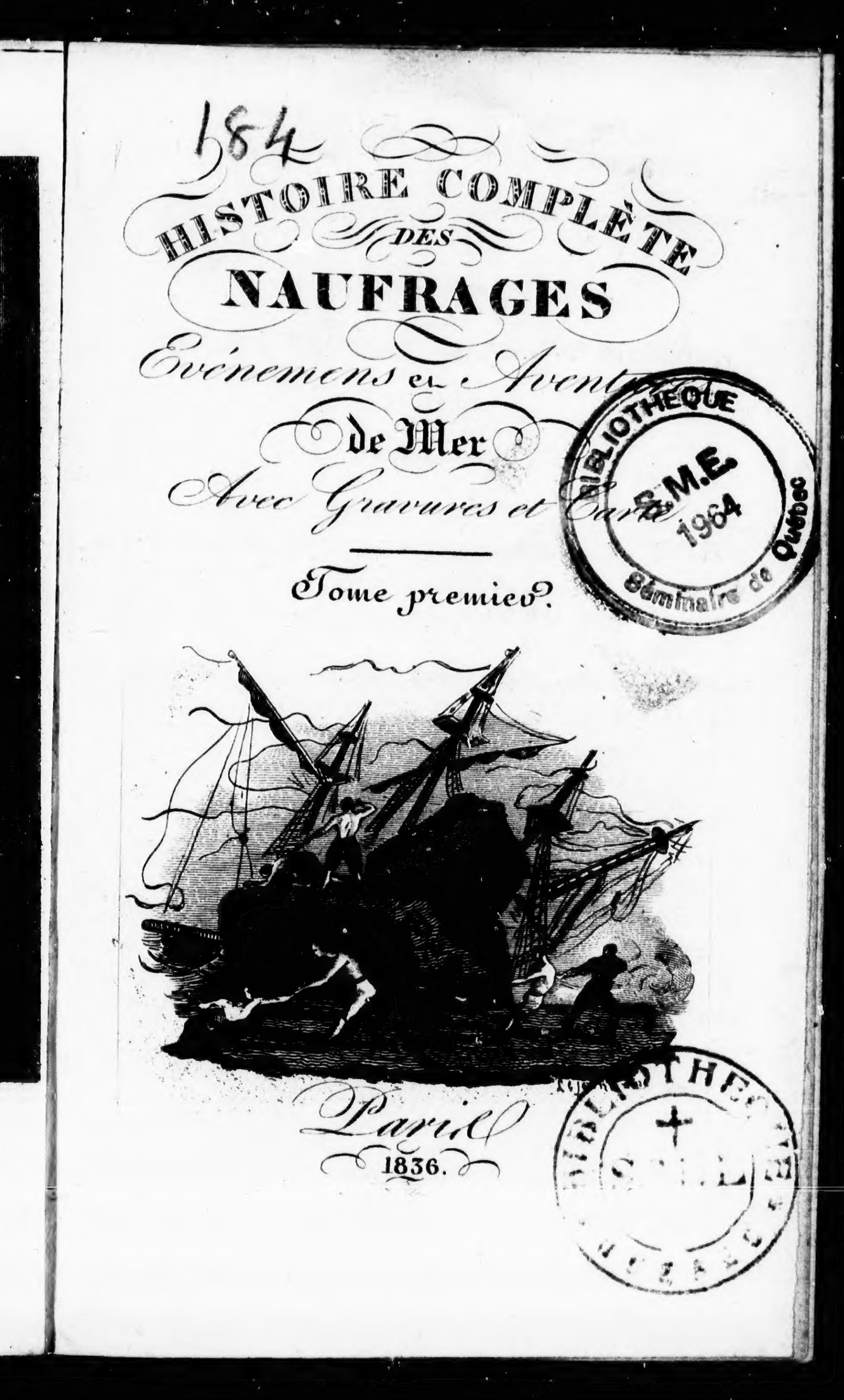


Naufrage du Pembroke sur la côte de Coromandel.



HISTOIRE COMPLÈTE DES NAUFRAGES

Evénemens et Aventures de Mer

Avec Gravures et Carte

Tome premier.

Paris

1836.

un
cie
me
rép
dé
rev
aut
de
fin
mo
Qu
em
Soi
solt
qu'a
nav
pres
I
onz

NAUFRAGES.

NAUFRAGE

D'OCCUM CHAMNAN, MANDARIN SIAMOIS, EN 1686.

Le roi de Portugal ayant envoyé au roi de Siam une célèbre ambassade, pour renouveler leurs anciennes alliances, et aussi pour des vues de commerce, le monarque siamois se crut obligé de répondre à cette marque extraordinaire de considération, en faisant partir trois grands mandarins revêtus de la qualité de ses ambassadeurs, et six autres d'un ordre inférieur pour se rendre à la cour de Portugal. Ils s'embarquèrent pour Goa, vers la fin du mois de mars 1684, sur une frégate siamoise commandée par un capitaine portugais. Quoique Goa ne soit pas fort éloigné de Siam, ils employèrent plus de cinq mois dans cette route. Soit défaut d'habileté dans les officiers et les pilotes, soit opiniâtreté des vents, ils ne purent y arriver qu'après le départ de la flotte portugaise. Ainsi leur navigation vers l'Europe fut différée d'une année presque entière.

Les ambassadeurs furent nécessités de passer onze mois à Goa, pour attendre la flotte qui devait

revenir de Lisbonne. Cependant ils trouvèrent l'intervalle assez court, parce qu'ils l'employèrent agréablement. La beauté des édifices qu'ils virent dans cette ville, fut pour eux un spectacle nouveau, qui les surprit extraordinairement. Ce grand nombre de palais, de monastères et de somptueuses églises occupa beaucoup leur curiosité. Comme ils n'étaient jamais sortis de leur pays, ils furent étonnés de voir qu'il y eût dans le monde une plus belle ville que Siam. Le vice-roi les fit loger magnifiquement; il fournit aussi à leur subsistance de la part du roi de Portugal.

Les mandarins s'embarquèrent enfin pour l'Europe, dans un vaisseau portugais de 150 hommes d'équipage, et de 30 pièces de canon. Outre les ambassadeurs et leur suite, il s'y trouvait aussi plusieurs religieux de divers ordres, et un grand nombre de passagers, Créoles, Indiens et Portugais. On mit à la voile de la rade de Goa le 27 janvier 1686. La navigation fut heureuse jusqu'au 27 avril.

Nous laisserons dans la bouche d'Occum Chamnan lui-même l'intéressante relation de son naufrage.

« Depuis notre départ de Goa jusqu'au 27 avril, la traversée se fit très-heureusement. Ce jour même, au coucher du soleil, on avait fait monter sur les mâts et les vergues du navire plusieurs matelots, pour reconnaître la terre qu'on voyait alors devant nous, un peu à côté sur la droite, et qu'on avait aperçue depuis trois jours. Sur le rapport des ma-

telots, et sur d'autres indices, le capitaine et le pilote jugèrent, mais à tort, que c'était le cap de Bonne-Espérance. On continua la route, dans cette supposition, jusqu'à deux ou trois heures après le soleil couché, qu'on se crut au-delà des terres qu'on avait reconnues. Alors, changeant de route, on porta un peu plus vers le nord. Comme le temps était clair et le vent fort frais, le capitaine, persuadé qu'on avait doublé le cap, ne mit personne en sentinelle sur les antennes. Les matelots de quart veillaient à la vérité, mais c'était pour les manœuvres, ou pour se réjouir ensemble avec tant de confusion, qu'aucun ne s'aperçut et ne se défia même du danger. Je fus le premier qui découvris la terre. Je ne sais quel pressentiment du malheur qui nous menaçait, m'avait fait passer une nuit si inquiète, qu'il m'avait été impossible de fermer l'œil pour dormir. Dans cette agitation, j'étais sorti de ma chambre, et je m'amusais à considérer le navire, qui semblait voler sur les eaux. En regardant un peu plus loin, j'aperçus tout d'un coup sur la droite une ombre épaisse et peu éloignée de nous. Cette vue m'épouvanta; j'en avertis le pilote qui veillait au gouvernail. Au même instant, on cria de l'avant du vaisseau : *Terre, terre devant nous. Nous sommes perdus! revirez de bord.* Le pilote fit aussitôt pousser le gouvernail pour changer de route; mais nous étions si près du rivage, qu'en revirant le navire donna trois coups de sa poupe sur une roche, et perdit aussitôt son mouvement. Ces trois secousses furent très-rudes. On crut le vaisseau crevé. On courut à la poupe.

Cependant, comme il n'était pas encore entré une seule goutte d'eau, l'équipage fut un peu ranimé.

» On s'efforça de sortir d'un si grand danger en coupant les mâts, et en déchargeant le vaisseau; mais on n'en eut pas le temps. Les flots, que le vent poussait au rivage, y portèrent aussi le bâtiment, Des montagnes d'eau, qui allaient se rompre sur les brisants avancés dans la mer, soulevaient le vaisseau jusqu'aux nues, et le laissaient retomber sur les roches, avec tant de vîtesse et d'impétuosité, qu'il n'y put résister long-temps. On l'entendait craquer de tous côtés. Les membres se détachaient les uns des autres, et l'on voyait cette grosse masse de bois, s'ébranler, plier et se rompre de toutes parts avec un fracas épouvantable. Comme la poupe avait touché la première, elle fut aussi la première enfoncée. En vain les mâts furent coupés et les canons jetés à la mer, avec les coffres, et tout ce qui était de poids, pour soulager le corps du bâtiment. Il toucha si souvent, que, s'étant ouvert enfin sous la sainte-barbe, l'eau qui entrait en abondance, eut bientôt gagné le premier pont et rempli la sainte-barbe. Elle monta jusqu'à la grande chambre, et, peu d'instants après, elle était à la hauteur de la ceinture sur le second pont.

» A cette vue il s'éleva de grands cris. Chacun se réfugia sur l'étage le plus haut du navire, mais avec une confusion qui augmenta le danger. L'eau continuant de monter, nous vîmes le vaisseau s'enfoncer insensiblement dans la mer, jusqu'à ce que la quille ayant atteint le fond, il demeura quelque temps immobile dans cet état.

» Il serait difficile de représenter l'effroi et la consternation qui se répandirent dans tous les esprits, et qui éclatèrent par des cris, des sanglots et des hurlements. On se croisait, on se heurtait à tout moment l'un contre l'autre. Ceux qui avaient été ennemis se réconciliaient. Les uns à genoux, ou prosternés sur le tillac, imploraient l'assistance de Dieu; les autres jetaient à la mer des barriques et des coffres vides et tout ce qui leur tombait sous la main Les cris et le tumulte étaient si grands, qu'on n'entendait plus le fracas du vaisseau qui se rompait en mille pièces, ni le bruit des vagues qui se brisaient sur les rochers avec une furie incroyable. Cependant, après s'être livrés à des gémissements inutiles, ceux qui n'avaient pas encore pris le parti de se jeter à la nage, pensèrent à se sauver par d'autres voies. On fit plusieurs radeaux des planches et des mâts du navire. Les malheureux à qui la frayeur avait fait négliger ces précautions, furent engloutis dans les flots ou écrasés par la violence des vagues qui les jetaient sur les rochers du rivage.

» Mes craintes furent d'abord aussi vives que celles des autres; mais lorsqu'on m'eut assuré qu'il y avait quelque espérance de se sauver, je m'armai de résolution. J'avais deux habits assez propres que je vêtis l'un sur l'autre; m'étant mis ensuite sur quelques planches liées ensemble, je m'efforçai de gagner à la nage le bord de la mer. Notre second ambassadeur, le plus robuste et le plus habile des trois à nager, était déjà dans l'eau. Il s'était chargé de la lettre du roi, qu'il portait attachée à la poi-

gnée d'un sabre dont sa majesté lui avait fait présent. Ainsi nous arrivâmes tous deux à terre presqu'en même temps. Plusieurs Portugais s'y étaient déjà rendus; mais ils n'avaient fait que changer de péril. Si ceux qui étaient encore dans le vaisseau pouvaient être noyés, il n'y avait pas plus de ressource à terre contre la faim. Nous étions sans eau, sans vin et sans biscuit. Le froid d'ailleurs était très-piquant; et j'y étais d'autant plus sensible, que la nature ne m'y avait point accoutumé. Je compris qu'il me serait impossible d'y résister longtemps. Cette idée me fit prendre la résolution de retourner le lendemain au vaisseau, pour y prendre des habits plus épais que les miens, et des rafraîchissements. Les Portugais de quelque rang avaient été logés sur le premier pont; je m'imaginai que je trouverais dans leurs cabanes des choses précieuses, surtout de bonnes provisions de bouche qui étaient le plus nécessaire de nos besoins. Je me remis sur une espèce de claie, et je nageai heureusement jusqu'au vaisseau.

» Il ne fut pas difficile d'y aborder, parce qu'il paraissait encore au-dessus de l'eau. Je m'étais flatté d'y trouver de l'or, des pierreries ou quelques meubles précieux qu'il n'eût pas été difficile de porter; mais en arrivant je vis toutes les chambres remplies d'eau, de sorte que je ne pus emporter que quelques pièces d'étoffe d'or; j'y joignis une petite cave de six flacons de vin et un peu de biscuit, qui se trouvèrent dans la cabane d'un pilote. J'attachai ce petit butin sur la claie, et la poussant devant moi avec beaucoup de peine et de

danger, j'arrivai une seconde fois au rivage, quoique bien plus fatigué que la première.

» J'y rencontrai quelques Siamois qui s'étaient sauvés nus. La compassion que je ressentis de leur misère en les voyant trembler de froid, m'obligea de leur faire part des étoffes que j'avais apportées du vaisseau. Mais craignant que si je leur confiais la cave, elle ne durât pas long-temps entre leurs mains, je la donnai à un Portugais qui m'avait toujours marqué beaucoup d'amitié, à condition néanmoins que nous en partagerions l'usage. Dans cette occasion, je reconnus combien l'amitié est faible contre la nécessité. Cet ami me donna un demi-verre de vin à boire pendant les deux ou trois premières journées, dans l'espérance de trouver une source ou un ruisseau. Mais lorsqu'on se vit pressé de la soif, et qu'on craignit de ne pas découvrir d'eau douce pour se désaltérer, en vain le pressai-je de me communiquer un secours qu'il tenait de moi. Il me répondit qu'il ne l'accorderait même pas à son père. Le biscuit ne put nous servir, parce que l'eau de la mer dont il avait été trempé, lui donnait une amertume insupportable.

» Aussitôt que tout le monde se fut rendu à terre, ou que du moins personne ne parut plus sortir du vaisseau, on compta ceux qui avait gagné le rivage, et nous nous trouvâmes environ deux cents, d'où l'on conclut qu'il ne s'en était noyé que sept ou huit, pour avoir eu trop d'empressement à se sauver. Quelques Portugais avaient eu la précaution d'emporter des fusils et de la pou-

dre, pour se défendre des Caffres, et pour tuer du gibier dans les bois. Ces armes nous furent aussi fort utiles à faire du feu pendant toute la durée de notre voyage jusqu'aux habitations hollandaises, mais surtout les deux premières nuits que nous passâmes sur le rivage tout dégouttants de l'eau de mer. Le froid était alors si rigoureux, que si l'on n'eût allumé du feu pour faire sécher nos habits, peut-être aurions-nous trouvé tous dans une prompte mort le remède de nos peines.

» Le second jour après notre naufrage, qui était un dimanche, les Portugais ayant fait leurs prières, nous nous mîmes en chemin. Le capitaine et les pilotes nous disaient que nous n'étions pas à plus de vingt lieues du Cap de Bonne-Espérance où les Hollandais avaient une nombreuse habitation, et que nous n'avions besoin que d'un jour ou deux pour y arriver. Cette assurance porta la plupart de ceux qui avaient apporté quelques vivres du vaisseau à les abandonner, dans l'espoir qu'avec ce fardeau de moins, ils marcheraient plus vite et plus facilement. Nous entrâmes ainsi dans les bois, ou plutôt dans les broussailles; car nous vîmes peu de grands arbres dans tout le cours de notre voyage. On marcha tout le jour, et l'on ne s'arrêta que deux fois pour prendre un peu de repos. Comme on n'avait presque rien apporté pour manger, on commença bientôt à ressentir les premières atteintes de la faim et de la soif, surtout après avoir marché avec beaucoup de diligence à l'ardeur du soleil, dans l'espérance d'arriver le même jour chez les Hollandais. Sur les quatre heures

après-midi, nous trouvâmes une grande mare d'eau qui servit beaucoup à nous soulager. Chacun y but à loisir. Les Portugais furent d'avis de passer le reste du jour et la nuit suivante sur le bord de cet étang. On fit du feu. Ceux qui purent trouver dans l'eau quelques cancres, les firent rôtir, et les mangèrent. D'autres, en plus grand nombre, après avoir bu une seconde fois, prirent le parti de se livrer au sommeil, bien plus abattus par la fatigue d'une si longue marche, que par la faim qui les tourmentait depuis deux jours qu'ils avaient passés à jeun.

» Le lendemain, après avoir bu par précaution pour la soif future, on partit de grand matin. Les Portugais prirent les devants, parce que notre premier ambassadeur étant d'une faiblesse et d'une langueur qui ne lui permettaient pas de faire beaucoup de diligence, nous fûmes obligés de nous arrêter avec lui. Mais, comme il ne fallait pas perdre un moment de vue les Portugais, nous prîmes le parti de nous diviser en trois troupes. La première suivait toujours à vue les derniers Portugais, et les autres marchant dans la même distance, prenaient garde aux signaux dont on était convenu avec la première bande, pour avertir lorsque les Portugais s'arrêtaient ou changeaient de route. Nous trouvâmes quelques petites montagnes qui nous causèrent beaucoup de peine à traverser. Pendant tout le jour nous ne pûmes découvrir qu'un puits dont l'eau était si jaunâtre, qu'il était impossible d'en boire. Un signal de la première troupe ayant fait juger en même temps

que les Portugais s'étaient arrêtés, on ne douta pas qu'il n'eussent rencontré de bonne eau, et cette espérance nous fit doubler le pas. Cependant, avec tous nos efforts, il nous fut impossible d'y conduire l'ambassadeur avant le soir. Nos gens nous déclarèrent que les Portugais n'avaient pas voulu nous attendre, sous prétexte qu'il n'y aurait aucun avantage pour nous à souffrir la faim et la soif avec eux, et qu'ils nous serviraient plus utilement, en se hâtant de marcher pour se mettre en état de nous envoyer des rafraîchissements.

» A cette triste nouvelle, le premier ambassadeur fit assembler tous les Siamois qui étaient restés près de lui. Il nous dit qu'il se sentait si faible et si fatigué, qu'il lui était impossible de suivre les Portugais; qu'il exhortait ceux qui se portaient bien à faire assez de diligence pour les rejoindre, et que les maisons hollandaises ne pouvant être éloignées, il leur ordonnait seulement de lui envoyer un cheval et une charrette avec quelques vivres pour le porter au Cap s'il était encore en vie. Cette séparation nous affligea beaucoup, mais elle était nécessaire. Il n'y eut qu'un jeune homme âgé d'environ quinze ans, fils d'un mandarin, qui ne voulut pas quitter l'ambassadeur, dont il était fort aimé et pour lequel il avait aussi beaucoup d'affection. La reconnaissance et l'amitié lui firent prendre la résolution de mourir ou de se sauver avec lui, sans autre suite qu'un vieux domestique qui ne put se résoudre non plus à quitter son maître.

» Le second ambassadeur, un autre mandarin et moi, nous prîmes congé de lui, après l'avoir assuré de le secourir aussitôt que nous en aurions le pouvoir, et nous nous remîmes en chemin avec nos gens dans le dessein de suivre les Portugais tout éloignés qu'ils étaient de nous. Un signal que nos Siamois les plus avancés nous firent du haut d'une montagne, augmenta notre courage et nous fit doubler le pas, mais nous ne pûmes les joindre que vers dix heures du soir. Ils nous dirent que les Portugais étaient encore fort loin : nous découvrîmes en effet leur camp à quelques feux qu'ils y avaient allumés. L'espérance d'y trouver du moins de l'eau, soutint notre courage. Après avoir continué de marcher l'espace de deux grandes heures au travers des bois et des rochers, nous y arrivâmes avec des peines incroyables. Les Portugais étaient postés sur la croupe d'une haute montagne, après y avoir fait un grand feu, autour duquel ils s'étaient endormis. Chacun demanda d'abord où était l'eau. Un Siamois eut l'humanité de m'en apporter; car le ruisseau qu'on avait découvert était assez loin du camp, et je n'aurais pas eu la force de m'y traîner. Je m'étendis auprès du feu. Le sommeil me prit dans cette posture, jusqu'au lendemain que le froid me réveilla.

» Je me sentis si affaibli et pressé d'une faim si cruelle qu'ayant souhaité mille fois la mort, je résolus de l'attendre dans le lieu où j'étais couché. Pourquoi l'aller chercher plus loin avec de nouveaux tourments? Mais ce mouvement de dé-

sespoir se dissipa bientôt à la vue des Siamois et des Portugais, qui, n'étant pas moins abattus que moi, ne laissaient pas de se mettre en chemin dans l'espérance de conserver leur vie. Je ne pus résister à leur exemple. L'exercice de mes jambes me rendit un peu de chaleur, je dévançai même une fois mes compagnons jusqu'au sommet d'une colline, où je trouvai des herbes extrêmement hautes et fort épaisses. La vîtesse de ma marche avait achevé d'épuiser mes forces; je fus contraint de me coucher sur cette belle verdure où je m'endormis. A mon réveil je me sentis les cuisses et les jambes si raides, que je désespérai de pouvoir m'en servir; cette extrémité me fit reprendre la résolution à laquelle j'avais renoncé le matin. J'étais si déterminé à mourir, que j'en attendais le moment avec impatience comme la fin de mes infortunes. Le sommeil me prit encore dans ces tristes réflexions. Un mandarin, qui était mon ami particulier, et mes valets qui me croyaient égaré, me cherchèrent assez long-temps. Ils me trouvèrent enfin, et, m'ayant éveillé, le mandarin m'exhorta si vivement à prendre courage, qu'il me fit quitter un lieu où je serais mort infailliblement sans son secours. Nous rejoignîmes ensemble les Portugais qui s'étaient arrêtés près d'une ravine d'eau. La faim qui les pressait comme moi, leur fit mettre le feu à des herbes demi-sèches, pour y chercher quelque lézard ou quelque serpent qu'ils pussent dévorer, Un d'entre eux qui s'était un peu éloigné. trouva des feuilles sur le bord de l'eau; il eut la hardiesse d'en manger, quelque amères qu'elles

fussent, et sentit sa faim apaisée. Il vint annoncer anssitôt cette bonne nouvelle à toute la troupe, qui y courut avec empressement, et qui en mangea avec avidité. Nous passâmes ainsi la nuit.

» Le lendemain, qui était le cinquième jour de notre marche, nous partîmes de grand matin, persuadés que nous ne pouvions manquer ce jour-là de trouver les habitations hollandaises. Cette idée renouvela nos forces. Après avoir marché sans interruption jusqu'à midi, nous aperçûmes assez loin de nous quelques hommes sur une hauteur. Personne ne douta que nous ne fussions au terme de nos souffrances, et nous nous avançâmes avec une joie qui ne peut être exprimée. Mais ce sentiment dura peu, et nous fûmes bientôt détrompés. C'étaient trois ou quatre Hottentots, qui, nous ayant découvert les premiers, venaient armés de leurs zagaies pour nous reconnaître. Leur crainte parut égale à la nôtre, à la vue de notre troupe nombreuse et de nos fusils. Cependant nous nous persuadâmes que leurs compagnons n'étaient pas éloignés; et, nous croyant au moment d'être massacrés par ces barbares, nous prîmes le parti de les laisser approcher, dans l'idée qu'il valait mieux finir tout d'un coup une malheureuse vie que de la prolonger de quelques jours pour la perdre enfin par des tourments plus cruels que la mort même. Mais, lorsqu'ils eurent reconnu d'assez loin que nous étions en plus grand nombre qu'ils ne l'avaient jugé d'abord, ils s'arrêtèrent pour nous attendre à leur tour; et, nous voyant approcher, ils prirent le devant en nous faisant signe de les

suivre, et nous montrant avec le doigt quelques maisons, c'est-à-dire trois ou quatre misérables cabanes qui se présentaient sur une colline. Ensuite, lorsque nous fûmes au pied de cette colline, ils prirent un petit chemin par lequel ils nous menèrent vers un autre village, avec les mêmes signes pour nous engager à marcher sur leurs traces, quoiqu'ils tournassent souvent la tête et qu'ils parussent nous observer d'un air de défiance.

» En arrivant à ce village, qui était composé d'une quarantaine de cabanes couvertes de branches d'arbres, dont les habitants montaient au nombre de quatre ou cinq cents personnes, leur confiance augmenta jusqu'à s'approcher de nous et nous considérer à loisir. Ils prirent plaisir à regarder particulièrement les Siamois, comme s'ils eussent été frappés de leur habillement. Cette curiosité nous parut bientôt importune. Chacun voulut entrer dans leurs cases pour y chercher quelques aliments; car tous les signes par lesquels nous leur faisions connaître nos besoins ne servaient qu'à les faire rire de toutes leurs forces, sans qu'ils parussent nous entendre. Quelques-uns nous répétaient seulement ces deux mots : *tabac*, *pataque*. Je leur offris deux gros diamants que le premier ambassadeur m'avait donnés au moment de notre séparation; mais cette vue les toucha peu. Enfin le premier pilote, qui avait quelques pataques, seule monnaie qui soit connue de ces barbares, fut réveillé par le nom; il leur en donna quatre, pour lesquelles ils amenèrent un bœuf qu'ils ne vendent ordinairement aux Hollandais

que sa longueur de tabac. Mais de quel secours pouvait être un bœuf entre tant d'hommes à demi-morts de faim, qui n'avaient vécu depuis six jours entiers que de quelques feuilles d'arbres? Le pilote n'en fit part qu'aux gens de sa nation et à ses meilleurs amis. Aucun Siamois n'en put obtenir un morceau. Ainsi nous eûmes le chagrin de ne recevoir aucun soulagement, à la vue non-seulement de ceux qui satisfaisaient leur faim, mais de quantité de bestiaux qui paissaient dans la campagne. Les Portugais ne nous défendaient pas moins de toucher aux troupeaux des Hottentots, qu'au bœuf qu'ils avaient fait cuire, et nous menaçaient de nous abandonner à la fureur de ces barbares.

» Un mandarin voyant que les Hottentots refusaient l'or monnoyé, prit le parti de se parer la tête de certains ornements d'or, et parut devant eux dans cet état. Cette nouveauté leur plut. Ils lui donnèrent un quartier de mouton pour ces petits ouvrages qui valaient plus de cent pistoles. Nous mangeâmes cette viande à demi-crue, mais elle ne fit qu'aiguiser notre appétit. J'avais remarqué que les Portugais avaient jeté la peau de leur bœuf après l'avoir écorché; ce fut un trésor pour moi; j'en fis confidence au mandarin qui m'avait sauvé de mon propre désespoir. Nous allâmes chercher cette peau ensemble, et, l'ayant heureusement trouvée, nous la mîmes sur le feu pour la faire griller. Elle ne nous servit que pour deux repas, parce que les autres Siamois nous ayant découverts, il fallut partager avec eux notre bonne fortune. Un Hottentot s'étant arrêté à considérer

les boutons d'or de mon habit, je lui fis entendre que s'il voulait me donner quelque chose à manger, je lui en ferais volontiers présent. Il me témoigna qu'il y consentait; mais au lieu d'un mouton que j'espérais, pour le moins, il ne m'apporta qu'un peu de lait dont il fallut paraître content.

» Nous passâmes la nuit dans ce lieu, près d'un grand feu qu'on avait allumé devant les cases des Hottentots. Ces barbares ne firent que danser et pousser des cris jusqu'au jour, ce qui nous obligea de renoncer au sommeil pour nous tenir incessamment sur nos gardes. Nous partîmes le matin, et, prenant le chemin de la mer, nous arrivâmes au rivage vers midi. Les moules que nous trouvâmes le long des rochers tinrent lieu du plus appétissant régal. Après nous en être rassasiés, chacun eut soin d'en faire sa provision pour le soir. Mais il fallait rentrer dans les bois pour y chercher de l'eau. Nous n'en pûmes trouver qu'à la fin du jour, encore n'était-ce qu'un filet d'eau fort sale; mais personne ne se donna le temps de la laisser reposer pour en boire. On campa sur le bord du ruisseau, avec la précaution de faire la garde toute la nuit, dans la crainte des Caffres dont on soupçonnait les intentions.

» Le jour suivant nous nous trouvâmes au pied d'une haute montagne qu'il fallut traverser avec une étrange fatigue. La faim nous pressa plus que jamais, et rien ne s'offrait pour l'apaiser. Du sommet de la montagne nous vîmes sur un côteau des herbes assez vertes et quelques fleurs. On y courut, on se mit à manger les moins amères. Mais

ce qui apaisait notre faim augmenta notre soif, jusqu'à nous causer un tourment qu'il faut avoir éprouvé pour le comprendre. Cependant nous ne trouvâmes de l'eau que bien avant dans la nuit, au pied de la même montagne. Lorsque tout le monde y fut rassemblé, on tint conseil, et, d'un commun accord, on prit la résolution de ne plus s'enfoncer dans les terres comme on avait fait jusqu'alors pour abréger le chemin. Le capitaine et les pilotes reconnaissaient qu'ils s'étaient trompés. Ne pouvant plus cacher leur erreur, ils avouaient qu'ils étaient incertains du lieu que nous cherchions, du chemin qu'il fallait tenir et du temps dont nous avions besoin pour y arriver. D'ailleurs on était sûr en suivant la côte de trouver des moules et d'autres coquillages qui étaient du moins une ressource continuelle contre la faim. Enfin, comme la plupart des rivières, des ruisseaux et des fontaines ont leur cours vers la mer, nous pouvions espérer d'avoir moins à souffrir de la soif.

» A la pointe du jour nous reprîmes le chemin du rivage où nous arrivâmes deux heures avant midi. On découvrit d'abord une grande plage terminée par une haute montagne. Cette vue réjouit tout le monde, parce que les pilotes assurèrent que c'était le Cap de Bonne-Espérance. Une si douce nouvelle ranima tellement nos forces, que, sans nous reposer un moment, nous continuâmes de marcher jusqu'à la nuit. Mais, après avoir fait cinq ou six lieues, on reconnut que ce n'était pas le Cap qu'on s'était flatté de trouver. De mortels regrets succédèrent à l'espérance. On se consola

un peu néanmoins sur le récit d'un matelot, qui, ayant été à la découverte une heure avant le coucher du soleil, rapporta qu'il avait trouvé à peu de distance une petite île presque couverte de moules, avec une fort bonne source d'eau. On se hâta de s'y rendre pour y passer la nuit, et le lendemain on se trouva si bien du rafraîchissement qu'on s'y était procuré, qu'on prit le parti d'y demeurer tout le jour et la nuit suivante. Ce jour nous délassa beaucoup, et l'abondance de la nourriture remit un peu nos forces. Le soir, nous étant assemblés suivant notre coutume, un peu à l'écart des Portugais, nous fûmes surpris de voir manquer un de nos mandarins. On le chercha de tous côtés, on l'appela par des cris; mais ces soins furent inutiles, ses forces l'avaient abandonné en chemin. L'extrême aversion qu'il avait pour les herbes et pour les fleurs que les autres mangeaient, du moins sans dégoût, ne lui avait pas permis d'en porter même à sa bouche; il était mort de faim et de faiblesse, sans pouvoir se faire entendre et sans être aperçu de personne. Quatre jours auparavant un autre mandarin avait eu le même sort. Il faut que la misère endurcisse beaucoup le cœur. En tout autre temps la mort d'un ami m'eût causé une vive affliction; mais dans cette occasion je n'y fus presque pas sensible.

» Pendant le jour et les deux nuits que nous passâmes dans l'île, on remarqua certains arbres secs et assez gros, qui étaient percés par les deux bouts. La soif qui nous avait paru jusqu'alors un tourment si cruel, nous inspira le moyen d'en

tirer quelque utilité. Chacun se pourvut d'un de ces longs tubes, et, l'ayant bien fermé par le bas, on le remplit d'eau pour la provision du jour. Dans l'incertitude de la situation du Cap de Bonne-Espérance, les pilotes proposèrent de monter sur celui que nous avions devant nous et qui était assez élevé; du sommet on pouvait espérer de découvrir l'objet de nos recherches. Cette idée plut à tout le monde. On eut besoin de beaucoup d'efforts pour grimper sur une hauteur escarpée, et pendant tout le jour on ne vécut que d'herbes et de fleurs qui s'y trouvaient en différents lieux. Vers le soir, en descendant de cette montagne, d'où nous avions eu le chagrin de ne pas apercevoir ce que nous cherchions, nous découvrîmes à une demi-lieue de nous une troupe d'éléphants qui paissaient dans une vaste campagne, mais qui n'étaient pas d'une grandeur extraordinaire. On passa la nuit sur le rivage au pied de la montagne. Le soleil n'étant point encore couché, on se répandit de tous côtés sans rien trouver qui pût servir d'aliment : de tous les Siamois je fus le seul à qui le hasard offrit de quoi souper. J'avais cherché des herbes et des fleurs, et, n'en ayant trouvé que de fort amères, je m'en retournais après m'être inutilement fatigué, lorsque j'aperçus un serpent; il n'était pas plus gros que le pouce, mais il était aussi long que le bras. Je le poursuivis dans sa fuite, et je le tuai d'un coup de poignard. Nous le mîmes au feu, sans autre précaution, et nous le mangeâmes tout entier, sans excepter la peau, la tête et les os. Il nous parut de fort bon goût.

Après cet étrange festin, nous remarquâmes qu'il nous manquait un de nos trois interprètes. On décampa le lendemain un peu plus tard qu'à l'ordinaire. Il s'était élevé à la pointe du jour un gros brouillard qui avait obscurci tout l'horizon. A peine eûmes-nous fait un quart de lieue, que nous fûmes incommodés d'un vent très-froid et le plus impétueux que j'eusse éprouvé de ma vie. Peut-être l'affaiblissement de nos forces nous le faisait-il trouver plus violent qu'il n'était en effet; mais, ne pouvant mettre un pied l'un devant l'autre, nous fûmes obligés pour avancer un peu vers notre terme, d'aller successivement à droite et à gauche comme on louvoie sur mer. Vers deux heures après-midi, le vent nous amena une grosse pluie qui dura jusqu'au soir. Elle était si épaisse et si raide, que, dans l'impossibilité de marcher, les uns se mirent à l'abri sous quelques arbres secs, d'autres allèrent se cacher dans le creux des rochers, et ceux qui ne trouvèrent aucun asile, s'appuyèrent le dos contre une ravine, en se pressant les uns contre les autres pour s'échauffer un peu et pour résister plus facilement à la violence de l'orage. La peinture de nos peines surpasse ici toute expression. Quoique nous eussions passé le jour sans manger, et que nous n'eussions bu que de l'eau de pluie, la faim nous parut le moindre de nos maux, lorsqu'à l'arrivée de la nuit, tremblants de lassitude et de froid, il nous fut impossible de fermer l'œil, et même de nous coucher pour prendre un peu de repos.

» Aussi nous crûmes-nous délivrés de la moitié

de notre misère en voyant paraître le jour. L'engourdissement, la faiblesse et les autres maux qui nous restaient d'une si fâcheuse nuit, ne nous empêchèrent pas de tourner nos premiers soins à rejoindre les Portugais. Mais quel fut notre étonnement et notre tristesse de ne les plus apercevoir! En vain nos yeux les cherchèrent de tous côtés; non-seulement nous n'en découvrîmes pas un seul, mais il nous fut impossible de juger quel chemin ils avaient pris. Dans ce cruel moment, tous les maux que nous avions essuyés jusqu'alors, la faim, la soif, la lassitude et la douleur se réunirent devant nous pour nous accabler; la rage et le désespoir se saisirent de notre cœur. Nous nous regardions les uns les autres, étonnés, à demi-morts, dans un profond silence et sans aucun sentiment. Le second ambassadeur fut le premier qui reprit courage. Il nous assembla tous pour délibérer sur notre sort. Après nous avoir représenté que les Portugais ne pouvaient nous avoir abandonnés sans de fortes raisons, et que nous avions été obligés nous-mêmes de laisser notre premier ambassadeur derrière nous dans une affreuse solitude, il nous fit considérer que le secours que nous avions tiré d'eux ne méritait pas d'être regretté, et que nous pouvions continuer de suivre les côtes, suivant la résolution que nous avions prise de concert.

» Ce discours nous remplit de résolution. Cependant, au lieu de nous attacher à suivre les côtes, on convint qu'il fallait tenter de rejoindre les Portugais, et prendre le chemin qu'on pouvait

juger qu'ils avaient suivi. Nous avions devant nous une grande montagne, et, sur la droite, un peu à côté, quelques petites collines. Nous nous persuadâmes aisément, que, fatigués comme ils étaient, ils n'auraient pas choisi les plus rudes passages, quoiqu'ils fussent les plus droits. On prit par la première colline. Cette journée me causa d'étranges douleurs; non-seulement la nuit précédente m'avait rendu les jambes raides et engourdies, mais elles commencèrent à s'enfler avec tout mon corps. Quelques jours après, il me sortit de tout le corps, surtout des jambes, une eau blanchâtre, et pleine d'écume; cette évacuation dura tout le reste du voyage. Nous marchions fort vite, du moins il nous semblait que nous faisions beaucoup de diligence, quoiqu'en effet nous fissions peu de chemin. Vers midi, nous arrivâmes fort las au bord d'une rivière qui pouvait avoir soixante pieds de large et sept ou huit de profondeur. Nous doutâmes si les Portugais l'avaient passée, parce que, sans avoir beaucoup de largeur, elle était extrêmement rapide. Quelques Siamois essayèrent de la traverser, mais le courant était si impétueux qu'ils retournèrent sur leurs pas, dans la crainte d'être emportés. Cependant on résolut de tenter encore une fois le passage, et, pour le faire avec moins de péril, on s'avisa de lier ensemble toutes les écharpes de la troupe, dont un mandarin fort robuste entreprit d'attacher un bout au tronc d'un arbre qu'on voyait de l'autre côté de la rivière, dans l'espérance qu'à la faveur de cette espèce de chaîne, chacun pourrait passer successivement. Mais à

peine le mandarin fut-il au milieu de la rivière, que, ne pouvant résister au cours de l'eau, il fut obligé de quitter le bout des écharpes pour nager vers l'autre bord, et, malgré toute son adresse, il fut jeté contre une pointe de terre qui le blessa dans plusieurs endroits du corps. Il prit le parti de remonter à pied le long du rivage, pour crier vis-à-vis de nous qu'il n'était pas vraisemblable que les Portugais eussent pris cette route. On lui dit de nous rejoindre, ce qu'il ne put exécuter qu'en remontant bien haut pour se mettre à la nage.

» Nous conclûmes que les Portugais avaient suivi le bord où nous étions, et l'on prit le même chemin. Un bas déchiré qu'on trouva une demi-lieue plus loin, nous confirma dans cette opinion. Après des peines infinies, nous arrivâmes au bas d'une montagne qui était creusée par le pied, comme si la nature en eût voulu faire un logement pour les passants. Il y avait assez d'espace pour nous y loger tous ensemble. Nous y passâmes une nuit très-froide et par conséquent très-douloureuse. Depuis quelques jours que mes jambes et mes pieds s'étaient enflés, je ne pouvais porter ni souliers ni bas; cette incommodité s'accrut tellement, qu'en m'éveillant le matin je remarquai sous moi la terre couverte d'eau et d'écume, qui étaient sorties de mes pieds. Cependant je trouvai des forces pour partir.

» Pendant le jour, nous continuâmes de suivre les bords de la rivière, impatients de trouver les Portugais que nous ne pouvions croire éloignés; nous trouvions par intervalles des traces de leur

marche. A quelque distance de la caverne où nous avions couché, un de nos gens aperçut un peu à l'écart un fusil avec une boîte à poudre, qu'un Portugais avait apparemment laissés, dans l'impuissance de les porter plus loin : cette rencontre nous fut d'une extrême utilité. Depuis que nous suivions la rivière, nous n'avions trouvé aucune espèce de nourriture; et nous étions à demi-morts de faim. On fit aussitôt du feu. Pour moi, qui n'avais plus d'usage à faire de mes souliers, et qui étais même embarrassé de cet inutile fardeau, j'en séparai toutes les pièces que je fis griller, et nous les mangeâmes avidement. On essaya de manger le chapeau d'un de nos valets, après l'avoir fait griller long-temps : mais il fut impossible de le mâcher; il fallait en faire cuire les pièces jusqu'à les mettre en cendres, et, dans cet état, elles étaient si amères et si dégoûtantes, qu'elles révoltaient l'estomac.

» Après avoir repris notre route, nous trouvâmes encore au pied d'un coteau une preuve bien sensible que les Portugais suivaient comme nous le bord de la rivière; ce fut le corps d'un de nos interprètes qui s'était joint à leur troupe et qui était mort en chemin; il avait les genoux en terre, et les mains, la tête et le reste du corps appuyés sur le revers d'un petit coteau. Les deux interprètes qui nous restaient étant métis, c'est-à-dire nés de pères européens et de mères siamoises, n'avaient pas voulu se séparer des Portugais, et nous avaient abandonnés avec eux. Nous jugeâmes que celui-ci était mort de froid. Le coteau était

couvert d'une si belle verdure, que chacun y fit une petite provision d'herbes et de feuilles les moins amères pour le repas du soir. L'idée que les Portugais étaient trop loin devant nous, et que nous nous fatiguions inutilement pour les rejoindre, commençait à nous faire regretter d'avoir quitté la petite île où nous avions trouvé de l'eau excellente et quantité de moules; mais le chagrin et les murmures augmentèrent beaucoup dans le lieu où nous devions passer la nuit. Il n'y avait que deux chemins à prendre, tous deux fort difficiles, et rien ne pouvait servir à nous faire distinguer lequel des deux les Portugais avaient suivi. D'un côté, on voyait une montagne très-rude, et de l'autre un marécage coupé de divers canaux que la rivière formait naturellement, et qui dans plusieurs endroits inondaient une partie de la campagne. On ne pouvait se persuader que les Portugais eussent traversé la montagne; il n'y avait pas plus d'apparence qu'ils fussent entrés dans le marais, qui nous paraissait entièrement inondé et qui n'offrait d'ailleurs aucun vestige d'hommes. Nous délibérâmes une partie de la nuit s'il fallait passer outre ou retourner sur nos pas. La difficulté de choisir entre les deux routes parut si difficile à surmonter, que tout le monde fut d'avis de ne pas aller plus loin. Il paraissait impossible de traverser le marais sans se mettre en danger d'y périr mille fois, et passer sur la montagne, c'était s'exposer à mourir de soif, parce qu'il n'y avait aucune apparence d'y trouver de l'eau, et qu'il ne fallait pas moins de deux jours pour la traverser.

On conclut de retourner à la petite île qu'on regrettait d'avoir quittée, d'y attendre pendant quelques jours des nouvelles de la troupe portugaise, et, si nous n'en recevions aucune, lorsque nous aurions consommé les rafraîchissements, d'aller trouver volontairement les Hottentots, et de nous offrir à leur servir d'esclaves pour garder leurs troupeaux. Cette condition nous paraissait plus douce que le malheureux état où nous gémissions depuis si long-temps.

» Après la résolution du conseil, il nous tarda que le jour fût venu pour nous remettre en marche. Nous retournâmes sur nos pas avec tant de courage, dans le désir de voir l'île désirée, et d'y soulager la faim qui nous devenait chaque jour plus insupportable, que nous y arrivâmes le troisième jour. Nous sentîmes des transports de joie, à la vue d'un lieu si agréable. Chacun s'efforça d'y entrer le premier; mais la diligence des plus ardents fut inutile, parce que la marée en avait fermé le passage. Cette île, à proprement parler, n'était qu'un rocher assez élevé, de figure ronde, et d'environ cent pas de circuit dans la haute mer, mais qui s'agrandissait lorsque la mer commençait à se retirer, et qui se trouvait environné alors de quantité de petites roches qu'on découvrait sur le sable. Nous attendîmes impatiemment le départ de la marée, qui nous rendit enfin la liberté du passage. Chacun s'empressa de prendre des moules. Après en avoir amassé suffisamment pour toute la journée, nous en mangions une partie, et nous exposions l'autre au soleil, ou nous la faisions cuire au

feu pour le soir. Toutes les côtes voisines étaient si désertes et si arides, qu'il ne s'y trouvait qu'un petit nombre d'arbres secs pour allumer du feu. Nous ne pouvions vivre néanmoins sans ce secours; car à peine étions-nous endormis, que le froid et l'humidité nous réveillaient. Le bois nous manquant bientôt sur le rivage, quelques-uns en allèrent chercher plus loin dans les terres; mais les environs n'étaient que des déserts couverts de sables et pleins de rochers escarpés, sans arbres, sans aucune verdure. On trouva beaucoup de fiente d'éléphants, qui servit deux ou trois jours à l'entretien de notre feu. Enfin, ce dernier secours nous ayant aussi manqué, la rigueur du froid nous fit abandonner un lieu qui nous avait fourni pendant six jours des rafraîchissements si nécessaires à nos besoins. Nous prîmes le parti de chercher les Hottentots, pour nous abandonner à la discrétion des plus barbares de tous les hommes. Mais à quoi ne nous serions-nous pas exposés pour sauver une vie qui nous avait déjà coûté si cher?

» Nous partîmes, en regrettant amèrement les moules et l'eau douce que nous laissions dans l'île. Ce qui avait achevé de nous déterminer, c'était l'idée que les Portugais ne donnant point de nouvelles, ils devaient être morts en chemin, ou qu'ils nous croyaient morts nous-mêmes, ou que les gens qu'ils avaient envoyés au-devant de nous ne viendraient pas nous déterrer dans cette île écartée. Avant que de nous mettre en marche, chacun se fit, suivant ses forces, une provision d'eau douce et de moules. On alla passer la nuit au bord d'un

étang d'eau salée, fort près d'une montagne où nous avions déjà campé. Il fut heureux pour nous d'avoir apporté de l'eau et des vivres, car nous ne découvrîmes rien qui fût propre à servir d'aliment. Dès la pointe du jour, chacun se mit à chercher un peu d'herbe ou quelques feuilles d'arbres. Nous voulions conserver le reste de nos moules pour des occasions plus pressantes. Quelques-uns descendirent dans le lac pour y trouver quelques poissons, mais ce n'était qu'un amas d'eau salée et bourbeuse.

» Tandis que nous étions ainsi dispersés, ceux qui n'étaient pas éloignés du lac aperçurent trois Hottentots qui venaient droit vers eux. Un signe dont on était convenu nous rassembla aussitôt, et nous attendîmes ces trois hommes qui marchaient à grands pas pour nous joindre. Dès qu'ils se furent approchés, nous reconnûmes aux pipes dont ils se servaient qu'ils avaient eu commerce avec les Européens. La difficulté de part et d'autre fut d'abord à nous faire entendre. Ils nous faisaient des signes de leurs mains, en élevant six doigts, et criant de toutes leurs forces : *Hollanda*, *Hollanda*. Quelques-uns de nos Siamois les prirent pour des émissaires de ceux que nous avions déjà rencontrés, et qui nous cherchaient peut-être pour nous massacrer. D'autres croyaient entendre par leurs signes que le Cap de Bonne-Espérance n'était éloigné que de six journées. Après un peu de délibération, nous nous déterminâmes à suivre ces guides, dans quelque lieu qu'ils voulussent nous mener, par la seule raison qu'il ne pouvait nous

arriver rien de pire que ce que nous avions déjà souffert, et que la mort même était le remède de tant de malheurs qui nous rendaient la vie insupportable. Cependant nous cessâmes bientôt de prendre ces Hottentots pour des espions, en reconnaissant qu'ils n'étaient pas si simples que les premiers, et qu'ils avaient quelque liaison avec les Européens. Ils avaient apporté un quartier de mouton que la faim nous obligea de leur demander. Ils nous firent connaître que nous l'obtiendrions pour de l'argent; jugeant par nos signes que nous n'en avions pas, ils nous témoignèrent qu'ils accepteraient nos boutons qui étaient d'or et d'argent. Je leur en donnai six d'or; ils m'abandonnèrent aussitôt le quartier de mouton que je fis griller, et que je partageai ensuite à mes compagnons.

» Ces guides inconnus nous pressaient fort de les suivre; ils marchaient quelque temps devant nous, et notre lenteur paraissant leur causer de l'impatience, ils revenaient à nous pour nous exciter. Nous avions quitté l'étang vers midi. Ils nous menèrent camper au pied d'une hauteur. Le chemin avait été fort rude. De quinze que nous étions encore, sept se trouvèrent si accablés de misère et de fatigue, que le lendemain, au moment du départ, il leur fut impossible de faire usage de leurs jambes. Nous tînmes conseil sur ce triste incident. On résolut de laisser dans ce lieu les plus faibles, avec une partie des moules sèches qui nous restaient, en les assurant que notre premier soin, si nous avions le bonheur de trouver une habitation hollandaise, serait de leur envoyer des voi-

tures commodes. Quelque dure que leur parût cette séparation, la nécessité les força d'y consentir. A la vérité, nous étions tous dans un misérable état; il n'y avait pas un de nous qui n'eût le corps très-enflé, particulièrement les cuisses et les pieds; les malheureux surtout que nous abandonnions étaient si défigurés qu'ils faisaient peur. Nous emportâmes un regret fort amer de quitter ces chers compagnons dans l'incertitude de les revoir jamais; mais ils ne pouvaient recevoir de nous aucune espèce de soulagement, quand nous aurions pris le parti de rester et de mourir avec eux. Après nous être dit un triste adieu, nous recommençâmes à marcher, pour suivre nos guides, qui nous avaient éveillés de fort grand matin. Comme j'étais toujours un des plus diligents, je fus témoin d'un spectacle fort désagréable, auquel je ne m'arrête ici que pour faire connaître la saleté de cette barbare nation. Après avoir fait du feu pour se chauffer à la fin d'une nuit très-froide, ils prirent des charbons éteints, et, les ayant mis dans un trou qu'ils creusèrent exprès, ils urinèrent dessus, ils broyèrent le tout ensemble, et s'en frottèrent le visage et tout le corps. Après cette cérémonie, ils vinrent se présenter devant nous, fort chagrins de nous voir moins prompts qu'eux. Enfin la patience parut leur manquer. Ils tinrent conseil entr'eux pendant quelques moments. Deux se détachèrent, et prirent le devant avec beaucoup de diligence; le troisième demeura près de nous, sans s'écarter jamais, et s'arrêtait même à chaque occasion aussi long-temps que nous paraissions le désirer.

» Nous employâmes six jours entiers à le suivre, avec une fatigue et des peines qui nous semblèrent beaucoup plus insupportables que les précèdentes. Il fallait incessamment monter et descendre par des lieux dont la seule vue nous effrayait; notre guide, accoutumé à grimper sur les hauteurs les plus escarpées, avait peine lui-même à se soutenir dans plusieurs passages. Quelques Siamois lui voyant prendre le chemin d'une montagne si rude qu'ils la croyaient inaccessible, formèrent la résolution de l'assommer, dans l'idée qu'il ne nous y menait que pour nous faire périr. Le second ambassadeur leur fit honte de ce cruel dessein; il leur représenta que ce pauvre Hottentot nous servait sans y être obligé, et que dans notre situation l'ingratitude serait le plus horrible de tous les crimes. Comme les difficultés qui étonnent à la première vue s'applanissent lorsqu'on les envisage de près, ces mêmes lieux qui nous semblaient si dangereux dans l'éloignement, prenaient une autre face à mesure que nous avancions, et les pentes devenaient plus faciles. Enfin, malgré tous nos maux, la lassitude, la faim et la soif, il n'y avait pas d'obstacles que notre courage ne nous fît surmonter.

» Pendant ce temps-là, nous ne vivions que de nos moules séchées au soleil, et nous les ménagions soigneusement. On se croyait heureux de rencontrer certains petits arbres verts, dont les feuilles avaient une aigreur appétissante et servaient d'assaisonnement à nos moules; les grenouilles vertes nous paraissaient aussi d'un fort

bon goût; nous en trouvions souvent, surtout dans les lieux couverts de verdure; les sauterelles nous plaisaient moins. Mais l'insecte qui nous parut le plus agréable, était une espèce de grosse mouche ou de hanneton fort noir, qui ne se trouve et qui ne vit que dans l'ordure. Nous en trouvâmes beaucoup sur la fiente des éléphants. L'unique préparation qu'on apportait pour les manger, c'était de les faire griller au feu. Je ne ferai pas difficulté d'avouer que je leur trouvais un goût merveilleux. Ces connaissances peuvent être utiles à ceux qui auront le malheur de se trouver réduits aux mêmes extrémités.

» Enfin le trente-unième jour de notre marche et le sixième après l'heureuse rencontre des Hottentots, en descendant une colline, vers six heures du matin, nous aperçûmes quatre personnes sur le sommet d'une très-haute montagne qui était devant nous, et que nous devions traverser. On les prit d'abord pour des Hottentots, parce que l'éloignement ne permettait pas de les distinguer, et qu'il ne pouvait pas nous venir à l'esprit que ces déserts eussent d'autres créatures humaines à nous offrir. Comme ils venaient à nous, et que nous marchions vers eux, nous fûmes bientôt agréablement détrompés. Il nous fut aisé de reconnaître deux Hollandais avec deux Hottentots qui nous avaient quittés en chemin. Le transport de notre joie fut proportionné à toutes les peintures qu'on a lues de notre misère. Ce sentiment augmenta lorsque nos libérateurs se furent approchés. Ils commencèrent par nous demander si nous étions

Siamois, et où étaient les ambassadeurs du roi notre maître. On les leur montra. Ils leur firent beaucoup de civilités; après quoi nous ayant invités à nous asseoir, ils firent approcher les Hottentots qui les accompagnaient, chargés de quelques rafraîchissements qu'ils nous avaient apportés. A la vue du pain frais, de la viande cuite et du vin, nous ne pûmes modérer les mouvements de notre reconnaissance. Les uns se jetaient aux pieds des Hollandais, et leur embrassaient les genoux; d'autres les nommaient leurs pères, leurs libérateurs. Pour moi, je fus si pénétré de cette faveur inestimable, que, dans le sentiment qui m'agitait, je voulus leur faire voir sur-le-champ le prix que j'attachais à leurs généreux soins. Notre premier ambassadeur, en nous ordonnant de le laisser derrière nous, et d'aller lui chercher quelques voitures, s'était défait de plusieurs pierreries que le roi notre maître lui avait confiées pour en faire divers présents. Il m'avait donné cinq gros diamants enchâssés dans autant de bagues d'or. Je fis présent d'une de ces bagues à chacun des deux Hollandais, pour les remercier de la vie dont je croyais leur avoir obligation.

» Mais ce qui paraîtra surprenant, c'est qu'après avoir bu et mangé, nous nous sentîmes tous si faibles et dans une si grande impossibilité d'aller plus loin, qu'aucun de nous ne put se lever qu'avec des douleurs incroyables. En un mot, quoique les Hollandais nous représentassent qu'il ne restait qu'une heure de chemin jusqu'à leurs habitations, où nous nous reposerions à loisir, personne n'eut

assez de force et de courage pour entreprendre une marche si courte. Nos généreux guides reconnaissant que nous n'étions plus capables de faire un pas, envoyèrent les Hottentots nous chercher des voitures. En moins de deux heures nous les vîmes revenir avec des charrettes et quelques chevaux. Le second de ces deux secours nous fut inutile. Personne n'ayant pu s'en servir, nous nous mîmes tous sur les charrettes qui nous portèrent à l'habitation hollandaise. Elle n'était éloignée que d'une lieue. Nous y passâmes la nuit, couchés sur la paille, avec plus de douceurs qu'on n'en a jamais ressenti dans la meilleure fortune. Mais le lendemain, à notre réveil, quelle fut notre joie de nous voir délivrés et désormais à couvert des effroyables souffrances que nous avions essuyées l'espace de trente-un jours!

» Notre premier soin fut de prier les Hollandais d'envoyer une charrette avec des rafraîchissements nécessaires aux sept Siamois que nous avions laissés en chemin. Après avoir vu partir cette voiture, nous nous rendîmes sur deux autres dans une habitation hollandaise à quatre ou cinq lieues de la première. A peine y fûmes-nous arrivés, que nous vîmes paraître plusieurs soldats envoyés par le gouverneur pour nous servir d'escorte, et deux chevaux pour les deux ambassadeurs. Mais ils étaient si malades qu'ils n'osèrent s'en servir. Ainsi nous reprîmes nos charrettes, et, dans cet équipage, nous nous rendîmes à la forteresse que les Hollandais ont à la rade du Cap de Bonne-Espérance. Le commandant, averti de notre arri-

vée, envoya son secrétaire au-devant des ambassadeurs, pour leur faire des compliments de sa part. On nous fit entrer dans le fort au travers d'une vingtaine de soldats rangés en haie. Nous fûmes conduits à la maison du commandant, qui se trouva au pied de l'escalier, où il reçut avec de grandes marques de respect et d'affection les ambassadeurs et les mandarins de leur suite. Il nous fit entrer dans une salle, où, nous ayant priés de nous asseoir, il nous fit apporter des rafraîchissements, tandis qu'il faisait tirer onze coups de canons pour honorer le roi de Siam dans la personne de ses ministres. Nous le conjurâmes d'envoyer avec toute la diligence possible quelque secours au premier ambassadeur que nous avions laissé assez près du rivage où notre vaisseau s'était brisé. Il nous répondit que dans la saison où l'on était encore, il était impossible de nous satisfaire; mais qu'aussitôt qu'elle serait passée il ne manquerait pas d'y employer tous ses soins. Il ajouta que nous étions heureux d'avoir suivi les côtes; que, si nous eussions un peu pénétré dans les bois, nous serions infailliblement tombés entre les mains de certains Caffres qui nous auraient massacrés sans pitié.

» Lorsqu'en approchant du Cap nous eûmes aperçu plusieurs navires à la rade, nous sentîmes l'espérance de revoir encore une fois nos parents et notre chère patrie. Les offres du commandant nous confirmèrent dans une idée si consolante, et nous firent presqu'entièrement oublier nos peines. Il fut fidèle à ses promesses. Son secrétaire reçut ordre de nous conduire au logement qu'il nous avait

fait préparer, et l'on nous y fournit libéralement tous les rafraîchissements qui nous étaient nécessaires. Il est vrai qu'il fit tenir un compte exact de notre dépense et du loyer même de notre maison, qu'il envoya jusqu'à Siam aux ministres du Roi notre maître, et qui lui fut payé avec autant d'exactitude. On lui remboursa jusqu'à la paye de l'officier et des soldats qui étaient venus au devant de nous, et qui firent la garde à notre porte pendant tout le séjour que nous fîmes au Cap.

» Les Portugais y étaient arrivés huit jours avant nous, après avoir encore plus souffert. Un Père Portugais, de l'ordre de Saint-Augustin, qui accompagnait par l'ordre du Roi les ambassadeurs destinés à la cour de Portugal, nous fit une peinture de leurs peines, qui nous tira les larmes des yeux. Un tigre, nous dit-il, aurait eu le cœur attendri des cris et des gémissements de ceux qui tombaient au milieu de leur marche, également accablés de douleur et de faim. Ils invoquaient l'assistance de leurs amis et de leurs proches. Tout le monde paraissait insensible à leurs plaintes. La seule marque d'humanité qu'on donnait en les voyant tomber, était de recommander leur ame à Dieu. On détournait les yeux; on se bouchait les oreilles pour n'être pas effrayés par les cris lamentables qu'on entendait sans cesse, et par la vue des mourants qui tombaient presqu'à chaque heure du jour. Ils avaient perdu dans ce voyage, depuis qu'ils nous eurent quitté, cinquante ou soixante personnes d'âges et de conditions différentes, sans y comprendre ceux qui étaient morts

auparavant, parmi lesquels était un Jésuite déjà vieux et fort cassé.

» Mais le plus triste accident qu'on puisse s'imaginer, et dont on n'a peut-être jamais eu d'exemple, fut celui qui arriva au capitaine de vaisseau. C'était un homme de qualité, riche et d'un caractère vertueux. Il avait rendu des services considérables au Roi son maître, qui estimait sa valeur et sa fidélité. Je ne puis me rappeler son nom, mais on vantait sa naissance comme une des plus plus illustres de Portugal. Il avait amené aux Indes son fils unique, âgé d'environ dix ou douze ans, soit qu'il eût voulu l'accoutumer de bonne heure aux fatigues de la mer, ou qu'il n'eût osé confier à personne l'éducation d'un enfant si cher. En effet, ce jeune gentilhomme avait toutes les qualités qui concilient l'estime et l'amitié. Il était bien fait de sa personne, bien élevé, savant pour son âge, d'un respect pour son père, d'une docilité et d'une tendresse qu'on aurait pu proposer pour modèle. Le capitaine, en se sauvant à terre, ne s'était fié qu'à ses propres mains du soin de l'y conduire en sûreté. Pendant le chemin il le faisait porter par des esclaves. Maïs enfin, tous ses esclaves étant ou morts, ou si languissants qu'ils ne pouvaient se traîner eux-mêmes, ce pauvre enfant devint si faible, qu'un jour après-midi, la fatigue l'ayant obligé comme les autres de se reposer sur une colline, il lui fut impossible de se relever. Il demeura couché, les jambes raides et sans les pouvoir plier. Ce spectacle fut un coup de poignard pour son père. Il le fit aider, et l'aida lui-même à marcher.

Mais ses jambes n'étant plus capables de mouvement, on ne faisait que le traîner, et ceux que le père avait priés de lui rendre ce service, sentant eux-mêmes leur vigueur épuisée, déclarèrent qu'ils ne pouvaient le soutenir plus long-temps sans périr avec lui. Le malheureux capitaine voulut essayer de porter son fils. Il le fit mettre sur ses épaules; mais n'ayant plus la force de faire un pas, il tomba avec son fardeau. Cet enfant paraissait plus affligé de la douleur de son père que de ses propres maux. Il le conjura souvent de le laisser mourir, en lui représentant que les larmes qu'il lui voyait verser augmentaient sa douleur sans pouvoir servir à prolonger sa vie. On n'espérait pas en effet qu'il pût vivre jusqu'au soir. A la fin, voyant que ses discours ne faisaient qu'attendrir son père jusqu'à lui faire prendre la résolution de mourir avec lui, il conjura les Portugais, avec des expressions dont le souvenir les attendrissait encore, de l'éloigner de sa présence, et de prendre soin de sa vie. Deux religieux représentèrent au capitaine que la religion l'obligeait de travailler à la conservation de sa vie. Ensuite tous les Portugais se réunirent pour l'enlever, et le portèrent hors de la vue de son fils qu'on avait mis un peu à l'écart, et qui expira pendant le cours de la nuit. Cette séparation lui fut si douloureuse, qu'ayant porté jusqu'au Cap l'image de son malheur et le sentiment de sa tristesse, il mourut deux jours après son arrivée.

» Nous passâmes près de quatre mois au Cap de Bonne-Espérance, pour attendre quelque vais-

seau hollandais qui fit voile à Batavia. Mais nous fûmes plus de deux mois à reprendre nos forces. Un habile chirurgien, qui se chargea de rétablir notre santé, nous imposa d'abord un régime dont l'observation nous coûta beaucoup. Malgré la peine que nous ressentions de ne pouvoir satisfaire notre appétit, il nous fit craindre de charger notre estomac de viandes qui l'eussent suffoqué. Ainsi nous éprouvâmes encore la faim au milieu de l'abondance.

» Avant notre départ du Cap, nous apprîmes que le second pilote de notre vaisseau s'était sauvé dans un navire anglais. Le premier pilote voulait suivre son exemple, mais il fut gardé si étroitement par le maître du navire et par tout le reste de l'équipage, qui voulaient le mener en Portugal et le faire punir de sa négligence, qu'il ne put échapper à leurs observations. La plupart des Portugais s'embarquèrent sur des vaisseaux hollandais qui devaient les porter à Amsterdam, d'où ils comptaient retourner dans leur patrie. Les autres montèrent avec nous sur un navire de la Compagnie hollandaise, qui était arrivé au Cap dans l'arrière-saison, et qui nous porta heureusement à Batavia. Pour nous, après avoir passé six mois dans cette ville, nous fîmes voile pour Siam au mois de juin, et nous y arrivâmes dans le cours du mois de septembre. Le Roi notre maître nous reçut avec des marques extraordinaires de tendresse et de bonté; il nous fit donner aussitôt des habits et de l'argent; il eut même l'attention de nous assurer lui-même qu'il ne nous oublierait point dans les occasions favorables à notre fortune. »

NAUFRAGE

DU VAISSEAU ANGLAIS LE PEMBROKE,

DANS LA RADE DE SAINT-DAVID,

SUR LA CÔTE DE COROMANDEL, EN 1749.

Le changement de la mousson dans la mer des Indes est presque toujours accompagné de tempêtes et d'ouragans; lorsqu'il s'en élève, ils ravagent toute la côte qui se trouve dans leur direction : aussi les vaisseaux échappent-ils rarement à leur violence.

Le 24 avril 1749, plus de cinquante navires de différentes nations furent brisés à la côte de Coromandel. Quelques jours auparavant, *le Pembroke*, un des vaisseaux de l'escadre anglaise, commandée par l'amiral Boscawen, avait déjà été la victime de ces ouragans.

Nous laisserons dans la bouche du maître de l'équipage qui a échappé presque seul au naufrage, le récit de son infortune. Le détail qu'il en a publié, aussitôt son retour au fort Saint-David, porte l'empreinte de l'exactitude et de la vérité.

» Le vaisseau *le Pembroke* était mouillé dans la rade de Saint-David, en 1749, avec le reste de la

flotte anglaise, lorsque le 13 avril, vers les dix heures du matin, il s'éleva un vent de nord-est par est, extrêmement frais, et la mer commença à s'enfler. Comme nous n'avions qu'un câble dehors, le capitaine ordonna de filer un demi-câble de plus. A midi, je priai le capitaine d'en faire filer un autre, mais il me répondit qu'il craignait qu'en filant plus de câbles l'ancre ne chassât, et il ordonna de ferler la voile de misaine et d'artimon, ce que l'on fit. A une heure après midi, le vent qui était toujours nord-est renforça considérablement.

» Le vaisseau de Sa Majesté, *le Namur*, se trouvant à l'arrière et à la portée d'un câble du nôtre, je fus avec le lieutenant prier le capitaine de gagner le large. Il nous répliqua qu'il ne le ferait point, à moins que *le Namur*, qui portait le pavillon du contre-amiral Boscawen, ne lui montrât l'exemple; mais il donna ordre de fermer les sabords, et d'appliquer dessus une toile goudronnée. Ces ordres furent exécutés sans précaution, de manière que les sabords s'ouvrirent lorsque nous fûmes en mer.

» A trois heures après midi, je fus de nouveau trouver le capitaine, qui était malade et couché dans sa cabine, et le priai de mettre à la voile. Il se mit en colère, me disant qu'il ne pouvait le faire, pour les raisons qu'il avait alléguées; il ne voulut pas même qu'on filât davantage le câble. Cependant le vaisseau se tourmentait beaucoup et faisait eau.

» A quatre heures, la mer devint si grosse que

nous craignîmes à chaque minute que le cable ne cassât ; il cassa effectivement à cinq, et nous portâmes le cap en mer, pour ne point tomber sur *le Namur*. Nous déployâmes sur le champ les voiles d'artimon et de misaine, nous amarrâmes les cargues, et employâmes quelques-uns de nos matelots à pousser au cabestan ; ce qui nous prit du temps. Le capitaine n'ayant point voulu qu'on coupât le câble, je le trouvai coupé à environ trois brasses du câble extérieur. Le vent était si fort que le vaisseau ne pouvait plus porter de voile.

» A six heures, nous jetâmes la sonde, et nous trouvâmes quatorze brasses d'eau. Comme la mer était fort haute, nous fîmes très-peu de chemin, et nous nous aperçûmes que le vaisseau faisait plus d'eau qu'une de nos pompes n'en pouvait vider; ce qui nous obligea d'en mettre deux. Le temps continuant d'être mauvais, la mer étant enflée et le vent extrêmement fort, à six heures et demie passées, notre grande voile se déchira. Nous courûmes à la vergue pour en mettre une nouvelle, mais le vent et le roulis étaient si forts, que nous ne pûmes en venir à bout. Nous trouvâmes à sept heures, onze brasses; à sept et demie, vingt; le premier et le second lieutenant se tenaient aux pompes pour encourager ceux qui les faisaient jouer.

» A huit heures, le charpentier envoya dire au capitaine que l'eau le gagnait, et qu'il y en avait déjà quatre pieds; nous avions alors vingt-deux brasses d'eau. A huit heures et demie, la corde de notre gouvernail cassa tout près de la tête, et

nous trouvâmes qu'il était arrivé la même chose à une des charnières. Les voiles que nous avions étaient celles de misaine, d'artimon et d'étai. Nous nous trouvâmes, à neuf heures, à vingt-quatre brasses d'eau; les vagues passaient par-dessus le vaisseau, et il faisait beaucoup d'eau, ce qui nous obligea de ferler la voile de misaine pour la soulager, nous attendant à tout moment à couler bas. Comme nous hâlions notre voile d'étai, elle se déchira; j'étais alors sur le château-d'avant, je vis tomber le grand mât et celui d'artimon, sans trop savoir comment cela était arrivé. Le vaisseau se tourmentait si fort, qu'en moins de six à sept minutes, le mât de misaine vint à bas: mais celui de civadière tint bon; nous avions alors vingt-quatre brasses d'eau environ, et nos pompes allaient sans relâche.

» Le troisième lieutenant, qui était de quartier, m'envoya dire de jeter la petite ancre d'affourche, ce que je fis. Nous filâmes la quantité de câble qu'il fallait, et l'arrêtâmes. Le vent était toujours le même; le vaisseau chassait vers la côte, et nous avions dix-sept brasses d'eau. A dix heures et demie, nous eûmes huit pieds d'eau à fond de cale, ce qui nous obligea de ne point abandonner les pompes. Vers les onze heures, nous sentîmes que le vaisseau coulait bas; nous avions pour lors douze et quatorze brasses d'eau. L'ancre tint bon, mais le câble se cassa au bout de quelques minutes, de sorte que nous abandonnâmes la maîtresse-ancre et toutes ses dépendances. Les vagues commencèrent de nouveau à nous gagner, et emportèrent

nos chaloupes et nos mâts. Le maître-câble travaillait avec tant de violence, que personne n'osait rester auprès; nous avions environ sept brasses d'eau. Le câble résista quelque temps; mais la mer devint si haute, que le vaisseau toucha et que le câble se rompit.

» Il était près de minuit; le vaisseau touchait de l'avant et de l'arrière, mais plus de la poupe que de la proue. Le troisième lieutenant était près de moi, la première fois que le vaisseau toucha, mais je ne le revis plus depuis. J'étais sur le château-d'avant avec le bosseman, le cuisinier et environ huit hommes de l'équipage. Je m'amarrai aux bittes avant que le vaisseau portât, mais je me jetai marée contre vent lorsqu'il commença à porter, et m'amarrai comme auparavant, pour empêcher que les vagues ne m'emportassent. Vers les deux heures, la cabane du capitaine fut emportée, et le vaisseau se trouva presque couché sur le côté.

» Lorsque le jour parut, nous étions seize sur le château-d'avant; quatre autres étaient pendus à la poupe; mais trois furent jetés au large avec la pièce dont ils s'étaient saisis; et l'autre se noya. Les vagues tombaient sur nous avec tant d'impétuosité, qu'à peine pouvions-nous respirer. Vers les huit heures, elles emportèrent neuf hommes qui étaient dessus le château de la proue. Nous apercevions les arbres du rivage à travers les vagues. Sur les neuf heures, le bosseman et le cuisinier furent emportés à mes côtés, ce qui m'obligea de me retirer ailleurs avec un de mes cama-

rades. Vers les dix heures tout le reste de l'équipage fut emporté. Nous étions éloignés d'environ deux milles du rivage; nous restâmes tout le jour dans cet état tellement harcelés par les vagues, que nous ne pûmes ni respirer, ni nous parler les uns aux autres.

» A midi, nous nous aperçûmes que la mer venait sur nous de tous côtés, ce que nous attribuâmes au changement de vent. La partie du vaisseau où nous étions tint bon; mais la nuit étant survenue, nous nous trouvâmes dans un embarras d'autant plus grand que nous ne voyions aucun espoir de secours. La mer se calma un peu vers minuit, de sorte que nous pûmes converser ensemble l'espace de deux à trois minutes; mais j'étais si faible, ayant été malade depuis mon arrivée dans le pays, que, lorsque les vagues venaient à me renverser, il fallait que j'appelasse un de mes camarades pour me relever. Au point du jour, je me trouvai plus faible et très-altéré; la mer ne venait sur nous qu'une fois tous les quarts-d'heure. Nous nous trouvâmes plus près du rivage que nous ne l'étions la veille. Quelque temps après, un de mes camarades me dit qu'il apercevait un pavillon du côté du nord, que nous jugeâmes être à Portonovo, établissement hollandais, ce qui nous fit espérer d'être bientôt secourus.

» La mer se calma vers midi, le temps se remit au beau; mais je me trouvai extrêmement faible. Vers les deux ou trois heures, nous vîmes sur la côte deux bateaux à la distance d'environ un mille. Je déployai un mouchoir que j'avais autour du

cou, afin qu'ils nous aperçussent ; il y en eut un qui parut s'approcher pendant quelques minutes, mais il rebroussa chemin. Nous vîmes ensuite près du rivage plusieurs catamarans que nous jugeâmes être des pêcheurs ; je leur fis signe de mon mouchoir, mais pas un n'approcha. Nous découvrîmes plusieurs personnes qui débarquaient ; le soleil commençait alors à baisser, et il pouvait être environ cinq heures. Deux des catamarans, dont je viens de parler, vinrent à nous avec trois noirs dans chaque bateau, et nous menèrent à terre.

» Nous n'y fûmes pas plutôt que nous nous vîmes entourés d'environ trois cents hommes armés. Mon camarade me dit que c'étaient des Marattes, avec lesquels nous étions pour lors en guerre. Ils nous ordonnèrent de débarquer, sur quoi je me levai ; mais je me trouvai si faible qu'il ne m'était pas possible de faire un pas ; quelques-uns m'aidèrent à marcher, et m'étendirent sur le sable. Je leur fis signe que j'avais soif ; mais, loin de me donner de l'eau, ils parurent se moquer du malheureux état où nous étions réduits. Leur commandant leur ordonna de nous dépouiller ; ils le firent, et nous ôtèrent jusqu'à la chemise. Avant de me dépouiller, ils m'ôtèrent une paire de boutons que j'avais à ma chemise, ils me prirent deux demi-écus, des clefs et un couteau que j'avais dans mes poches, et coupèrent jusqu'aux boutons de métal qui étaient à ma culotte. Cela fait, ils firent de ma chemise une espèce de pagne dont ils me couvrirent les parties.

Nous mourions cependant de soif. Comme j'étais hors d'état de marcher, ils me portèrent une partie du chemin de Davecottah, qui est un fort qui leur appartient, et, nous ayant mis sur des bateaux, ils nous firent remonter la rivière jusqu'au fort. Nous y entrâmes à dix heures; ils nous laissèrent sur le pavé, exposés à l'intempérie de l'air. Vers les onze heures, on nous apporta quelque peu de riz et d'eau. Il s'amassa autour de nous une foule de gens qui se moquaient de notre état et insultaient à notre misère. Nous dormîmes très-peu cette nuit-là, tant à cause du froid que du danger que nous courions pour notre vie, ces barbares nous ayant menacés de nous tailler en pièces avec leurs sabres. Lorsque le jour parut et qu'on eut ouvert les portes, je me trouvai très-mal. J'avais une dyssenterie et les jambes si enflées, que je conclus qu'il ne me resterait pas beaucoup de temps à vivre, si je n'avais pas d'autre secours. Je fis part de mon état à mon camarade, et le priai, si jamais il avait le bonheur de retourner en Angleterre, d'instruire mes amis de la manière dont j'avais fini ma carrière. Il y eut des jours où l'on nous donna du riz, et d'autres où nous n'en eûmes point. Vers le septième jour, ils me donnèrent un peu d'huile de lampe, dont je me bassinai les jambes ; ce léger traitement me soulagea beaucoup.

» Il venait tous les jours grand nombre de gens du pays pour nous voir ; mais pas un ne nous témoignait la moindre pitié : au contraire, ils se moquaient de nous, et nous menaçaient de nous tuer. Nous étions logés entre les portes ; nous y

restâmes quatorze à quinze jours, ensuite ils nous conduisirent plus avant dans l'intérieur du pays. Quoique mes jambes fussent un peu mieux, je ne pus cependant marcher, et mon camarade était extrêmement faible, ce que j'attribuai au défaut de nourriture. Ne pouvant mettre un pied devant l'autre, on fut obligé de nous transporter dans des dooleys ou chaises, après nous avoir liés avec les cordes qu'ils avaient prises dans le navire.

» Le 15, vers quatre heures du soir, ils nous menèrent au roi qui était campé environ à douze milles des troupes de la Compagnie. Ce prince nous examina long-temps et nous demanda si nous étions officiers; je lui répondis que non, jugeant bien que nous aurions beaucoup plus de peine à nous sauver. Il voulut nous attirer à son service; mais nous lui fîmes dire par les trois Hollandais qui lui servaient d'interprètes, que nous ne pouvions y consentir. Il nous promit de ne nous laisser manquer de rien si nous acceptions ses offres; nous persistâmes à lui répondre que nous étions trop malades pour pouvoir servir. Il nous fit cependant donner à manger, et nous en avions grand besoin, n'ayant presque pris aucune nourriture depuis le jour que nous tombâmes entre les mains de ses sujets. Les interprètes nous demandèrent si nous n'aimions pas mieux entrer au service du roi que d'aller en prison, à quoi nous répondîmes que nous ne pouvions nous résoudre à combattre contre nos compatriotes.

» Au coucher du soleil, on nous fit mettre en marche. Nos conducteurs firent halte jusqu'à trois

heures du matin, et, après avoir marché jusqu'à midi, ils s'arrêtèrent deux heures pour manger, et prirent ensuite la route du sud-ouest. Nous arrivâmes au fort à l'entrée de la nuit, et on nous enferma sur-le-champ dans un cachot. Nous y trouvâmes deux autres prisonniers, savoir : notre contre-maître et un déserteur des troupes de la Compagnie, qui nous dirent qu'ils y étaient depuis trois jours.

» Le lendemain matin, à la pointe du jour, on vint nous ouvrir, et l'on nous fit signe de sortir. Mes camarades le firent; mais j'aimai mieux y rester, d'autant plus que je me sentais très-faible, et que mes jambes étaient couvertes d'ulcères. Je les priai de me donner un peu d'huile de lampe pour les bassiner, ce qu'ils firent. Nous n'eûmes pour toute nourriture que de l'eau et un quarteron de riz par jour, quoique nous fussions quatre, et un petit pot de gée au lieu de beurre. Je bassinai mes jambes avec le gée et de l'huile, et je me trouvai passablement bien le quatrième jour, ce qui me rendit du courage. On nous permettait de nous promener le matin et le soir devant le cachot.

» Environ trois semaines après, mes jambes se trouvèrent presque guéries, de sorte que je fus en état de marcher. Nous commençâmes dès ce moment à concerter sur les moyens qui pouvaient nous procurer notre liberté. Je montai pour cet effet sur le rempart, et trouvai qu'il était fort et entouré d'un fossé très-large; mais il y avait entre la muraille et le fossé un sentier, d'où nous pou-

vions nous jeter à la nage au cas qu'il fût profond. Pour parvenir à descendre sans risque sur ce sentier, nous ramassâmes en différents temps les morceaux de corde qui avaient été laissés dans notre prison, et au bout de quelques jours nous en eûmes assez pour en faire une corde de sept brasses et demie de long, en les nouant ensemble. Après avoir tenu conseil, nous résolûmes de miner les fondements du cachot.

» Nous mîmes la main à l'œuvre, le 27 mai, avec d'autant plus de facilité que nous étions éloignés de la garde. Nous arrivâmes le 1er juin aux fondements, qui avaient six pieds de profondeur; la muraille n'y avait que trente pouces d'épaisseur. Notre besogne se trouva si fort avancée sur la fin du deuxième jour, que nous aperçûmes la lumière, de sorte que nous cessâmes de travailler jusqu'à la nuit. On nous renferma dans le cachot, à sept heures du soir. Le mur fut bientôt percé suffisamment; nous nous coulâmes ensuite sans être aperçus le long de la corde, et en moins d'une demi-heure nous eûmes traversé le fossé, quoiqu'il fût très-large et très-profond. Nous fîmes cette nuit-là environ seize milles, et, lorsque le jour parut, nous nous cachâmes dans des buissons.

» La seconde nuit, nous crûmes devoir diriger notre route au sud-est; mais, sur les trois heures après midi, des voyageurs qui traversaient la campagne nous découvrirent de loin, ce qui nous obligea à doubler le pas, quoique personne ne se mît en devoir de nous inquiéter. Nous voyageâmes ainsi jusque vers minuit, et nous restâmes cou-

chés jusqu'au point du jour. J'avais la fièvre, et j'étais extrêmement faible faute de nourriture. Ce jour-là, qui était le troisième, nous résolûmes de voyager jusqu'à midi, et de piller la première maison que nous rencontrerions. La Providence nous fut plus favorable que nous n'eussions osé l'espérer, car, sur les dix heures, nous rencontrâmes un coulis, ou laboureur Maratte, qui offrit de nous montrer la route de Karikal, ville du royaume de Tanjaour, sur la côte de Coromandel, cédée en 1738 à la Compagnie française des Indes. Après avoir remercié Dieu de cette bonne rencontre, nous acceptâmes son offre.

» Nous y arrivâmes vers midi : on nous y accueillit avec beaucoup d'humanité. La fièvre ne m'avait point encore quitté. Le lendemain matin le gouvernement fit donner avis de notre arrivée à l'amiral Boscawen, qui le pria de nous fournir l'argent dont nous aurions besoin. Quinze jours de repos nous rétablirent entièrement. Nous nous rendîmes ensuite à Trinquebar, qui est une place danoise; nous y restâmes trois jours, et nous nous embarquâmes pour le fort Saint-David, où j'arrivai le 23 juin, avec mes deux contre-maîtres. Le déserteur nous avait quitté à Karikal. Je fus rendre aussitôt mes devoirs à l'amiral. »

NAUFRAGE

DU VAISSEAU ANGLAIS LE DODINGTON,

SUR UN ROCHER, EN PLEINE MER,

ENTRE LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE ET L'ILE DE MADAGASCAR, LE 17 JUILLET 1755.

LE 25 avril 1755, le *Dodington*, commandé par le capitaine Samson, mit à la voile des Dunes en Angleterre; il était de conserve avec le *Pelham*, le *Hougton*, le *Streatham* et le *Hedgecourt*, tous vaisseaux au service de la Compagnie des Indes-Orientales. En sept jours ils sortirent du canal. Le capitaine Samson, voyant que son bâtiment naviguait avec plus de légèreté qu'aucun des autres, ne voulut pas perdre l'avantage qu'il pouvait retirer de cette supériorité. Il fit voile séparément, et, les ayant bientôt perdus de vue, il gagna Bonavista, l'une des îles du Cap-Vert, située à seize degrés de latitude septentrionale. Il y arriva le 20 mai, et le 21 il jeta l'ancre dans la baie de Porte-Prior. Il parut alors, ou qu'il s'était trompé, en croyant son vaisseau meilleur voilier que les autres, ou qu'il avait perdu du temps par la route qu'il avait tenue, puisqu'il trouva le *Pelham* et le *Streatham* entrés dans la

baie deux heures avant lui; le *Hougton* le suivit de près; mais le *Hedgecourt* n'arriva que le 26.

Le 27 mai, le *Dodington*, le *Pelham*, le *Streatham* et le *Hougton* ayant fait leur provision d'eau, continuèrent ensemble leur voyage, et laissèrent l'*Hedgecourt* en rade. Ils voguèrent de conserve, faisant route au sud-est quart à l'est, jusqu'au 28; mais le capitaine Samson, jugeant qu'on allait trop à l'est, ordonna que le *Dodington* portât directement au sud, ce qui le sépara encore des autres. Après sept semaines d'un temps favorable, il reconnut la terre à la hauteur du cap de Bonne-Espérance. Quand il eut doublé ce cap, il partit des Aguilhas le 28 juillet; le bâtiment fit cours à l'est pendant vingt-quatre heures, au trente-cinquième degré et demi de latitude méridionale, après quoi le capitaine donna ordre de faire voile est-nord-est.

Il continua de suivre le même cours jusqu'au jeudi, 17 du même mois, qu'il toucha, à une heure moins un quart du matin. L'officier, dont le journal a servi à former cette relation, dormait alors dans sa chambre; mais, étant éveillé subitement par le choc, il sauta hors du lit, dans la plus grande consternation, et fit toute la diligence possible pour se rendre sur le pont, où toutes les horreurs de sa situation le frappèrent en même temps. Il vit les hommes renversés de côté et d'autre par la violence de la mer qui tombait sur eux, et le vaisseau qui se brisait en pièces à chaque houle dont il était frappé. Il se traîna, en rampant avec la plus grande peine, jusque sur le babord du demi-pont, qui

était le plus élevé au-dessus de la surface de la mer. Il y trouva le capitaine, qui ne lui dit rien autre chose, sinon : il nous faut tous périr... Quelques minutes après, un coup de mer les sépara, et il cessa de l'apercevoir. Cet officier voulut gagner l'autre côté du demi-pont; mais il avait le corps trop brisé par la violence de la mer, et il eut encore le petit os du bras droit cassé. Cependant toutes les parties du vaisseau étaient emportées sous les eaux et mises en pièces.

Dans cette horrible situation, s'attendant à chaque instant d'être englouti par les vagues, il entendit quelqu'un crier : Terre! terre! Il jeta aussitôt la vue autour de lui; mais, quoiqu'il vît quelque chose qu'il jugea qu'on avait pris pour la terre, il crut que ce n'étaient que les vagues opposées aux brisants. En même temps la mer tomba sur lui avec tant de violence, que non-seulement elle l'arracha de son asile, mais encore elle l'étourdit en le jetant contre une pièce du vaisseau. Il demeura évanoui sur les débris, et dans un état d'insensibilité, jusqu'à ce que le jour fût très-avancé; en recouvrant l'usage de ses sens, il se trouva attaché sur un clou qui s'était enfoncé dans son épaule. Outre la douleur qu'il ressentait de ses blessures et du brisement qu'il avait souffert, il était si engourdi par le froid, qu'il pouvait à peine remuer un pied ou une main. Il cria le plus haut qu'il lui fut possible, et fut entendu des hommes qui étaient sur les rochers; mais ils ne purent lui donner du secours, et il se passa un temps considérable avant qu'il pût se dégager et

se traîner sur le rivage. C'était une île formée d'un rocher stérile et inhabité, à trente-trois degrés quarante-trois minutes de latitude méridionale, et à la distance d'environ deux cent cinquante lieues à l'est du cap de Bonne-Espérance (1).

L'officier y rencontra M. Evan Jones, premier contre-maître; Jean Collet, second contre-maître; M. Guillaume Wel, troisième contre-maître; M. S. Powell, cinquième contre-maître; Richard Topping, charpentier; Noël Bothwel et Nathaniel Chisholm, quatrième maître; Daniel Ladova, maître-d'hôtel du capitaine; Henry Sharp, domestique du chirurgien; Thomas Alnold, nègre, et Jean Magdoval, domestique du capitaine; Robert Breafley, Jean Ding, Gilbert Chain, Térence Mole, Jonas Rosembury, Jean Glass-Taylor et Hendrick Scantz, matelots; Jean Yetz, compagnon; Jean Lister, Ralph, Sonith et Edouard Dissoy, mousses. Ces hommes, au nombre de vingt-trois, étaient les seuls qui restaient de deux cent soixante-dix qu'il y avait à bord du vaisseau, quand il fit naufrage.

Le premier soin fut de chercher, dans ce que la mer avait rejeté des débris du vaisseau sur le roc, quelques planches ou pièces de bois pour se couvrir, et ils réussirent au-delà de leurs espérances.

(1) Il faut qu'il y ait une erreur dans le calcul de l'auteur du journal; aucune carte ne présente ce rocher dont il est question, sous la latitude de 33 degrés 44 minutes, à deux cents lieues du Cap de Bonne-Espérance, et à six d'aucun continent. La direction prise le 9 juillet, et suivie jusqu'au 17 à l'est-nord-est, rend cette erreur considérable.

Ce dont ils avaient ensuite le plus de besoin était du feu, et ils ne pouvaient s'en procurer aussi aisément. Quelques-uns essayèrent d'en allumer en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, mais sans aucun succès; d'autres cherchèrent entre les rochers s'ils ne trouveraient pas quelque chose qui pût leur servir de pierre et de briquet. Enfin, après avoir beaucoup cherché, ils trouvèrent une boîte qui contenait deux pierres à fusil et un morceau de lime rompue, acquisition inespérée qui leur donna beaucoup de joie. Cependant la pierre et l'acier leur étaient fort inutiles, jusqu'à ce qu'ils eussent quelque matière que l'étincelle allumât et qui leur pût tenir lieu de mèche. Ils recommencèrent donc de nouvelles recherches avec autant d'inquiétude que d'activité, et ils rencontrèrent un baril de poudre; mais à leur grand chagrin, ils virent qu'elle était mouillée. Cependant, après l'avoir bien examinée, ils en trouvèrent au fond du baril une petite quantité qui n'avait souffert aucun dommage; ils la broyèrent sur un mauvais bout de toile qui leur servit très-bien de mèche, et ils eurent promptement du feu. L'officier blessé garda ces précieux matériaux, et ses compagnons d'infortune allèrent chercher les autres choses nécessaires, sans lesquelles ce rocher n'aurait pu servir qu'à retarder leur destruction.

L'après-midi, la mer leur apporta une caisse de bougies et un baril d'eau-de-vie. Cette restitution leur fut très-agréable, particulièrement la liqueur, dont ils burent chacun une petite ration. Quelque temps après, d'autres vinrent dire qu'ils avaient

découvert un tonneau presqu'entièrement plein d'eau fraîche, ce qui leur était beaucoup plus utile que l'eau-de-vie. M. Jones apporta quelques pièces de porc salé, et ensuite arrivèrent quelques-uns des gens de l'équipage, qui chassaient devant eux sept cochons, qui étaient abordés vivants. On vit aussi de loin quelques futailles de bierre, d'eau et de farine; mais il ne fut pas possible pour lors de les faire monter sur le rocher.

L'approche de la nuit les obligeait de penser à se procurer quelque couvert; en conséquence, ils s'occupèrent tous à se faire une tente de quelques canevas jetés à terre. Ils y réussirent avec assez de peine; mais, faute d'une quantité suffisante de toile à voiles, elle était si petite, que tous ne pouvaient y être renfermés. Cette île était très-fréquentée par une espèce d'oiseaux de mer nommés gannets, un peu plus gros qu'un canard. La plus haute partie du rocher était couverte de la fiente de ces animaux. Ce fut sur cette partie que les naufragés élevèrent leur tente, dans la crainte d'être submergés; ils placèrent dessous ceux qui ne pouvaient marcher, et allumèrent du feu près d'eux; mais comme ils avaient passé tout le jour sans nourriture, la nuit ne leur procura aucun repos. Ils étaient enfoncés d'un pied dans cette fiente; de plus, la nuit fut si orageuse, que le vent écarta tout le feu; la pluie acheva même de l'éteindre avant qu'ils eussent pu le rassembler.

Le vendredi 18 juillet, ceux qui pouvaient marcher allèrent visiter les environs du rocher, pour reconnaître ce que la mer y avait apporté des dé-

bris de leur bâtiment; mais, à leur grand chagrin, ils trouvèrent que tous les tonneaux qu'on avait vus le soir précédent s'étaient brisés contre le roc, excepté un de bierre et un de farine. Peu de temps après qu'ils les eurent mis en sûreté, la marée monta et mit fin à leur travail. Tous se rassemblèrent pour faire leur premier repas, et l'on fit griller quelques morceaux de porc sur les charbons pour leur dîner. Quand ils s'assirent pour prendre ce repas, qu'ils avaient coutume de faire dans la joie et la satisfaction que procure l'abondance actuelle et l'espérance de celle à venir, la désolation et l'éloignement de tout secours les frappa d'un sentiment si vif sur leur condition déplorable, qu'ils éclatèrent en lamentations, tendant leurs mains et regardant autour d'eux avec l'air farouche du désespoir.

Un de ces infortunés jetant les yeux sur le charpentier, s'avisa de dire que, puisqu'il était avec eux, ils pourraient construire une chaloupe, pourvu qu'ils eussent les matériaux nécessaires. Cette réflexion ranima à l'instant l'espérance de tous les autres; il n'y en eut pas un seul qui ne tournât les yeux sur le charpentier. Celui-ci les assura qu'il ne faisait aucun doute de pouvoir construire une chaloupe qui les conduirait à un port sûr, si, comme on le disait, il pouvait avoir des outils et des matériaux. A la vérité, on ne voyait alors aucune apparence de s'en procurer, non plus que tout ce qui était nécessaire pour avitailler cette chaloupe, en supposant qu'on la pût construire. Cependant, aussitôt qu'ils eurent

pensé que leur délivrance n'était pas totalement impossible, ils commencèrent à s'imaginer qu'elle n'était ni hors de probabilité, ni difficile. Dès ce moment leur chagrin s'adoucit; ils mangèrent avec moins de répugnance, et la chaloupe devint le seul objet de leur conversation; non-seulement ils s'entretenaient de la grandeur de ce bâtiment, ainsi que de la manière de le manœuvrer, mais ils disputaient entr'eux à quel port on le conduirait soit au Cap, soit à celui de Delagoa.

Aussitôt qu'ils eurent fini leur repas, les uns allèrent à la quête des outils, et les autres travaillèrent à raccommoder la tente; mais on ne trouva rien ce jour qui pût servir à la construction de la chaloupe.

Le samedi 19 juillet, ils retirèrent quatre busses d'eau, un tonneau de farine, un muid d'eau-de-vie, et une de leurs petites chaloupes que le flot avait jetée sur le roc en très-mauvais état; mais ils ne virent encore aucuns outils, à l'exception d'une ratissoire.

Le dimanche 20 juillet, ils eurent le bonheur de trouver un panier dans lequel il y avait des limes, des aiguilles à voiles, des tarières et une carte marine. Ils trouvèrent aussi deux quarts de cercle, une doloire de charpentier, un ciseau, deux lames d'épée, et une cassette du trésor. Ils firent cette recherche de grand matin, parce que la mer ayant été très-forte le jour précédent, il y avait lieu de croire qu'elle leur amènerait quelques débris du vaisseau. A dix heures, ils s'assemblèrent pour la prière, et ne sortirent ensuite qu'après

le dîner. Ils trouvèrent plusieurs paquets de lettres qui appartenaient au roi et à la Compagnie; ils les firent bien sécher et eurent soin de les mettre à part.

Le même jour, en cherchant sur le rivage, ils trouvèrent le corps d'une femme, qu'ils reconnurent pour celui de Mistriss Collet, femme du second contre-maître qui était à peu de distance. La tendresse de ces deux époux était extrême; M. Jones, premier contre-maître, prit en particulier M. Collet, et trouva moyen de l'emmener de l'autre côté du rocher, pendant que les autres contre-maîtres, aidés du charpentier et de quelques matelots, creusèrent une fosse dans la fiente d'oiseaux, et y déposèrent le corps, en récitant la formule pour les enterrements, qu'ils lurent dans un livre français que la mer avait apporté du vaisseau. Après avoir rempli ce devoir de l'humanité, et caché à M. Collet une vue qui l'aurait affecté trop sensiblement, et lui aurait pu même être funeste, ils trouvèrent moyen, quelques jours après, de lui découvrir peu à peu la conduite qu'ils avaient tenue, et de lui donner l'anneau de mariage qu'ils avaient ôté du doigt de sa femme. Il le reçut avec la plus grande émotion, passa ensuite plusieurs jours à élever un monument sur sa sépulture, en entassant toutes les pierres carrées qu'il put trouver, et mit ensuite sur le sommet une planche d'orme, où il grava son nom et l'âge de sa mort, et un abrégé de l'accident funeste qui en avait été la cause.

Le lundi 21 juillet, ils trouvèrent un peu d'eau

fraîche, du porc, du bois, des planches, des cordages et du canevas, qu'ils rassemblèrent avec joie, pour la construction et l'approvisionnement de la chaloupe, quoique jusqu'alors ils manquassent de plusieurs outils, sans lesquels il était impossible que le charpentier pût travailler. Il venait de finir une scie, mais il n'avait ni marteau ni clous. Dans cette conjoncture, un des matelots, nommé Hendrick Schantz, suédois, trouva un vieux soufflet, l'apporta à ses compagnons, leur dit qu'il avait été forgeron, et qu'avec ce soufflet et une forge qu'ils pourraient faire sous sa direction, il fournirait au charpentier tous les outils qui lui seraient nécessaires, ainsi que des clous. Il ajouta qu'il y voyait d'autant plus de possibilité, qu'il y avait beaucoup de fer attaché au bois qu'on pouvait brûler des débris du vaisseau. Cette offre fut reçue avec des transports de joie. Le forgeron se mit aussitôt à raccommoder le soufflet, et les trois jours suivants furent employés à élever une tente et une forge. On rassembla aussi tous les bois et toutes les planches qui pouvaient servir au charpentier, qui de son côté s'occupa à mettre en état le peu d'outils qu'il avait, afin de commencer la chaloupe le plus tôt qu'il lui serait possible.

Le jeudi 24 juillet, le charpentier, aidé du quartier-maître Chisholm, commença à travailler à la quille de la chaloupe, qu'on résolut de faire de trente pieds de long sur douze de large. Le même jour, le forgeron finit sa forge et rassembla beaucoup de sapin pour le feu nécessaire. Depuis ce jour, le charpentier et le forgeron travaillèrent

avec toute la diligence possible; ce dernier eut le bonheur de trouver l'anneau et la noix d'une ancre d'affourche qui lui servit à faire une enclume; il fournit des ciseaux, des haches, des marteaux, des clous, et tout ce qui était nécessaire au charpentier, qui de son côté s'en servit avec autant d'adresse que de diligence, jusqu'au 31 qu'il tomba malade.

La vie de tous les naufragés dépendait de celle du charpentier; aussi attendirent-ils le retour de sa santé avec autant d'inquiétude que d'impatience. Mais, à leur joie inexprimable, il fut si promptement rétabli, que le 2 août il put se mettre à l'ouvrage.

Cependant les munitions qu'ils avaient sauvées du naufrage étaient si près d'être épuisées, qu'ils furent obligés de se réduire à deux onces de pain par jour pour chaque homme, et qu'il ne leur restait de porc salé que la quantité nécessaire pour avitailler la chaloupe : ils se trouvaient aussi avec très-peu d'eau. Dans cette disette ils eurent recours à divers expédients; ils creusèrent un puits, dans l'attente de trouver quelque source, mais ce fut inutilement : ils essayèrent de tuer quelques-uns des gannets qui venaient se percher sur le haut du roc, ce qu'ils firent avec assez de succès, mais ils en trouvèrent la chaire rance, d'un goût de poisson, et noire comme des prunelles sauvages : ils firent un radeau de ceux qu'on nomme catamarans, dans l'intention de s'en servir pour aller à la pêche avec les hameçons et les lignes que la mer avait rejetés à terre. Ils tuèrent aussi quel-

ques veaux marins, mais tous ceux qui en mangèrent en furent malades; ce qui les mit dans la nécessité de tuer un de leurs porcs.

Leur succès à la pêche était fort incertain, et souvent il leur arrivait de ne rien prendre. Les secours qu'ils trouvaient à terre n'étaient pas moins incertains; quelquefois les gannets venaient en quantité prodigieuse, comme un nuage; d'autres fois il se passait plusieurs jours sans qu'on en vît un seul. Les Anglais désiraient trouver quelque moyen d'empêcher que ce qu'ils prenaient ne se corrompît, afin de conserver le superflu d'un jour heureux pour ceux où il leur arriverait de ne prendre ni gannets, ni poisson. Ils firent plusieurs épreuves pour conserver les uns et les autres, en les fumant; mais ce fut sans succès. Ils voulurent essayer de faire du sel, mais cette expérience fut près de leur devenir à tous très-fatale. Le forgeron ayant accommodé un vase de cuivre pour cet usage, ils commencèrent aussitôt à s'en servir, sans penser que leur opération en chargerait la surface de verd-de-gris, et que cette solution ou rouille de cuivre était un poison. Ils firent du sel; mais la substance qui le rendait nuisible s'y répandit avec une telle force, qu'il en devint d'un goût insupportable. On fut donc obligé de le jeter; ceux qui avaient voulu en goûter furent saisis de violentes coliques, de sueurs froides et de convulsions, dont ils n'échappèrent qu'avec beaucoup de peine.

Le mercredi 3 septembre, il y avait près de sept semaines qu'ils habitaient ce rocher stérile, où ils s'étaient sauvés le 17 juillet, et pendant ce séjour

ils avaient remarqué plusieurs fois une grande fumée du côté de la terre ferme, ce qui leur faisait désirer ardemment d'y envoyer la chaloupe, afin de connaître quel secours on en pourrait tirer. En conséquence Bothwel, Rosembury et Taylor partirent ce jour-là pour aller à la découverte pendant la nuit, les autres firent un grand feu sur le haut du rocher, pour leur servir de signal.

Le samedi 6, le temps ayant été très-beau pendant quarante-huit heures, ils attendaient le retour de leur chaloupe. A midi, ils commencèrent à être fort inquiets de ne la pas voir; mais lorsqu'ils s'asseyaient pour dîner, ils furent agréablement surpris par les cris de deux hommes, qui couraient sur le rocher, en criant : La chaloupe! la chaloupe! Ils se levèrent tous très-joyeux d'entendre ce cri, et coururent pour la voir arriver, dans la plus grande espérance d'un heureux succès; mais ils reconnurent bientôt qu'elle n'était conduite que par un seul homme qui faisait agir les deux rames, d'où ils conclurent que les deux autres étaient morts ou retenus. Ils eurent quelques moments après la satisfaction d'en voir un second qui se levait du fond de la chaloupe, et ils jugèrent qu'il y avait été pour y prendre quelque rafraîchissement; la chaloupe s'approcha un peu plus, quoiqu'elle n'avançât que très-lentement. Le dîner fut entièrement oublié, et, après qu'ils furent restés une heure sur le rivage, dans la plus grande impatience, la chaloupe vint enfin y aborder. Les deux hommes étaient Rosembury et Taylor, qui, en mettant pied à terre, se jetèrent à genoux pour

remercier Dieu, de ce qu'il leur avait fait la grace d'aborder encore une fois en sûreté sur ce rocher, qu'ils regardaient, quoique nu et stérile, comme un asile contre un état beaucoup plus fâcheux. Toutes leurs forces ayant été employées à ramener la chaloupe, elles les abandonnèrent tout à coup, et ils ne purent se lever de terre sans le secours de leurs compagnons.

Aussitôt qu'ils eurent gagné la tente, chacun s'empressa de leur procurer quelque rafraîchissement, parce qu'on avait remarqué que la chaloupe était également vide de provisions et d'eau. On leur prépara promptement un peu de poisson, et, voyant qu'ils étaient épuisés de veilles et de travail, on ne les interrompit point par des questions; on attendit même, avec une patience bien extraordinaire dans une pareille occasion, la fin d'un sommeil profond, auquel ils furent contraints de céder après leur repas. A leur réveil, ils satisfirent la juste curiosité de leurs compagnons, par le récit des aventures de leur voyage.

Le jour de leur départ, vers trois heures après midi, ils avaient tourné vers une pointe, environ à six lieues à l'est du rocher; à mesure qu'ils en approchaient, ils avaient remarqué que cette pointe se partageait en deux, ce qui leur avait fait espérer de trouver un port dans son ouverture; mais ils avaient été trompés dans leur attente, et avaient trouvé toute la côte entourée de brisants. Vers cinq heures, n'ayant encore vu qu'un seul des naturels du pays; ils essayèrent de gagner le rivage; mais dans le moment qu'ils entrèrent dans

les lames, leur chaloupe fut renversée, et ils eurent le malheur de perdre Bothwel qui périt dans les flots. Les deux autres gagnèrent le rivage dans une faiblesse et un épuisement extrêmes, n'ayant d'autres provisions qu'un petit baril d'eau-de-vie. Lorsqu'ils eurent repris un peu de force, ils se traînèrent le long de la côte pour avoir leur chaloupe, parce qu'ils ne pouvaient trouver aucun autre abri contre les bêtes féroces, dont ils avaient lieu de craindre les attaques pendant la nuit. Après l'avoir cherchée pendant quelque temps, ils la trouvèrent; mais ils étaient trop faibles pour la pouvoir relever. La nuit survint, et ils furent obligés de demeurer sur le sable, sans autre couvert que celui de quelques branches d'arbres, et d'y attendre le jour. Aussitôt qu'il parut, ils allèrent chercher la chaloupe; mais les vagues l'avaient écartée de l'endroit où ils l'avaient laissée.

Comme ils marchaient le long de la côte, ils virent un homme, et s'avancèrent vers lui, mais il prit aussitôt la fuite dans un bois peu éloigné du rivage, et qui leur parut très-épais; ils ne l'y suivirent pas. Peu de temps après, ils trouvèrent le corps du malheureux Bothwel, qui avait été tiré sur le sable, à une distance assez considérable de la mer, et déchiré en pièces vraisemblablement par quelques bêtes féroces; cette vue leur causa le plus grand effroi. Cependant ils retrouvèrent leur barque, mais la crainte de passer encore une nuit à terre, les détermina à songer à leur retour. Ils en furent empêchés par un vent frais venant de l'ouest, et, avant qu'ils eussent pu revirer, la cha-

loupe fut encore renversée avec eux, et poussée sur le rivage. Après avoir nagé avec de violents efforts, ils eurent le bonheur de gagner la terre; comme ils n'avaient rien mangé de ce jour, ils se trouvèrent accablés de faim et de fatigue. Ils trouvèrent alors un fruit qui ressemblait à une pomme; ils en cueillirent avec avidité, et en mangèrent de même, sans en connaître ni le nom ni la qualité: il ne leur en arriva cependant aucun accident.

Après s'être rafraîchis par ce repas de l'enfance du monde, ils travaillèrent à mettre leur chaloupe à terre, et se glissèrent dessous pour y dormir à l'abri de l'ardeur du soleil et de la voracité des bêtes féroces. Ceux qui connaissent la force irrésistible du sommeil, après une longue veille et un travail excessif, auront peine à croire que leur pos fut très-court; il le fut cependant, leur situation étant très-incommode et peu sûre. Ils s'éveillèrent avant le jour, et, regardant par-dessous le bord de leur chaloupe, aussitôt qu'ils purent discerner les objets, ils virent les pattes de plusieurs animaux qu'ils jugèrent être des tigres, qui passaient et repassaient. Ce fut pour eux un motif de demeurer dans la même situation jusqu'à ce qu'il fit grand jour. Ils regardèrent une seconde fois, et reconnurent le pied d'un homme. A cette vue, ils sortirent de dessous la barque, au grand étonnement du sauvage, et de deux autres qui étaient à quelque distance avec un jeune garçon. Quand ils se furent rassemblés, et qu'ils furent un peu remis de leur première surprise, ils firent signe aux Anglais de se retirer, ce que ceux-ci s'efforcèrent de faire;

mais ils étaient si fatigués qu'ils ne pouvaient marcher que très-lentement.

Ils n'étaient pas encore fort éloignés de la chaloupe, quand un très-grand nombre de naturels vint sur eux avec des lances. Rosembury s'était emparé du mât de la chaloupe, et d'un pistolet que la mer avait jeté sur le rivage; voyant que les sauvages venaient sur lui, et se trouvant hors d'état de courir, il eut l'imprudence de se tourner vers eux, d'employer toutes ses forces, et de s'avancer d'un air menaçant, dans la pensée qu'il les effraierait, et qu'ils prendraient la fuite dans le bois. Il se trompa dans son attente; au lieu de se retirer, ils l'environnèrent, et commencèrent à aiguiser leurs lances sur la terre. Taylor jugeant que la voie des upplications était la seule qui pût les sauver d'un péril aussi grand, se jeta à genoux, et leur tendit les bras d'un air soumis, tandis que Rosembury s'enfuyait vers la mer. Les sauvages entourèrent aussitôt Taylor, et commencèrent à le dépouiller. Il se laissa ôter tranquillement ses bas et sa chemise; mais quand ils voulurent lui enlever le reste de son habillement, il fit quelque résistance, et les pria par ses gestes de ne le pas mettre entièrement nu, ce qui les porta à s'arrêter. Ils firent ensuite signe à Rosembury, qui nageait toujours dans la mer, de venir à eux; mais il le refusa, croyant qu'ils voulaient le tuer; ils lui montrèrent Taylor, pour lui faire voir qu'ils n'en voulaient point à sa vie; alors il s'approcha d'eux, leur jeta son pistolet et toutes ses hardes, à l'exception de sa chemise, après quoi il se hasarda à se livrer

entre leurs mains. Ils ne lui firent aucune violence; seulement ils tinrent devant lui le mât de sa chaloupe et le pistolet, comme pour se moquer de la folie qu'il avait eue de vouloir les épouvanter. Ils parurent être satisfaits d'avoir les habits, qu'ils partagèrent entr'eux.

Enfin ils commencèrent à piller la barque, prirent toutes les cordes qu'ils y purent trouver, ainsi que le crampon de fer qui servait à suspendre le gouvernail, et commencèrent à rompre la poupe, dans l'intention d'avoir le fer qu'ils y voyaient. A moins de briser la tête aux malheureux Anglais, il était impossible de leur faire plus de mal; aussi commencèrent-ils à répandre un torrent de larmes, quand ils virent qu'on allait détruire leur petit bâtiment. Ils supplièrent les sauvages avec toutes les marques d'une si grande douleur que ceux-ci laissèrent la chaloupe telle qu'ils l'avaient trouvée. Encouragés par cette apparence d'attendrissement et de bonté, pressés d'ailleurs par le besoin, les Anglais leur demandèrent par signes quelque chose à manger; ils les comprirent, leur donnèrent quelques racines, et leur firent signe de partir. Les Anglais remirent leur barque en mer, et se jetèrent dedans; mais le vent qui soufflait fortement de l'ouest, les empêcha de s'éloigner du rivage. Les sauvages voyant qu'ils voulaient leur obéir, mais qu'ils ne pouvaient le faire, les couvrirent de leur chaloupe pour qu'ils pussent reposer, et les laissèrent comme ils les avaient trouvés. Le lendemain matin, le temps étant devenu très-beau, et le vent s'étant tourné à l'est, ils remirent encore

leur barque en mer, et réussirent enfin à regagner le rocher.

Depuis le temps dont nous venons de parler, jusqu'au 28 septembre, le charpentier et le forgeron continuèrent à travailler à la chaloupe. Tous étaient très-actifs à ramasser ce que la mer apportait de temps en temps des débris du naufrage, particulièrement les cordages et le canevas, pour gréer la chaloupe; ils trouvèrent aussi quelques tonneaux d'eau fraîche, qu'ils eurent grand soin de joindre aux autres provisions pour tenir la mer. Le même jour, après avoir fait la prière, devoir dont ils s'acquittèrent toujours régulièrement et en commun chaque dimanche, les officiers découvrirent que la cassette du trésor avait été ouverte, et qu'on avait enlevé et caché la plus grande partie de ce qu'elle contenait.

On sera peut-être surpris de ce que des gens que le danger avait rendus dévots, devinssent coupables de larcin; mais il faut remarquer à ce sujet, que, lorsqu'un vaisseau périt, les matelots perdent leur paie et le capitaine son commandement; que toute distinction et subordination cesse, et que tout ce qui est jeté à terre du débris est regardé comme un bien commun. Ainsi, ces hommes jugèrent à propos de prendre secrètement du trésor ce qu'ils regardaient comme leur part, et ne crurent point commettre un vol, leur intention étant seulement de mettre en sûreté ce qu'ils craignaient que les officiers ne voulussent s'approprier à leur détriment; et ce moyen caché de se payer par ses mains, prévenait toute dispute, dont les suites ne

pouvaient être que funestes dans la circonstance actuelle.

Cependant, lorsque les officiers eurent reconnu ce qui s'était passé, et qu'ils virent que personne ne voulait dire qu'il en eût connaissance, ils proposèrent d'écrire une formule de serment, et de le faire prêter à chacun en particulier, en commençant par eux-mêmes. Le plus grand nombre s'y opposa, regardant sans doute le serment comme inutile et comme impie, lorsqu'il s'agissait de se purger d'un crime dont ils désavouaient la nature; ceux d'entr'eux que l'épreuve n'épouvantait pas n'étaient pas les plus forts. Ainsi l'affaire s'assoupit, et il n'y eut ni perquisition ni remontrances.

Le 6 octobre, ils trouvèrent un fusil de chasse, ce qui leur causa beaucoup de joie; le canon en était faussé, mais il fut bientôt raccommodé par le forgeron, et l'on s'en servit avec succès pour tuer des oiseaux, que l'on ne pouvait avoir auparavant qu'en les abattant à coups de bâton.

Le vendredi 10 octobre, ils revirent les gannets qui les avaient abandonnés depuis quelque temps et qui volèrent alors en grand nombre autour du rocher. Les Anglais espérèrent qu'ils y déposeraient leurs œufs, et leurs espérances ne furent pas trompées : ils eurent des œufs en abondance jusqu'au commencement de janvier, où le temps de la ponte fut entièrement passé.

Le dimanche 19 octobre, M. Collet, M. Webb et deux autres se hasardèrent encore à monter sur un radeau, mais le vent s'étant élevé très-frais, le radeau fut rompu, et ils furent jetés de l'autre

côté du rocher. Le vent augmentant toujours, et la mer étant très-haute, il fut impossible de mettre la chaloupe à l'eau; en sorte qu'ils furent obligés de demeurer toute la nuit avec les veaux marins sur ces rochers, sans aucun couvert ni rafraîchissement. Quoique leur situation fût très-désagréable, ils trouvèrent un grand motif de consolation en pensant qu'elle aurait été beaucoup plus affreuse, si les vagues, au lieu de les jeter sur ces rochers, avaient emporté leur radeau en pleine mer. Le vent ne commença à tomber que le lendemain à midi : on envoya aussitôt la chaloupe; mais comme les vagues étaient encore fort élevées, on ne put les amener que deux à la fois, en laissant le radeau derrière. Le temps devint alors pluvieux, ce qui leur fut très-agréable, d'autant que cela servit à augmenter leur provision d'eau pour la mer. Ils étaient alors dans une grande disette de pain, quoiqu'ils se fussent restreints depuis long-temps à une très-petite ration. Pour dernière ressource, ils songèrent à bâtir un four, ayant plusieurs barriques de farine que la mer avait jetées sur le rocher après leur naufrage. Ils réussirent au-delà de leur attente, et firent d'assez bon biscuit; mais le voyant bientôt prêt à finir, ils furent encore obligés de se réduire à quelques onces seulement par jour. Ils se privèrent aussi d'eau-de-vie, parce que la petite quantité qui restait était scrupuleusement conservée pour l'usage du charpentier; pour surcroît de désagrément, il leur restait si peu d'eau, qu'ils se réduisirent chacun à une pinte par jour.

Malgré ce fâcheux état, ils eurent tous le bonheur de conserver leur santé et leur vigueur. Le 16 février 1756, ils lancèrent à l'eau leur chaloupe, qu'ils nommèrent l'*Heureuse Délivrance*. Le 17, ils embarquèrent la petite quantité des provisions qu'ils avaient rassemblées. Enfin, le 18, ils mirent à la voile, et quittèrent le rocher, qu'ils nommèrent l'Ile des Oiseaux, après y avoir demeuré sept mois entiers.

Toutes leurs provisions consistaient en deux busses et quatre muids d'eau, deux cochons vivants, une tinette de beurre, environ quatre livres de biscuit pour chaque homme, et d'autres provisions salées, pour dix jours, en se réduisant chacun à deux onces par jour; encore étaient-elles presque toutes gâtées.

Le 18, à une heure après midi, ils levèrent l'ancre avec une légère brise de l'ouest, dans l'intention de gagner la rivière de Sainte-Lucie vers la côte de Natal, pour laquelle ils mirent à la voile. Mais le malheur qui les suivait, leur fit éprouver pendant vingt-cinq jours toutes les contrariétés possibles; sans provisions, et emportés par des courants, que le vent le plus favorable ne pouvait leur faire surmonter. Leur état devenant de plus en plus misérable, ils perdirent toute espérance d'arriver à la rivière de Sainte-Lucie; enfin, voyant que les courants les emportaient fortement au sud-ouest, quoique le vent fût presque toujours de l'est, ils se déterminèrent à changer de cours, et à essayer de gagner le cap de Bonne-Espérance. En conséquence, le 2 mars, ils por-

tèrent de ce côté-là. Le lendemain, le temps leur parut brouillé, et ils jugèrent qu'ils étaient menacés de quelques vents furieux venant de l'ouest.

Ils ne se trompaient pas dans leurs conjectures; le vent augmenta prodigieusement jusqu'au 4 du mois, où ils essayèrent de prendre quelque repos; mais la mer était si grosse, qu'ils craignaient que chaque houle ne mît en pièces leur petit bâtiment. Ils furent donc encore obligés de continuer à manœuvrer, et de courir sous leur voile de perroquet. Quelquefois les raffales étaient si violentes, que la mer paraissait comme un précipice au-dessous de leur poupe. Ils continuèrent d'être ainsi emportés par les vents jusqu'au matin du 5, que le temps se remit au beau.

Le 7, ils eurent un calme, et jetèrent l'ancre environ à trois quarts de mille du rivage de la côte de Natal, où ils virent bientôt plusieurs naturels qui descendaient des montagnes. Cette vue les encouragea à essayer s'ils pourraient débarquer. Thomas Arnold, domestique noir, avec deux matelots, furent envoyés dans un canot, et on lui donna un collier de grains d'ambre pour en faire présent aux sauvages. Aussitôt que la chaloupe fut près du rivage, Arnold sauta dans la mer, et s'y rendit à la nage, pendant que la chaloupe retourna au vaisseau qui continuait de voguer à quelque distance, pour trouver un endroit où l'on pût débarquer. Arnold, accompagné d'environ quarante des naturels, suivit le vaisseau jusqu'à l'endroit du débarquement, et l'on renvoya le canot pour le reprendre. Il dit aux Anglais, que, lorsqu'il était

arrivé à terre, les sauvages avaient d'abord paru fort réservés avec lui; mais qu'ensuite ils s'étaient tous assis, et l'avaient fait asseoir près d'eux; qu'il avait présenté le collier d'ambre au plus âgé, et que celui-ci l'avait reçu avec des marques de politesse. Il leur avait fait connaître par signes qu'il avait besoin de nourriture, et ils lui avaient donné du blé d'Inde, des fruits et de l'eau dans une callebasse. Il ajouta que les sauvages avaient envoyé dans le pays pour faire venir des moutons, des bœufs et autres denrées. Il marqua beaucoup d'envie de retourner auprès d'eux; mais comme le vent continuait à venir de l'ouest, on envoya seulement le canot qui revint bientôt avec autant de bois qu'on en avait besoin pour quatre jours.

Ils continuèrent à suivre la côte jusqu'au 10 mars, que le vent se tourna à l'est; alors ils jetèrent l'ancre à environ un demi-mille du rivage. Le soir plusieurs des sauvages vinrent sur le bord de la mer d'où ils appelaient l'équipage et lui faisaient des signes pour l'encourager à descendre; mais le débarquement parut impossible. Le matin, les naturels répétèrent leur invitation, en amenant devant eux un grand nombre de chèvres et de bœufs. Cette vue était bien agréable pour des hommes que la faim réduisait aux abois: mais, nouveaux Tantales, ils périssaient de faim devant ces abondantes provisions qu'ils ne pouvaient atteindre. Telle fut leur situation jusqu'au 14, où deux matelots demandèrent qu'on les mît à terre à tout hasard, et qu'on leur permît d'aller vivre avec les

naturels, plutôt que de mourir de faim à bord, parce que, depuis deux jours, ils n'avaient pris aucune nourriture. On les envoya dans le canot, et ils furent mis à terre avec beaucoup de difficulté.

Le soir du même jour le vent était très-faible, et paraissait disposé à tourner à l'ouest, ce qui causait beaucoup de chagrin aux Anglais à cause de leurs compatriotes qui étaient à terre, craignant qu'il ne devînt trop fort, et que le bâtiment ne pût demeurer sur son ancre jusqu'au matin. On fit de fréquents signaux pendant toute la nuit, en élevant des lumières, afin de les faire venir au bord de la mer, et de les reprendre avant que la lame fût trop forte. On n'en eut aucune connaissance jusque vers les six heures du matin; mais il n'était plus possible: le vent était devenu trop fort et la lame trop élevée. On leur fit signe de suivre le rivage dans l'espérance de trouver un endroit plus favorable pour les reprendre à bord, et la barque mit à la voile rangeant toujours la côte.

A peine avait-elle fait deux lieues, qu'on vit une place très-commode; aussitôt on porta au rivage, on jeta l'ancre à cinq brasses, et on mit en mer le canot avec quatre hommes, dont deux devaient aller à la recherche de ceux qui étaient descendus la veille; et les deux autres furent chargés de sonder l'embouchure d'une rivière que l'on avait en vue, et où l'on croyait trouver assez d'eau pour que la barque pût franchir la barre. Environ trois heures après, on revit les deux hommes avec les les quatre premiers; mais ils n'osèrent revenir à

bord, parce que la vague était trop forte pour s'exposer à mettre le canot à la mer.

Les gens de l'équipage passèrent la nuit dans de grandes inquiétudes; au point du jour, ils levèrent l'ancre et s'approchèrent encore du rivage; mais, voyant que leurs compagnons n'osaient se hasarder, ils leur crièrent de revenir aussitôt, ou de leur faire savoir si l'entrée de la rivière était praticable, qu'autrement ils seraient forcés de les abandonner, parce qu'on manquait de provisions, et qu'on ne voyait aucune apparence d'en avoir en cet endroit. Ces menaces eurent l'effet qu'on en attendait; deux hommes se hasardèrent à revenir dans le canot, malgré la hauteur extrême de la lame. Quand ils furent à bord, ils dirent que les sauvages les avaient très-bien reçus, qu'ils leur avaient donné à manger du bœuf et du poisson, leur avaient fait boire du lait, et les avaient conduits par les montagnes, depuis l'endroit où ils avaient débarqué jusqu'à celui où ils avaient trouvé leurs compagnons. Le vent qui soufflait alors de l'est, ne leur permettait pas de rester en cet endroit; mais il favorisait leur entrée dans la rivière, où ils avaient appris qu'il y avait assez d'eau pour la barque. Ils levèrent l'ancre à onze heures du matin, et s'avancèrent vers la rivière, tenant toujours le canot devant pour sonder; mais quand ils furent à la barre, ceux du rivage leur firent signe de revirer; ils le firent et jetèrent l'ancre : le canot revint à bord et leur dit qu'il n'y avait alors que huit pieds d'eau sur la barre, et qu'il fallait attendre la marée pour la passer. A deux heures

après midi, ils remirent à la voile, entrèrent facilement dans la rivière et mouillèrent à deux brasses et demie de profondeur.

Leur premier soin fut de se concerter sur la manière dont ils pourraient trafiquer avec les naturels, pour se procurer les provisions et les autres denrées qui leur manquaient, n'ayant jamais entendu parler d'aucun commerce des Européens sur cette côte. Le conseil ne fut pas long, d'autant qu'ils avaient très-peu d'effets à échanger; ils consistaient seulement en boutons de laiton, quelques verroux, des clous et des cercles de fer, dont ils firent des anneaux comme les sauvages en portent ordinairement aux bras et aux jambes et qu'ils nomment bangles. Ils les descendirent sur le rivage, les montrèrent aux naturels et leur firent entendre le mieux qu'il leur fut possible ce qu'ils demandaient à échanger pour ces bagatelles. Les signes qu'ils employèrent furent compris, et les sauvages amenèrent promptement aux Anglais deux petits bœufs qu'ils leur vendirent pour une livre de cuivre et trois ou quatre boutons du même métal. Chacun des bœufs pesait cinq ou six cents, et la chair en était excellente.

Ces Africains parurent très-contents de leur marché, et promirent d'amener un plus grand nombre de bétail. Ils apportèrent aussi du lait en grande quantité et à très-bas prix, ne demandant qu'un bouton pour environ trente ou quarante pintes; on leur acheta, au même prix, quelques mesures d'un petit grain qui ressemble au froment de Guinée; les Anglais le brisèrent entre deux

pierres, en firent une espèce de pain qu'ils firent cuire sur des cendres chaudes, dans l'espérance de le conserver jusqu'à ce qu'ils en trouvassent du meilleur; mais leur attente fut trompée, car il se moisit en trois jours. Ils firent bouillir du même grain avec leurs autres mets, ce qui leur fit une très-bonne nourriture.

Quand les Anglais eurent rassemblé une quantité assez considérable de provisions, ils levèrent l'ancre le 29 à cinq heures du matin, et gagnèrent promptement la barre; ils y virent les lames si élevées, qu'elles montaient presque dans leur barque, et empêchaient leur voile de prendre le vent, ce qui les mettait en grand danger d'être jetés sur les rochers. Cependant ils eurent le bonheur de passer cette barre, et mirent à la voile pour la rivière de Sainte-Lucie.

Il ne leur arriva rien d'important jusqu'au 6, qu'ils entrèrent enfin dans cette rivière désirée. Quand ils furent à terre, ils virent qu'ils avaient à trafiquer avec des peuples très-différents de ceux qu'ils avaient quittés. Quand ils leur montrèrent qu'ils voulaient commercer avec eux, ces sauvages leur firent connaître qu'ils n'avaient besoin que d'une petite espèce de grains de verre. Cependant lorsque les Anglais leur eurent fait voir des boutons de cuivre, ils leur amenèrent aussitôt quelques bœufs, des oiseaux, des pommes de terre, des courges et quelques autres denrées. On ne put acheter des bœufs, parce que les sauvages demandaient en échange des anneaux de cuivre assez larges pour leur servir de colliers, mais ils trafi-

quèrent des oiseaux et des courges à fort bas prix, puisqu'ils donnaient cinq ou si grosses volailles pour un petit morceau de toile qui n'aurait pas valu plus de quatre sous en Angleterre.

Les Anglais demeurèrent trois semaines en cet endroit; ils les employèrent à parcourir le pays, à voir les habitations des sauvages et leur manière de vivre, et à faire leurs efforts pour les engager à trafiquer pour ce qui leur était le plus nécessaire. Ces sauvages paraissaient faire la plus grande estime du cuivre; on leur montra une poignée de ce métal qui avait servi à quelque vieux coffre : ils offrirent aussitôt des bœufs pour l'avoir; le marché fut bientôt conclu, et ils les amenèrent à la barque.

Les Anglais, voyant qu'il faisait un bon vent d'ouest, et que le temps était favorable, levèrent l'ancre le 18 à sept heures du matin, et mirent à la voile un quart-d'heure avant la marée haute. Lorsqu'ils étaient presqu'à la barre, quelques-uns eurent l'imprudence de laisser tomber la voile et de jeter le grappin sur un banc de sable. Alors neuf hommes se mirent dans le canot, et ramèrent vers le rivage, en jurant qu'ils aimaient mieux risquer de vivre avec les sauvages, que d'être noyés en essayant de passer la barre. Ceux qui demeuraient à bord étaient indécis ou d'essayer de passer outre, ou de retourner à terre; mais le bâtiment ne pouvait retourner, parce que le vent et la marée concouraient à le faire sortir de la rivière, en sorte qu'il y avait tout lieu de craindre qu'à demi-marée, il ne touchât la terre et ne fût mis

en pièces. Enfin, dans l'espérance de sauver la barque et conserver leur vie, ils levèrent l'ancre, et furent bientôt emportés sur des brisants. Leur état était le plus critique, il n'y avait que huit pieds d'eau, et le bâtiment en tirait cinq. Après être demeurés environ une demi-heure entre la vie et la mort, la surface de la mer leur parut tout à coup unie comme une table, et ils sortirent sans accident de la rivière de Sainte-Lucie. Ceux qui les avaient quittés, dont plusieurs étaient presque nus, continuèrent leur route à pied en suivant le rivage.

Les Anglais continuèrent à voguer jusqu'au 20; ce jour, ils jetèrent l'ancre à quatre heures après midi dans la rivière de Dellagoa, à neuf brasses de profondeur. Ils y trouvèrent le senaut *la Rose*, commandé par le capitaine Chandeler, qui trafiquait pour du bœuf et des dents d'éléphant, et quelques-uns d'entre eux lui demandèrent de leur accorder le passage pour Bombay.

Après être demeurés trois semaines en cet endroit, ils virent une petite chaloupe du pays qui remontait la rivière, et dans laquelle étaient trois des hommes demeurés à celle de Sainte-Lucie. Ils leur dirent que les six autres étaient de l'autre côté de la baie de Dellagoa, où ils attendaient l'occasion d'une chaloupe pour revenir à bord. Les officiers de la barque jugèrent qu'ils étaient dans l'endroit le plus commode pour mettre en sûreté le trésor, les paquets et tous les autres effets. En conséquence, ils mirent quatre ou cinq de leurs hommes à terre, et en firent monter deux à bord

du senaut. M. Jones revint ensuite avec la pinasse du capitaine Chandeler, bien équipée et bien armée; il y mit tout l'argent, la vaisselle et les paquets qu'il put trouver, et les amena à bord du senaut, pour être conduits à Madras. Ceux qui étaient demeurés dans la barque, craignant qu'on ne fît une seconde visite, qui leur aurait été très-désagréable, saisirent l'occasion de s'échapper pendant la nuit.

Le 25 mai, *la Rose* leva l'ancre, et fit voile pour Madagascar, afin d'y compléter sa cargaison, ce qu'il n'avait pu faire, à cause d'un différend survenu entre le capitaine Chandeler et les sauvages qui lui avaient d'abord vendu plus de cent têtes de bétail, et les avaient ensuite emmenés. Le jour qu'ils quittèrent la terre, ils virent une voile; c'était la barque qui vint aussitôt à eux; deux de ceux qui la montaient passèrent à bord du senaut; le charpentier, qui en était un, engagea le capitaine Chandeler à acheter la barque pour cinq cents roupies, dont le capitaine fit son billet. Ils avaient pris les six autres hommes demeurés à la rivière de Sainte-Lucie, mais trois étaient déjà morts, et deux très-malades de la fatigue qu'ils avaient soufferte en voyageant par terre; ces derniers moururent aussi quelques jours après. Chandeler fit voile pour Madagascar, de conserve avec la barque, et découvrit cette île après vingt-deux jours de cours; il y jeta l'ancre le 14 juin, à Morondova. Le 16, y arriva *le Caernarwon*, commandé par Norton Hutchinson, chargé en Europe pour la Chine.

ec la pinasse
et bien ar-
e et les pa-
à bord du
s. Ceux qui
gnant qu'on
ait été très-
s'échapper

et fit voile
a cargaison,
un différend
et les sau-
plus de cent
mmenés. Le
t une voile;
x; deux de
d du senaut;
gea le capi-
pour cinq
on billet. Ils
demeurés à
étaient déjà
atigue qu'ils
re; ces der-
près. Chan-
nserve avec
vingt-deux
14 juin, à
aernarwon,
, chargé en



Naufrage d'un Brigantin anglais sur les côtes de l'Ile royale en 1780.

Comme les paquets et le trésor échappés du naufrage étaient destinés pour Madras, Jones et ses compagnons les passèrent avec eux sur *le Caernarwon*. Ils quittèrent Morondova le 1er juillet, et arrivèrent le 1er août à Madras, où ils remirent les paquets, le trésor et tous les effets particuliers.

NAUFRAGE

D'UN BRIGANTIN ANGLAIS

SUR LES CÔTES DE L'ÎLE ROYALE,

A L'ENTRÉE DU GOLFE DE SAINT-LAURENT, DANS L'AMÉRIQUE-SEPTENTRIONALE, EN 1780.

L'HOMME de courage trouve toujours dans les situations les plus désespérées, des ressources en lui-même. Le journal de M. S. W. Prenties, officier dans le 84e régiment anglais infanterie, en offre au lecteur un exemple frappant. Nous le laisserons parler lui-même.

« Chargé des dépêches que le général Haldimand, commandant en chef du Canada, m'avait confiées pour le général Clinton, je m'embarquai le 17 novembre 1780, sur un petit brigantin qui faisait voile de Quebec pour New-Yorck. Nous

allions de conserve avec une goëlette destinée pour le même endroit, et qui portait un duplicata des dépêches. Après avoir descendu le fleuve Saint-Laurent, jusqu'au havre appelé le Trou de Saint-Patrice, dans l'île d'Orléans, nous fûmes retenus dans ce port par un vent contraire qui dura six jours. L'hiver faisait déjà sentir ses premiers frimats, et la glace se forma bientôt à une grande épaisseur sur tous les bords du fleuve, par l'âpreté d'un froid rigoureux. Plût au ciel qu'il eût duré quelques jours de plus! En fermant absolument notre marche, il nous aurait sauvé des malheurs dont le récit va commencer avec celui de notre navigation.

» Avant de parvenir à l'embouchure du fleuve, on s'était aperçu que le brigantin faisait une légère voie d'eau. A peine fûmes-nous entrés dans le golfe, que cette voie devint plus considérable; et les deux pompes, malgré leur travail continuel, laissaient toujours deux pieds d'eau dans la cale. D'un autre côté, le froid avait augmenté sa rigueur, et les glaces s'amoncelaient autour du vaisseau, jusqu'à nous faire craindre d'en être entièrement environnés. Nous n'avions à bord que dix-neuf personnes, dont six passagers, et les autres mauvais matelots. Quant au capitaine, de qui nous devions attendre des secours dans une position si fâcheuse, au lieu de veiller à la conservation du navire, il passait le temps à s'enivrer dans sa chambre, sans s'occuper un moment de notre sûreté.

» Le vent continuant de souffler avec la même

violence, et l'eau s'étant élevée dans la cale jusqu'à la hauteur de quatre pieds, le froid et la lassitude jetèrent le découragement parmi les gens de l'équipage. Tous les matelots de concert prirent la résolution de ne plus manœuvrer. Ils abandonnèrent les pompes en témoignant une profonde indifférence sur leur destin, aimant mieux, disaient-ils, couler à fond avec le vaisseau, que de s'épuiser par un travail inutile dans une situation désespérée. Il faut convenir que depuis plusieurs jours, leurs fatigues avaient été excessives et sans aucun intervalle de délassement. L'inaction du capitaine achevait encore de les abattre. Cependant, à force d'encouragement et de promesses, et par une distribution de vin que j'ordonnai fort à propos pour les réchauffer, je parvins à vaincre leur répugnance. L'interruption du travail avait fait entrer un pied d'eau de plus dans la cale; mais leur activité se ranimant par la chaleur de la boisson que je leur faisais donner toutes les demi-heures, ils soutinrent avec tant de constance l'effort de la manœuvre, que l'eau fut bientôt réduite à moins de trois pieds.

» Nous étions au 3 décembre. Le vent semblait de jour en jour s'irriter au lieu de s'adoucir. Les fentes du vaisseau allaient toujours en s'agrandissant, tandis que les glaçons attachés à ses côtés augmentaient son poids et gênaient sa marche. Il fallait continuellement casser cette croûte de glace qui menaçait de l'envelopper. La goëlette qui nous suivait, loin de pouvoir nous prêter aucune assistance, se trouvait dans un état encore plus déplo-

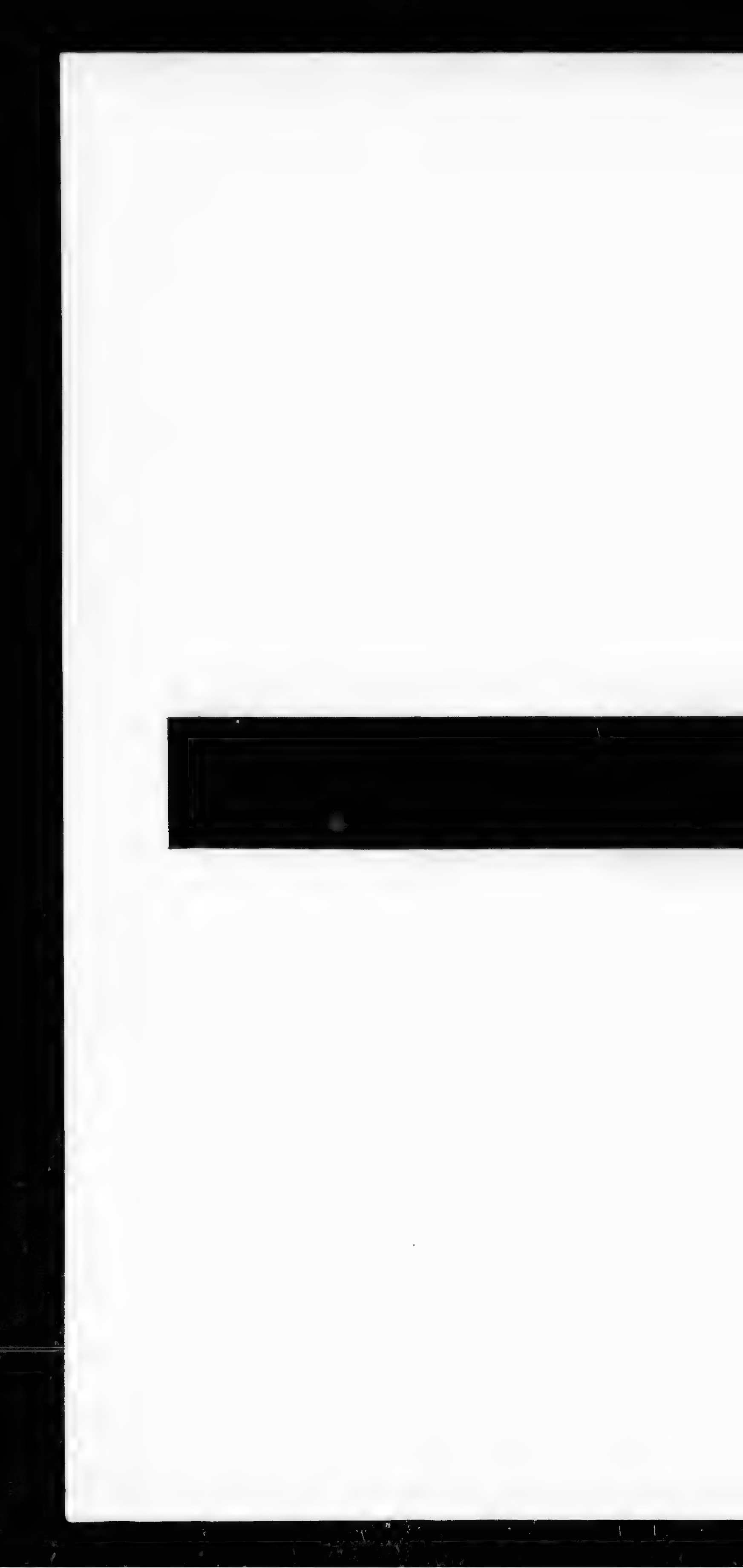
rable, ayant donné sur des rochers devant l'île de Coudres, par l'ignorance du pilote. Une neige épaisse qui vint alors à tomber nous déroba sa vue. Un coup de canon que nous tirions tour-à-tour, de demi-heure en demi-heure, formait toute notre correspondance. Bientôt nous eûmes la douleur de ne l'entendre plus répondre à ce signal. Elle périt avec les seize personnes de son équipage, sans qu'il nous fût même possible d'apercevoir leur désastre pour chercher à les recueillir.

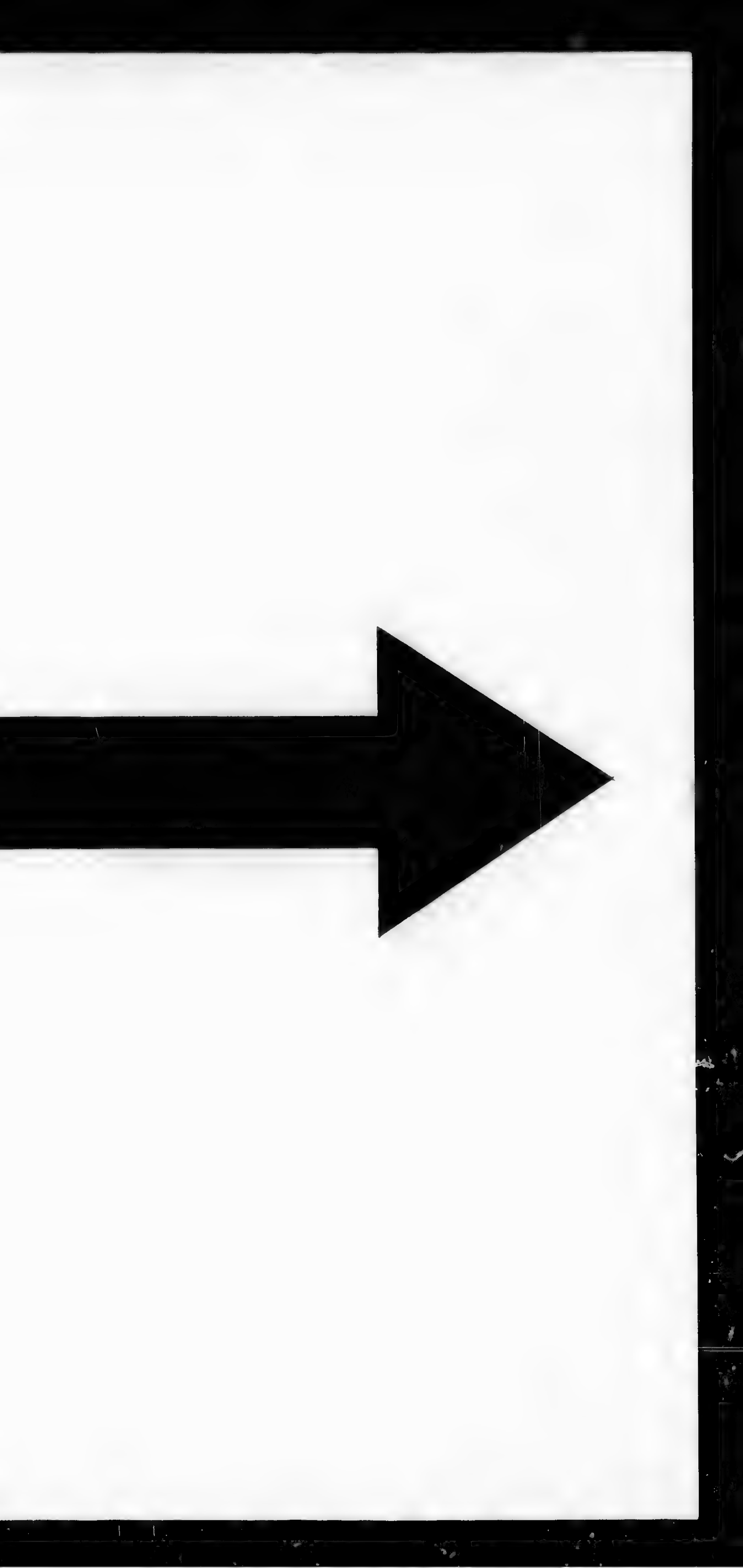
» La pitié que nous inspirait un sort si funeste, fut bientôt détournée sur nous-mêmes par l'appréhension d'un nouveau danger. La mer était fort grosse, la neige très-épaisse, le froid insupportable, et tout l'équipage abattu. C'est dans cet état que le contre-maître s'écria que nous ne devions pas être éloignés des îles Madeleine, amas confus de rochers, dont les uns élèvent leur tête sur la mer, et dont les autres se cachent sous la surface des pointes déjà fatales à plusieurs vaisseaux. En moins de deux heures, nous entendîmes les vagues se briser à grand bruit sur ces rochers; et bientôt après nous découvrîmes l'île principale, appelée l'Homme-Mort, qu'une manœuvre pénible nous fit éviter. Le sentiment du péril n'en devint que plus vif au milieu d'une foule d'écueils dont il y avait peu d'apparence que nous puissions échapper avec le même bonheur, l'épaisseur redoublée de la neige nous permettant à peine d'étendre notre vue d'un bout à l'autre du vaisseau. Il serait difficile de peindre la consternation et l'effroi dont nous fûmes saisis dans toute la longueur

de ce passage. Mais lorsque nous l'eûmes franchi, un rayon d'espoir rentra dans le cœur des matelots, qui ne doutèrent plus que la Providence ne s'intéressât à leur salut, en considérant le danger dont ils venaient de sortir, et ils redoublèrent leurs efforts avec une ardeur nouvelle.

» La mer devint plus agitée pendant la nuit : et le lendemain, vers les cinq heures du matin, une grosse houle fondit sur le vaisseau, enfonça nos faux sabords, et remplit d'eau la cabane. L'impétuosité des vagues ayant écarté l'étambot, nous cherchâmes à boucher les ouvertures avec du bœuf coupé par tranches; mais ce faible expédient demeura sans effet, et l'eau continua de nous gagner plus rapidement que jamais. L'équipage effrayé avait suspendu un moment l'exercice des pompes; lorsqu'il voulut le reprendre, il les trouva si fortement gelées qu'il était désormais impossible de les faire jouer.

» Nous perdîmes dès ce moment l'espérance de conserver long-temps le navire; et tous nos vœux se bornèrent à ce qu'il n'enfonçât pas, du moins jusqu'à ce que nous fussions à la portée de l'île Saint-Jean, ou de quelque autre île dans le golfe, où nous pourrions aborder à l'aide de notre chaloupe. Abandonnés à la merci du vent, nous n'osions entreprendre aucune manœuvre, de peur de causer au vaisseau quelque effort dangereux. Le nouveau poids d'eau qu'il prenait de minute en minute ralentissait sa marche, et les vagues plus rapides dont il brisait la course, se redressaient furieuses, et venaient se déborder sur le tillac. La





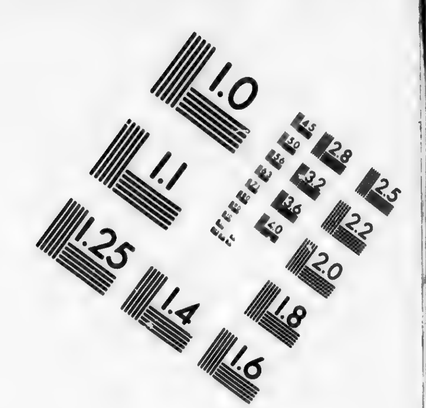
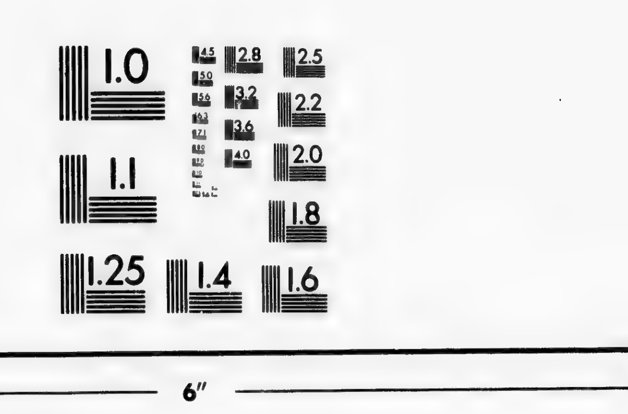


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**





cabane où nous nous étions réfugiés, ne nous présentant qu'un bien faible appui contre le souffle du vent, nous garantissait à peine de la violence des houles glacées. A chaque instant nous craignions de voir emporter notre gouvernail et notre mât se briser. Les mouettes et les canards sauvages, que nous entendions voltiger autour de nous, témoignaient, il est vrai, que la côte ne devait pas être éloignée; mais ses approches mêmes étaient un nouveau sujet de terreur. Comment échapper aux brisants dont elle pouvait être entourée, dans l'impuissance où nous étions de les éviter par aucune manœuvre, et même de les apercevoir à travers le voile de neige dont nous étions enveloppés? Telle était depuis quelques heures notre déplorable situation, lorsque le ciel s'étant tout-à-coup éclairci, nous découvrîmes enfin la terre à trois lieues de distance.

» Le sentiment d'allégresse dont nous pénétra son premier aspect, fut bien modéré par une vue plus distincte de rochers énormes qui paraissaient s'élever à pic le long de la côte pour nous en repousser. Le vaisseau venait encore d'essuyer des lames violentes, qui l'auraient submergé, si sa charge eût été moins légère. Chaque nouvelle secousse nous faisait craindre de le voir s'entr'ouvrir. Notre chaloupe était trop petite pour contenir tout l'équipage, et la mer d'ailleurs trop furieuse pour lui confier un si faible bâtiment. Il semblait que nous n'étions parvenus devant cette terre fatale que pour la rendre témoin de notre perte.

» Cependant nous approchions toujours de plus

près. Nous n'en étions plus éloignés que d'un mille, lorsque nous découvrîmes avec transport, au détour de ces roches menaçantes, une plage sablonneuse vers laquelle notre cours se dirigeait, sans que l'eau perdît assez sensiblement de sa profondeur, pour nous défendre d'en approcher de cinquante à soixante verges avant d'échouer. Le sort de nos vies allait se décider dans quelques minutes.

» Enfin, le navire donna sur le sable avec une violente secousse. Le premier choc fit sauter le grand mât, mais sans aucun accident, et le gouvernail fut démonté avec une telle rudesse, que la barre faillit tuer un des matelots. Les vagues mutinées, qui battaient de tous côtés le navire, forcèrent la poupe, en sorte que, n'ayant plus d'abri dans la cabane, nous fûmes obligés de monter sur le pont, et de nous tenir accrochés aux haubans de peur d'être renversés dans la mer. Au bout de quelques instants, le vaisseau se releva tant soit peu, mais la quille était brisée, et la carcasse semblait prête à se disperser. Ainsi toutes nos espérances furent réduites à la chaloupe, que j'eus une peine infinie à faire mettre à la mer, tant elle était hérissée au dedans et au dehors de larges glaçons dont il fallait la débarrasser. La plupart des gens de l'équipage s'étant pris de vin pour tâcher de se délivrer de l'effroi dont ils étaient saisis, je fis avaler un verre d'eau-de-vie à ceux qui étaient restés sobres, et je leur demandai s'ils voulaient s'embarquer avec moi dans la chaloupe pour gagner la terre. La mer était si houleuse, qu'il paraissait impossible

que notre frêle esquif pût la tenir un moment sans être englouti. Il n'y eut que le contre-maître, deux matelots et un jeune passager, qui résolurent d'en courir le hasard.

» Dès le premier instant du péril, j'avais mis mes dépêches dans un mouchoir noué autour de ma ceinture. Sans m'occuper alors de mes autres effets, je saisis une hache et une scie, et me jetai dans le canot, suivi du contre-maître et de mon domestique, qui, plus avisé que moi, sauvait de mes coffres une bourse de cent quatre-vingts guinées. Le passager ne s'étant pas élancé assez loin, tomba dans la mer, et peu s'en fallut que nos mains engourdies par le froid, ne fussent incapables de lui prêter le moindre secours. Lorsque les deux matelots furent descendus, ceux qui avaient le plus obstinément refusé de tenter la même fortune, nous supplièrent de les recevoir; mais le poids d'un si grand nombre de personnes et le tumulte de leur mouvement me faisait craindre de chavirer : je donnai ordre de s'éloigner du bord du vaisseau. Je ne tardai pas à m'applaudir d'avoir étouffé un sentiment de pitié qui leur aurait été funeste à eux-mêmes. Quoique la terre ne fût éloignée que d'environ cinquante verges, nous fûmes accueillis à moitié chemin, d'une grosse lame qui remplit à demi le canot, et qui l'aurait infailliblement renversé si la charge eût été plus pesante. Une seconde vague nous jeta violemment sur le rivage.

» La joie de nous trouver enfin à l'abri des périls qui nous avaient tenus si long-temps en de

cruelles allarmes, nous fit oublier un moment que nous n'étions échappés d'un genre de mort que pour en souffrir probablement un autre plus terrible et plus douloureux. En nous tenant embrassés dans nos premiers transports, pour nous féliciter sur notre salut, nous ne pouvions être insensibles à la détresse de nos compagnons que nous avions laissés sur le navire, et dont les cris lamentables se faisaient entendre au milieu du bruit sourd des flots. Ce qui redoublait la douleur où nous plongeait ce sentiment, était de ne pouvoir leur prêter aucune espèce de secours. Notre canot, jeté sur le sable par les vagues courroucées, témoignait assez l'impossibilité de rompre leur impulsion pour retourner au vaisseau.

» La nuit s'approchait à grand pas, et nous n'eûmes pas resté long-temps sur cette plage glaciale, avant de sentir que nous allions être engourdis par le froid. Il fallut se traîner à travers la neige qui s'enfonçait sous nos pieds, jusqu'à l'entrée d'un petit bois, environ à deux cents verges du rivage, dont l'abri nous défendit un peu du souffle perçant du nord-ouest. Cependant il nous manquait du feu pour réchauffer nos membres transis, et nous n'avions aucun moyen d'en allumer. La boîte d'amadou que nous avions eu la précaution de prendre dans la chaloupe avait été baignée par la dernière houle que nous venions d'essuyer. Il n'y avait que l'exercice qui pût nous garantir de la gelée, en tenant notre sang en circulation.

» Mieux instruit que mes compagnons, de la na-

ture de ces âpres climats, je leur recommandai de se livrer à un grand mouvement pour repousser le sommeil. Mais le jeune passager, dont les habits trempés des eaux de la mer s'étaient raidis en glaçons sur son corps, ne put résister à la sensation assoupissante que donne toujours le froid extrême qu'il éprouvait. Vainement j'employais tour à tour la persuasion et la force pour le faire tenir sur ses pieds. Je fus obligé de l'abandonner à son assoupissement. Après avoir marché pendant une demi-heure, saisi moi-même d'une si forte envie de dormir, que je me sentais prêt à chaque instant de me laisser couler à terre pour la satisfaire, je revins à l'endroit où ce jeune homme était couché. Je mis la main sur son visage, et, le sentant tout froid, je le fis toucher au contre-maître. Nous crûmes l'un et l'autre qu'il était mort. Il nous répondit d'une voix faible qu'il ne l'était pas, mais qu'il sentait sa fin s'approcher; et il me supplia si je lui survivais, d'écrire à son père à New-York, et de l'instruire de son malheur. Au bout de dix minutes nous le vîmes expirer sans aucune souffrance, ou du moins sans de vives convulsions.

» Cette leçon effrayante ne fut pas capable d'engager les autres à combattre le penchant qui les entraînait au sommeil. Trois d'entre eux se couchèrent en dépit de mes exhortations. Voyant qu'il était impossible de les faire tenir debout, j'allai couper deux branches d'arbres, dont je donnai l'une au contre-maître, et toute mon occupation, pendant le reste de la nuit, fut d'empêcher nos compagnons de dormir, en les frappant

aussitôt qu'ils fermaient la paupière. Cet exercice ne fut pas inutile à nous-mêmes, en même temps qu'il préservait les autres du danger presque certain de mourir.

» La lumière du jour, que nous attendions avec une si vive impatience, parut enfin. Je courus avec le contre-maître sur le rivage, pour tâcher de découvrir quelques traces du vaisseau, quoiqu'il nous en restât à peine une faible espérance. Quelle fut notre surprise et notre satisfaction, de voir qu'il s'était conservé, malgré la violence du vent qui semblait avoir dû le briser en mille pièces pendant la nuit! Mon premier soin fut de chercher comment je pourrais faire venir à terre le reste de l'équipage. Le vaisseau, depuis que nous l'avions quitté, avait été poussé par les vagues beaucoup plus près de la côte, et l'espace qui l'en séparait devait encore se trouver plus petit à la basse marée. Lorsqu'elle fut venue, je criai aux gens du vaisseau d'attacher une corde à son bord, pour s'y glisser tout du long l'un après l'autre. Ils adoptèrent cet expédient. En veillant d'un œil attentif le mouvement de la mer, et saisissant bien le temps de glisser au moment où la vague se retirait, ils descendirent tous sans péril, à l'exception du charpentier. Celui-ci ne jugea pas à propos de se hasarder de cette manière, ou peut-être se trouvait-il incapable d'aucun mouvement, ayant usé un peu trop librement de sa bouteille pendant la nuit. Le salut général était attaché à celui de chacun de nous en particulier, et je me réjouis doublement de voir autour de moi un si grand

nombre de mes compagnons d'infortune, que je croyais tous engloutis dans les ondes peu d'heures auparavant.

» Le capitaine, avant de descendre, s'était heureusement chargé de tous les matériaux nécessaires pour allumer du feu. La troupe se mit alors en marche vers la forêt : les uns s'employèrent à couper du bois, et les autres à ramasser des branches sèches dispersées à terre; bientôt une flamme brillante qui s'éleva d'un large bûcher nous fit pousser mille cris joyeux. Si l'on considère le froid extrême que nous avions souffert long-temps, aucune jouissance ne pouvait être égale à celle de la chaleur d'un bon brasier. C'était à qui s'en approcherait de plus près pour ranimer ses membres engourdis. Mais cette jouissance fut suivie, pour la plupart, des douleurs les plus cruelles, aussitôt que l'ardeur de la flamme pénétra les parties de leurs corps mordues par la gelée. Le contre-maître et moi étions les seuls qu'elle eût respectés, à cause de l'exercice que nous avions fait dans la nuit. Tous les autres en avaient été plus ou moins attaqués, soit dans le vaisseau, soit à terre. Les mouvements convulsifs qu'arrachait à ces malheureux la violence des tortures qu'ils éprouvaient, seraient trop horribles à exprimer.

» Lorsque nous vînmes à faire la revue de notre troupe, j'observai qu'il manquait un passager, nommé le capitaine Green. J'appris qu'il s'était endormi à bord du vaisseau, et qu'il avait été gelé mortellement. Nos inquiétudes se renouvelèrent au sujet du charpentier resté sur le navire.

La mer roulant toujours avec la même fureur, il était impossible d'envoyer la chaloupe à son secours. Nous fûmes obligés d'attendre le retour de la marée basse, et nous lui persuadâmes enfin de venir à terre de la même manière que les autres; ce qu'il ne put faire qu'avec une extrême difficulté, réduit comme il était à la plus grande faiblesse, et gelé dans presque toutes les parties de son corps.

» La nuit vint, et nous la passâmes un peu mieux que la précédente. Cependant, malgré le soin que nous prenions d'entretenir toujours un grand feu, nous avions beaucoup à souffrir de la rigueur du vent qui soufflait à découvert sur nous. L'épaisseur des arbres pouvait à peine nous défendre de la neige qui semblait se précipiter à grands flots sur notre feu pour l'éteindre. En pénétrant nos habits d'humidité du côté exposé à la flamme, elle nous formait sur le dos une couche épaisse qu'il fallait continuellement secouer avant qu'elle se durcît en glaçons. Le sentiment aigu de la faim, nouvelle misère que nous avions jusqu'alors ignorée, vint encore se joindre à celui du froid que nous avions tant de peine à soutenir.

» Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels chaque instant ajoutait au souvenir cruel de nos maux passés, la terreur d'un avenir plus affreux. Enfin le vent et la mer, qui s'étaient accordés pour nous interdire l'approche du vaisseau, redoublèrent leurs efforts réunis pour le briser. Nous en fûmes avertis par le bruit qu'il fit en éclatant. Nous courûmes vers le rivage, et nous vîmes déjà flotter

une partie de la cargaison que l'impétuosité des ondes entraînait hors de ses flancs entr'ouverts. Par bonheur, la marée portait une partie des débris sur la plage. Armés de longues perches et de rames de notre canot, nous allions le long du sable, attirant tout ce qui s'offrait de plus utile à notre portée. C'est ainsi que nous parvînmes à sauver quelques barils de bœuf salé, et une quantité considérable d'oignons que le capitaine avait pris à bord pour les vendre. Nos soins se portèrent aussi sur les planches qui se détachaient du vaisseau, et qui pouvaient servir à nous construire une cabane. On en recueillit un grand nombre qui furent traînés dans le bois, pour être aussitôt employées à leur destination. Cette entreprise n'était pas aisée, peu d'entre nous étaient en état d'y travailler. Cependant l'heureux succès de la journée animait notre courage, et la nourriture que nous avions prise soutenant nos forces, l'ouvrage se trouva fort avancé à la chute du jour. La lueur de notre feu nous mit en état de le continuer dans les ténèbres, et, vers les dix heures du soir, nous eûmes une cabane longue d'environ vingt pieds et large de dix, assez solide, grace aux arbres qui la soutenaient de distance en distance, pour résister à la force du vent, mais pas assez close pour nous mettre entièrement à l'abri de la froidure.

» La journée suivante et celle du surlendemain furent employées, soit à perfectionner notre édifice, soit à recueillir pendant la haute marée ce qu'elle nous apportait du vaisseau, soit à dresser l'inventaire de nos provisions pour en répartir l'u-

sage entre nous sur une juste mesure. Il n'avait pas été possible de sauver du biscuit, entièrement détrempé dans l'eau de la mer. Il fut décidé que chaque personne, en santé ou malade, serait réduite à un quart de livre de bœuf et à quatre oignons par jour, aussi long-temps que ceux-ci pourraient durer. Cette faible ration, à peine suffisante pour s'empêcher de mourir de faim, était tout ce que l'on pouvait se permettre, dans l'incertitude du temps qu'il faudrait peut-être passer sur cette côte déserte.

» Le 11 décembre, sixième jour de notre naufrage, le vent s'adoucit et nous laissa la liberté de mettre notre chaloupe à flot pour aller chercher ce qui pouvait rester dans le navire. Une grande partie de la journée fut perdue à briser à coups de hache la glace épaisse qui couvrait le pont et qui fermait les écoutilles. Le lendemain, nous réussîmes à retirer un petit baril contenant cent vingt livres de bœuf salé, deux caisses d'oignons, trois de bouteilles de baume de Canada, une de patates, une bouteille d'huile qui nous devint très-utile pour les plaies des matelots, une seconde hache, un grand pot de fer, deux marmites, et environ douze livres de chandelles. Ce renfort précieux nous mit en état d'ajouter le jour suivant quatre oignons de plus à notre ration journalière.

» Nous retournâmes encore à bord le 14, pour chercher les voiles, dont une partie nous servit à couvrir notre cabane et à la rendre impénétrable à la neige. Ce même jour, les plaies de ceux qui avaient le plus souffert de la gelée, et qui avaient

négligé de se frotter de neige, commencèrent à se mortifier. Leurs jambes, leurs mains, et toutes les autres parties de leurs membres affectés de la gelée, se dépouillèrent de leur peau, avec des douleurs intolérables. Le charpentier, qui était descendu le dernier à terre, avait perdu la plus grande partie de ses pieds, et dans la nuit du 14 le délire le prit; il resta dans le même état jusqu'au lendemain, où la mort le délivra de sa misérable existence. Trois jours après, notre second contre-maître mourut de la même manière, ayant été en délire quelques heures avant d'expirer; ce qui arriva également le surlendemain à un matelot. Nous couvrîmes leurs cadavres de neige et de branches d'arbres, n'ayant ni pioches ni bêches pour leur creuser une fosse; et quand nous en aurions été pourvus, la terre était durcie à une trop grande profondeur pour céder à ces instruments.

» Toutes ces pertes, qui réduisaient notre troupe à quatorze personnes, nous causèrent un médiocre chagrin, soit pour eux, soit pour nous-mêmes. En considérant notre affreuse condition, la mort nous paraissait un bienfait plutôt qu'une disgrace; et lorsqu'un sentiment naturel nous ramenait à l'amour de la vie, chacun de nous en particulier ne pouvait regarder ses compagnons que comme autant d'ennemis armés par la faim pour lui ravir sa subsistance. En effet, si quelques-uns n'avaient payé le tribut à la nature, nous aurions été bientôt dans l'horrible nécessité de périr de faim, ou de nous égorger et de nous dévorer les uns les autres.

Sans en être encore réduits à cette affreuse alternative, notre situation était si misérable qu'il semblait impossible qu'aucune nouvelle calamité pût en accroître l'horreur. Le sentiment continuel d'un froid rigoureux et d'une faim pressante, la douleur des plaies de la gelée irritée par le feu, les plaintes des souffrants, le désordre et la malpropreté qui nous rendaient un objet de dégoût pour nous-mêmes autant que pour les autres, toutes les images du désespoir rassemblées autour de nous, et dans la perspective une mort lente et cruelle, au milieu d'une région désolée, loin des consolations du sang et de l'amitié : telle est la faible peinture des maux que notre cœur ressentait, à chaque instant des longs jours et des éternelles nuits.

» Nous étions souvent sortis, le contre-maître et moi, pour voir si nous pourrions découvrir quelques vestiges d'habitations dans la contrée. Nos courses ne pouvaient être longues, et n'avaient jamais été suivies d'aucun succès. Nous résolûmes un jour de nous engager plus avant dans le pays, en remontant les bords d'une rivière glacée. Il s'offrait de temps en temps à nos yeux des traces d'orignal et d'autres animaux, qui nous faisaient sentir vivement le regret d'être dépourvus d'armes et de poudre pour les chasser. Un léger espoir vint flatter un moment nos esprits. En suivant la direction de quelques arbres entamés du même côté par la hache, nous arrivâmes dans un endroit où des Indiens devaient avoir passé depuis peu, puisque leur wigwam y restait encore, et que l'écorce

qu'on y avait employée paraissait toute fraîche; une peau d'orignal que nous trouvâmes tout près suspendue au bout d'une perche, confirmait nos conjectures. Nous parcourûmes avec empressement tous les environs; mais, hélas! sans aucun fruit. Il nous resta cependant quelque satisfaction de penser que cet endroit avait eu ses habitants ou ses voyageurs, et qu'ils pourraient bientôt y revenir. Frappé de cette idée, je coupai une longue perche, et, l'enfonçant sur le bord de la rivière, j'y attachai un morceau d'écorce de bouleau, après l'avoir taillé en forme de main, avec le doigt indicateur étendu et tourné vers notre cabane. Je crus aussi devoir emporter la peau d'orignal, afin que les sauvages à leur retour pussent comprendre que quelques personnes étaient passées en cet endroit depuis qu'ils l'avaient quitté, et démêler à la faveur de notre signal la route qu'elles avaient suivie. L'approche de la nuit nous força de reprendre le chemin de notre habitation, et nous redoublâmes le pas pour communiquer plus tôt à nos compagnons d'aussi agréables nouvelles. Quelques faibles que fussent les espérances qu'il était raisonnablement permis de concevoir de cette découverte, je vis que mon récit leur donnait une vive consolation : tant un instinct bienfaisant de la nature porte les malheureux à saisir tout ce qui peut adoucir le sentiment de leurs peines!

» Plusieurs jours s'écoulèrent dans l'attente de voir à chaque instant paraître les Indiens devant notre cabane. Peu à peu ces douces idées s'affaiblirent; elles ne tardèrent pas même bientôt à

s'évanouir. Quelques-uns de nos malades, entre autres le capitaine, avaient commencé dans cet intervalle à recouvrer leurs forces, et nos provisions diminuaient à vue d'œil. Je profitai du dessein où j'étais de quitter l'habitation avec tous ceux qui seraient en état de manœuvrer dans la chaloupe pour aller à la découverte le long de la côte. Ce projet reçut une approbation générale; mais lorsqu'il fallut s'occuper des moyens de l'exécuter, une nouvelle difficulté se présenta. C'était de pouvoir réparer le canot, battu par la mer contre le sable avec une telle furie que toutes les les jointures s'étaient écartées. On avait bien assez d'étoupe pour boucher les fentes : malheureusement le goudron manquait pour les recouvrir. Et le moyen d'y suppléer! Il ne s'en présentait aucun à notre esprit, lorsque j'imaginai tout-à-coup de faire servir à cet usage le baume du Canada que nous avions sauvé. L'épreuve était facile : j'en versai quelques bouteilles dans notre pot de fer que j'exposai sur un grand feu; en la retirant fréquemment pour la laisser refroidir, j'eus bientôt réduit la liqueur à une juste consistance. Mes compagnons pendant ce temps avaient retourné le canot et l'avaient bien débarrassé du sable et de glaçons. Je fis remplir d'étoupe toutes les crévasses, je les enduisis de mon calfat, et j'eus le plaisir de voir qu'il produisait à merveille l'effet que j'en avais attendu.

» Ce premier succès nous anima d'une ardeur plus vive pour continuer nos préparatifs. Un morceau de toile, ajusté sur une perche dressée de

manière à pouvoir se lever ou s'abattre à volonté, nous promit une voilure assez forte pour soulager, dans un vent doux et favorable, le travail de nos rameurs. Parmi les gens de l'équipage, il y en avait peu d'assez bien rétablis pour soutenir les fatigues que nous devions prévoir dans cette expédition. On me choisit pour la conduire, avec le capitaine, le contre-maître, deux matelots et mon domestique. Ce qui restait de vivres fut divisé selon le nombre de personnes, en quatorze parts égales, sans que l'excès des travaux que nous allions entreprendre pour la cause commune, pût nous faire adjuger une portion plus forte qu'à ceux qui devaient rester paisiblement dans la cabane.

C'est avec cette misérable ration d'un quart de livre de bœuf par jour pour six semaines, un frêle esquif revêtu d'un enduit incertain, que la moindre vague, le moindre souffle de vent pouvait renverser, le moindre écueil mettre en pièces; c'est au milieu des masses énormes de glaces flottantes, sur une plage inconnue, semée de rochers, et pendant la saison la plus rigoureuse de l'année, qu'il fallait tenter une entreprise dont un désespoir aveugle avait pu seul inspirer le projet. Mais nous en étions à ce point, qu'il était moins téméraire d'affronter tous les dangers possibles, à la plus faible lueur d'espérance, que de s'exposer par une lâche inaction au danger presque inévitable de périr abandonnés de la nature entière.

» L'année 1781 venait de s'ouvrir. Notre dessein était de partir le jour suivant, 2 janvier; mais un vent fougueux de nord-ouest nous retint jusqu'à

l'après-midi du 4. Son impétuosité s'étant alors abattue, nous embarquâmes nos provisions, avec quelques livres de chandelle ainsi que tous les petits effets qui pouvaient nous être utiles, et nous prîmes congé de nos compagnons, dans l'incertitude cruelle si ce ne serait pas notre dernier adieu. Nous n'avions guère couru plus de huit milles, lorsque le vent tournant au sud-est contraria notre marche, et nous contraignit d'aborder à force de rames dans une large baie qui nous présentait un asile favorable pour la nuit.

» Notre premier soin fut de débarquer nos vivres, et de transporter la chaloupe assez avant sur la plage pour que la mer ne pût l'endommager. Il fallut ensuite allumer du feu et couper du bois pour l'entretenir jusqu'au lendemain. Les branches de pin les plus menues furent employées à former notre lit, et les plus grosses à nous construire à la hâte une espèce de wigwam pour nous mettre de notre mieux à l'abri des injures de l'air.

» En faisant notre petit repas, je remarquai sur le rivage quelques pièces de bois que le flux y avait jetées, et qui paraissaient avoir été taillées par la hache. Je voyais aussi de longues perches façonnées autrefois de main d'homme. Cependant aucune autre marque d'habitation ne se montrait à nos regards. Il s'élevait, à deux milles de distance, une colline dépouillée d'arbres, avec quelques traces de défrichement. J'engageai deux de mes compagnons à m'y suivre avant la fin du jour, pour pouvoir embrasser de sa hauteur un horizon plus étendu. En marchant le long de la baie, nous re-

connûmes un bateau de pêcheur de Terre-Neuve, à demi brûlé, dont les restes étaient ensevelis dans le sable. Cet objet nous donna de nouvelles espérances, et nous fit redoubler de vîtesse pour gravir la colline. Parvenus au sommet, quelle ne fut pas notre satisfaction d'apercevoir de l'autre côté quelques édifices éloignés d'un mille tout au plus! L'intervalle qui nous en séparait fut bientôt franchi, malgré notre lassitude. Nous arrivâmes, palpitant d'espoir et de joie; mais ces douces émotions furent au même instant dissipées. En vain nous parcourûmes tous les bâtiments; ils étaient déserts. C'étaient des magasins pour la préparation de la morue, qui, selon les apparences, avaient été abandonnés quelques années auparavant. Le triste fruit de cette course fut cependant de nous confirmer toujours dans l'idée de trouver quelques habitations, en continuant de tourner autour de l'île.

» Le vent, qui avait repassé au nord-ouest, vint le lendemain nous retenir par la crainte du choc des glaçons qu'il poussait dans les courants. Depuis trois jours, il régnait avec la même fureur. M'étant réveillé dans la nuit, je fus étonné d'entendre ses sifflements aigus, sans que la mer y joignit, comme à l'ordinaire, le bruit sourd de ses vagues. J'interrompis le sommeil du contre-maître pour lui faire part de ce phénomène. Curieux d'en connaître la cause, nous courûmes vers le rivage. La lune nous éclairait de ses rayons. Aussi loin que notre vue put s'étendre, leur funeste clarté nous fit apercevoir la surface des eaux immobiles sous les chaînes de la glace, qui s'élevait en divers endroits en monceaux

d'une prodigieuse hauteur. Comment vous peindre le sentiment de tristesse qui s'empara de nos cœurs à cet aspect? Ne pouvoir pousser plus loin notre course, ni regagner notre première cabane qui nous aurait mieux défendus de l'âpreté redoublée du froid! jusqu'à quand devait durer cette funeste situation!

» Deux jours s'écoulèrent au milieu de ces réflexions désolantes. Enfin, le 9, le vent tomba. Il se releva le lendemain au sud-est, et souffla d'une telle force, que toutes les glaces qui nous bloquaient dans la baie se brisèrent à grand bruit et furent balayées dans la haute mer, en sorte que, vers les quatre heures de l'après-midi, il n'en restait plus le long de la côte.

» En rompant les chaînes qui nous arrêtaient, le tyran des airs nous en forgeait d'autres par sa violence. Ce ne fut qu'au bout de deux jours qu'elle se modéra. Une brise légère soufflant alors le long du rivage, notre chaloupe fut mise à la mer, et notre voile dressée. Déjà nous nous étions avancés d'un cours assez favorable, lorsque nous aperçûmes à quelques lieues dans le lointain une pointe de terre extrêmement élevée. La côte jusque-là paraissait ne former qu'une ceinture si continue de rochers escarpés, qu'il était impossible de tenter aucun débarquement avant d'avoir atteint ce cap éloigné. Cependant il était dangereux de risquer une aussi longue course. La chaloupe venait de faire une voie d'eau qui occupait constamment deux hommes à la vider: ainsi nous ne pouvions employer que deux rames; encore la faiblesse où

nous étions réduits par nos chagrins et par le défaut de nourriture, nous permettait à peine de soutenir cette légère manœuvre. Qu'allions-nous devenir, si le vent venait à tourner au nord-ouest? Il devait infailliblement nous briser contre les rochers.

» Heureusement le danger n'était plus pour nous un objet digne de considération, et le vent seconda si bien notre constance, que nous parvînmes au cap environ à onze heures de la nuit. La place ne s'étant point trouvée commode pour aborder, nous fûmes encore obligés de longer la côte jusqu'à deux heures du matin; alors le vent devenu plus fort nous ôta la liberté de choisir un endroit favorable : il fallut descendre, ou plutôt gravir avec mille peines, sur une plage pierreuse, sans qu'il fût possible de mettre notre chaloupe à l'abri des flots qui menaçaient de la briser contre les rochers.

» L'endroit où nous étions débarqués était une baie peu profonde, renfermée du côté de la terre par des hauteurs inaccessibles, mais ouverte sur la mer au vent de nord-ouest dont rien ne pouvait nous garantir. Le vent, qui s'éleva le 13, jeta notre chaloupe sur un banc rocailleux, et l'endommagea dans plusieurs parties. Cet accident ne fut qu'un léger prélude à de nouvelles misères. Environnés de rochers insurmontables qui nous empêchaient d'aller chercher un abri dans les bois, réduits pour toute couverture à notre voile hérissée de glaçons, ensevelis durant plusieurs jours sous un déluge de neige qui s'était amoncelée autour de nous à la hauteur de trois

pieds; nous n'avions pour alimenter notre feu que des branches et des débris de troncs d'arbres qui se trouvaient par hasard jetés sur le rivage. Cette déplorable situation dura jusqu'au 21, où le temps se radoucit; mais il n'était plus en notre pouvoir d'en profiter. Comment réparer notre chaloupe ouverte de plusieurs crevasses? Après avoir médité les divers moyens qui se présentèrent à notre esprit, et les avoir rejetés comme impraticables, toutes nos pensées se tournèrent à chercher notre salut d'un autre côté.

» Quoiqu'il fût impossible d'escalader le mur de rochers qui nous entourait de toutes parts, et que nous fussions dans la nécessité de renoncer à l'usage de notre chaloupe, il nous vint dans l'idée que nous pourrions du moins nous avancer le long du rivage, en marchant sur la glace devenue assez forte pour supporter notre poids. Je résolus avec le contre-maître d'en faire l'épreuve. Nous partîmes aussitôt, et au bout de quelques milles nous parvînmes à l'embouchure d'une rivière bordée d'une plage sablonneuse, où nous aurions pu conserver notre chaloupe et vivre avec beaucoup moins de désagréments, si notre bonne fortune nous y eût d'abord conduits. Cette découverte, en faisant naître nos regrets, n'étendait pas bien loin nos espérances. Il était, à la vérité, facile de pénétrer de là dans les bois; mais fallait-il s'enfoncer au hasard en des lieux sauvages pour aller à la recherche d'un canton habité? Par quels moyens diriger notre course à travers la noire épaisseur de la forêt? et surtout, comment traîner ses pas

sur la neige dont la terre était chargée à la hauteur de six pieds, et que le moindre dégel pouvait ramollir ?

» Après avoir tenu conseil à notre retour, il fut décidé, que notre seule ressource était de charger sur notre dos ce qui nous restait d'effets utiles et de provisions, et d'aller le long de la côte, où il était plus naturel d'espérer qu'il se trouverait enfin quelques familles de pêcheurs ou de sauvages. Le temps paraissait devoir encore tenir à la gelée, et le vent ayant balayé dans la mer la plus grande partie de la neige qui couvrait les glaces de ses bords, nous pouvions nous flatter de faire environ dix milles par jour, même dans l'état de langueur où nos forces étaient tombées.

» Cette résolution ayant été arrêtée d'une voix unanime, nous eûmes bientôt fait nos préparatifs. Notre projet était de partir le 24 au matin; mais dans la nuit qui le précéda, le vent tourna tout-à-coup au sud-est, accompagné d'une grosse pluie; en sorte que peu d'heures après, cette croûte de neige, qui la veille paraissait si solide, fut entièrement fondue, et toute la lisière de glaçons détachée du rivage. Plus de chemins ouverts pour sortir de cette plage désastreuse où nous étions renfermés. Dans ces cruelles réflexions, nos regards se tournaient quelquefois vers la chaloupe, que nous avions été souvent tentés de mettre en pièces pour entretenir notre feu, n'osant plus en attendre aucun autre service. Il nous restait encore assez d'étoupe pour remplir les crevasses; mais le baume de Canada avait été tout-à-fait

épuisé par nos réparations journalières, et rien ne s'offrait à notre imagination pour le remplacer.

» Cependant le froid revint le surlendemain. Sa rigueur me fit concevoir pendant la nuit une idée que je me hâtai d'essayer aussitôt que le jour parut. C'était de répandre de l'eau sur l'étoupe qui bouchait les fentes, et de l'y laisser geler en forme d'enduit, à une certaine épaisseur. Mes compagnons se moquaient de mon entreprise, et ne se prêtaient qu'avec répugnance à me seconder. Un moyen aussi simple me réussit cependant au-delà de mon espoir; toutes les ouvertures se trouvèrent par là si bien fermées; qu'on en vint à croire que l'eau ne pourrait y pénétrer aussi long-temps que la gelée serait aussi forte que dans ce moment.

» Nous en fîmes une heureuse expérience le lendemain 27. Quoique la chaloupe fût devenue lourde et très-difficile à manier, par la quantité de glace dont elle était revêtue, elle avait fait dans la journée environ douze milles du lieu de notre départ. Ce nouveau service nous la rendit plus précieuse, et nous eûmes le soin de la transporter sur nos rames dans l'endroit le plus favorable à sa sûreté. Une épaisse forêt, qui s'élevait dans le voisinage, nous offrait deux biens dont nous avions été privés durant tant de nuits, un léger abri contre le souffle glacial du vent, et du bois en abondance pour entretenir un grand feu qui nous réchauffa dans notre sommeil. Cette double jouissance fut pour nous le comble des voluptés. Notre provision d'amadou étant presque consumée, je fus obligé de la renouveler, en brûlant une partie

de ma chemise, la même que j'avais toujours portée depuis la perte de mes équipages.

» Le lendemain, une ondée de pluie fondit malheureusement toute la glace dans notre chaloupe, et nous eûmes le chagrin de perdre l'avantage d'une journée favorable qui aurait pu nous avancer de plusieurs milles dans notre course. Il fallut se résoudre à attendre le retour de la gelée; et ce qui augmentait notre impatience et nos regrets, c'est que nos provisions se trouvaient maintenant réduites à deux livres et demie de bœuf pour chacun.

» La gelée n'ayant repris que dans l'après-midi du 29, la longueur inévitable de nos préparatifs ne nous permit pas de faire plus de sept milles avant la nuit. Un vent très-fort qui nous surprit le jour suivant, dès le commencement de notre route, nous obligea de relâcher, sans avoir fait plus de deux lieues. Le dégel nous retint à terre jusqu'au surlendemain, premier février, où un froid excessif nous fournit l'occasion de réparer notre chaloupe. Mais les glaçons flottants étaient si considérables, qu'ils occupaient sans cesse l'un de nous à les briser avec une perche; et ce ne fut que par le travail le plus fatiguant que nous vînmes à bout de faire cinq milles avant la chute du jour.

» Notre navigation fut plus heureuse le 3. Le vent soufflait avec une direction aussi favorable que nous aurions pu le désirer. Quoique la chaloupe fît une voie d'eau qui employait une partie de nos bras à la tarir, nous courûmes d'abord

quatre milles par heure avec le secours de nos rames, et bientôt cinq avec notre seule voile. Vers deux heures de l'après-midi, nous eûmes pleinement en vue un cap très-élevé, qui, selon notre estime, ne devait être éloigné que de trois lieues. Sa prodigieuse hauteur nous trompait sur sa distance; il était presque nuit lorsque nous parvînmes à l'atteindre. En le doublant, notre course prenait une direction différente de ce qu'elle avait été dans la journée, en sorte qu'elle nous obligea de baisser la voile et de prendre nos rames. Le vent se trouvait alors souffler du côté de la terre. Nos efforts étaient bien faibles pour le combattre, et sans un courant venant du nord-est, qui nous soutint un peu contre son impulsion, nous courions le risque d'être emportés pour jamais dans la haute mer.

» La côte hérissée de rochers était en cet endroit trop dangereuse pour y descendre : il nous fallut ramer avec mille périls dans les ténèbres et le long des écueils, jusqu'à cinq heures du matin. Incapables alors, par l'épuisement de nos forces, de soutenir une plus longue manœuvre, nos yeux se fermèrent sur les dangers du débarquement, et le ciel le fit réussir, sans un autre accident que d'avoir notre chaloupe jetée à demi-pleine d'eau sur le rivage. L'entrée des bois n'était pas éloignée; cependant nous eûmes beaucoup de peine à nous y traîner, et à faire du feu pour nous dégourdir et pour sécher nos habits.

» Tel était l'accablement où nous avaient plongés la fatigue et l'insomnie, qu'il nous fut impossible

de résister au sommeil lorsque notre feu commençait à s'allumer. Nous étions obligés de nous éveiller tour-à-tour pour l'entretenir, de peur qu'il ne s'éteignit pendant que nous serions tous endormis à la fois, et que la gelée ne nous frappât de mort dans cet assoupissement.

» A mon réveil, j'eus occasion de me convaincre par les observations que je fis sur le rivage, de ce que j'avais soupçonné pendant la route; savoir, que cette pointe de terre élevée que nous venions de doubler, était le cap-nord de l'île Royale, qui, avec le cap Roi sur l'île de Terre-Neuve, marque l'entrée du golfe de Saint-Laurent.

» La douce certitude de nous trouver sur une île habitée, nous aurait flattés de l'espérance de rencontrer enfin du secours en continuant notre voyage, si nous avions eu de quoi pourvoir à notre subsistance pendant tout le temps qu'il pouvait durer. Mais nos provisions étaient près de finir, et cette perspective nous jetait dans le désespoir. Il ne se présentait à notre esprit que des idées d'une mort prochaine, ou des moyens affreux pour la reculer. En tournant les yeux les uns sur les autres, il semblait que chacun fût prêt à marquer la victime qu'il fallait dévouer à la faim de ses bourreaux. Déjà même quelques-uns d'entre nous étaient convenus d'en remettre le choix à la décision aveugle du sort. Heureusement l'exécution de cet affreux projet fut remise à la dernière extrémité.

» Pendant que mes compagnons s'occupaient à vider la chaloupe du sable dont la marée l'avait

remplie, et à boucher ses fentes en versant sur l'étoupe de l'eau qu'ils y laissaient geler, j'allai le long du rivage avec le contre-maître pour chercher des huîtres, dont on apercevait une quantité d'écailles dispersées. Il ne s'en trouva par malheur aucune pleine. Nous aurions regardé comme une grande fortune la rencontre de quelques cadavres de bêtes sauvages à demi-dévorés par des oiseaux de proie; mais tous ces débris étaient ensevelis sous la neige : rien qui put nous offrir les plus vils aliments. C'était peu que la destinée nous eût jetés sur une côte déserte, il fallait, pour combler notre misère, qu'elle eût choisi la plus affreuse saison, lorsque non-seulement la terre refusait ses productions naturelles à notre subsistance, mais encore lorsque les animaux qui peuplent les deux éléments nourriciers de l'homme, s'étaient réfugiés dans leurs grottes ou dans leurs repaires, pour se préserver du froid rigoureux qui désole ces inhospitaliers climats.

» Je craindrais de porter un sentiment trop pénible dans les ames à qui notre situation a pu inspirer jusqu'à ce moment une tendre pitié, si je peignais dans toute leur horreur les maux que nous eûmes à souffrir les jours suivants. Réduits pour seule nourriture à des fruits secs d'églantiers déterrés sous la neige, et à quelques chandelles de suif que nous avions réservées pour notre dernière ressource; oppressés de fatigue au moindre effort, contrariés dans notre navigation par les glaces, les pluies ou les vents; animés quelquefois d'une légère espérance, pour retomber bientôt après

dans un plus cruel désespoir; navrés de sensations douloureuses de toutes ces détresses réunies pour nous accabler de leur poids insupportable, à chaque instant du jour et de la nuit : voilà quel fut notre état jusqu'au 17, où, succombant de faiblesse, nous descendîmes à terre pour la dernière fois, résolus de périr en cet endroit, si le ciel ne nous envoyait quelque secours imprévu. Mettre notre chaloupe en sûreté sur la plage, aurait été une entreprise trop au-dessus de notre pouvoir. Elle resta livrée à la fureur des vagues, après que nous en eûmes retiré tristement nos outils et la voile qui nous servait de couverture. Nos derniers efforts furent employés à balayer la neige de la place que nous avions choisie, à la relever tout au tour en talus, pour y planter des branches de pin destinés à nous former un abri; enfin, à couper et à mettre en pile autant de bois qu'il nous fut possible pour entretenir notre feu, dans la crainte d'être bientôt hors d'état de faire usage de nos instruments.

» Quelques poignées de fruits d'églantier, bouillis dans la neige fondue, furent pendant les premiers jours l'unique soutien de notre triste vie. Ils vinrent à nous manquer, et nous regardions comme un bonheur de pouvoir y suppléer par des plantes marines qui croissaient sur le rivage. Après les avoir fait bouillir plusieurs heures de suite, sans qu'elles eussent perdu beaucoup de leur dureté, je mis fondre dans le jus une des deux seules chandelles qui nous restaient. Ce bouillon dégoûtant et ces herbes coriaces assouvirent d'abord notre faim;

mais peu d'instants après nous fûmes saisis d'un vomissement terrible, sans avoir la force de pouvoir débarrasser notre estomac. Cette crise dura environ quatre heures, au bout desquelles nous fûmes un peu soulagés, mais pour tomber dans un épuisement absolu.

» Il fallut cependant recourir le lendemain à la même nourriture, qui opéra, comme la veille, seulement avec un peu moins de violence; nous y avions employé notre dernière chandelle. Nous fûmes réduits pendant trois jours à nous contenter de ces herbes dures et grossières qui nous causaient des nausées chaque fois que nous les portions à la bouche. Dans le même temps nos jambes commencèrent à s'enfler. Cette bouffissure s'étendit à tel point sur tout le corps, que, malgré le peu de chair que nous avions conservé, nos doigts, par la moindre pression, s'enfonçaient à la profondeur d'un pouce sur notre peau, et l'empreinte en subsistait encore une heure après. Nos yeux semblaient comme ensevelis dans des cavités profondes. Engourdis par la dissolution intérieure de notre sang, et par les âpres frimats qui nous enveloppaient, à peine avions-nous la force de ramper tour à tour pour attiser notre feu presque éteint, ou ramasser quelques branches dispersées sur la neige.

« Ce fut alors que le souvenir de mon père, qui m'avait toujours suivi au milieu des plus pressants dangers, vint s'offrir avec un nouvel attendrissement à mon cœur, en se mêlant à l'idée de mon trépas. Je me le représentais, ce tendre père, inquiet d'abord sur mon compte, dans la première

attente de mes nouvelles, accablé ensuite de chagrin, lorsqu'il verrait le temps s'écouler sans lui en apporter; enfin condamné à pleurer la perte de son fils pendant tous les jours de sa vieillesse. Je pleurais moi-même de mourir si loin de ses bras sans recevoir sa dernière bénédiction. A ces touchantes pensées, interrompues par les gémissements poussés autour de moi, succédaient des projets barbares que l'instinct naturel de la vie m'inspirait pour la soutenir. Ces malheureux compagnons de mon infortune, dont les travaux m'avaient jusqu'alors secouru, ne me paraissaient plus qu'une proie pour assouvir ma faim; je lisais les mêmes sentiments dans leurs regards avides.

» Je ne sais où nous auraient conduits ces féroces dispositions, lorsque tout-à-coup les accents d'une voix humaine se firent entendre dans la forêt. Au même instant nous découvrîmes deux Indiens armés de fusils, qui ne semblaient pas nous avoir encore aperçus. Cette apparition subite, ranimant notre courage, nous donna la force de nous lever et de nous avancer vers eux avec toute la promptitude dont nous étions capables.

» Aussitôt que nous fûmes en leur présence, ils s'arrêtèrent, comme si leurs pieds eussent été cloués à la terre. Ils nous regardaient fixement, immobiles de surprise et d'horreur. Outre l'étonnement où devait naturellement les jeter la rencontre imprévue de six étrangers dans ce coin désert de l'île, notre seul aspect était bien capable de glacer le plus intrépide. Nos habits traînants en lambeaux, nos yeux éteints sous la bouffissure

de nos joues livides, l'enflure monstrueuse de tous nos membres, notre barbe hérissée et crépue, nos cheveux flottants en désordre sur nos épaules, tout devait nous donner une apparence effrayante. Cependant, à mesure que nous avancions, mille sentiments heureux se peignaient sur nos traits; les uns versaient de douces larmes, les autres souriaient de joie. Quoique ces signes paisibles fussent propres à rassurer un peu les Indiens, ils ne témoignaient pas encore la moindre inclination à nous approcher, et certes le dégoût répandu sur toutes nos personnes, justifiait assez leur froideur. Je pris donc le parti de m'avancer vers celui qui se trouvait le plus près de moi, en lui tendant une main suppliante. Il la prit et la secoua très-cordialement, façon de saluer employée parmi ces sauvages.

» Ils commencèrent alors à nous donner quelques marques de compassion. Je leur fis signe de venir vers notre feu; ils nous accompagnèrent en silence et s'assirent auprès de nous. L'un d'eux qui parlait un français corrompu, nous pria dans cette langue de l'informer d'où nous venions, et quel hasard nous avait amenés en cet endroit. Je me hâtai de lui rendre un compte aussi succinct qu'il me fut possible des infortunes et des souffrances que nous avions éprouvées. Comme il me parut assez vivement touché de mon récit, je lui demandai s'il pourrait nous fournir quelques provisions. Il me répondit qu'oui; mais voyant notre feu prêt à s'éteindre, il se leva brusquement, et saisit notre hache qu'il fut un moment à considérer en sou-

riant, j'imagine, du mauvais état où elle se trouvait. Il la rejeta d'un air de mépris, pour prendre celle qui était à son côté. En un clin-d'œil il eut abattu une grande quantité de branches qu'il jeta sur notre feu, puis il ramassa son fusil, et, sans dire un seul mot, il s'en alla avec son compagnon.

» Une retraite si soudaine aurait pu donner de l'inquiétude à ceux qui ne connaîtraient pas l'humeur des Indiens; mais je savais que ces peuples parlent rarement quand ils n'y voient point une nécessité absolue. Ainsi je ne doutai point qu'ils ne fussent allés nous chercher des provisions, et j'assurai ma troupe alarmée que nous ne tarderions guère à les revoir. Malgré le besoin que nous devions avoir de nourriture, la faim n'était pas, du moins pour moi, le plus pressant. Le bon feu que nous avaient fait les sauvages, remplissait en ce moment tous mes désirs, ayant passé tant de jours à souffrir d'un froid rigoureux auprès de la flamme languissante de notre misérable foyer.

» Trois heures s'étaient écoulées depuis le départ des Indiens, et mes compagnons désolés commençaient à perdre l'espérance de les revoir, lorsqu'enfin nous les aperçûmes au détour d'une pointe de terre avancée, qui ramaient vers nous dans un canot d'écorce. Bientôt ils descendirent sur le rivage, chargés d'une grosse pièce de venaison fumée et d'une vessie pleine d'huile de poisson. Ils firent bouillir la viande dans notre pot de fer avec de la neige fondue, et, lorsqu'elle fut cuite, ils eurent l'attention de ne nous en donner qu'en très-petite quantité, avec un peu d'huile, pour prévenir les

suites dangereuses qu'aurait pu avoir notre voracité, dans l'état de faiblesse où notre estomac se trouvait réduit.

» Ce léger repas étant fini, ils me firent embarquer avec deux de mes compagnons dans leur pirogue, trop petite pour nous emmener tous à la fois. Leur habitation n'était éloignée que de cinq milles. Nous fûmes reçus, en débarquant, par trois Indiens et une douzaine de femmes ou enfants qui nous attendaient sur le bord de la mer. Tandis que ceux de la pirogue retournaient chercher le reste de notre troupe, les autres nous conduisirent vers leurs cabanes, ou wigwams, qui s'élevaient au nombre de trois, pour le même nombre de familles, à l'entrée de la forêt. Nous fûmes traités par ces bonnes gens avec la plus douce hospitalité; ils nous firent avaler d'une espèce de bouillon, mais sans vouloir nous permettre, malgré nos prières, de manger de la viande ou de prendre aucun autre aliment trop substantiel.

» Je ressentis une joie bien vive lorsque la pirogue revint et nous ramena nos trois compagnons. Nous goûtions, à nous trouver réunis parmi ces sauvages, même après une séparation si courte, les sentiments qu'éprouvent des amis de l'enfance, qui, après avoir long-temps gémi éloignés l'un de l'autre, se retrouvent enfin au sein de leur patrie : cette hutte nous paraissait un lieu de délices. Les transports que nous faisions éclater intéressèrent en notre faveur une femme très-âgée, qui témoigna beaucoup de curiosité d'apprendre nos aventures. J'en fis un détail plus circonstancié que le premier,

à l'Indien qui pouvait entendre le français; il le rendit aux autres dans son langage. Pendant le cours de mon récit, j'eus occasion d'observer que les femmes en étaient vivement affectées, et je fondai sur cette impression l'espoir d'un traitement favorable pendant notre séjour.

» Après avoir satisfait aux premiers besoins, nos pensées se tournèrent vers les malheureux que nous avions laissés à l'endroit de notre naufrage. La détresse sous laquelle nous avions été près de succomber, me faisait craindre pour eux un sort plus funeste. Cependant, quand un seul d'entre eux aurait survécu, j'étais résolu de n'omettre aucune tentative pour son salut. Je tâchai de bien désigner aux sauvages le quartier de l'île où nous avions été jetés, et je leur demandai s'il ne serait pas possible d'y porter des secours.

» Sur la description que je leur fis du cours de la rivière la plus voisine, et d'une petite île que l'on découvrait à peu de distance de son embouchure, ils répondirent qu'ils connaissaient à merveille cette place, qu'elle était éloignée d'environ cent milles, par des routes très-difficiles dans les bois; qu'il y avait des rivières et des montagnes à franchir pour y pénétrer, et que s'ils entreprenaient le voyage, ils devaient s'attendre à quelque récompense pour leurs fatigues. Il n'était pas raisonnable d'exiger qu'ils suspendissent leur chasse, le seul moyen qu'ils ont de faire subsister leurs femmes et leurs enfants, pour entreprendre une course pénible, par un pur motif de bienveillance envers des inconnus. Quant à ce qu'ils disaient de la distance

du lieu de notre naufrage, elle ne me paraissait pas exagérée, puisque j'estimais par mes propres calculs, que nos courses, le long des rivages, n'avaient été guère au-dessous de cent cinquante milles.

» Je leur dis alors, ce dont il ne m'était pas encore venu dans l'esprit de leur parler, que j'avais de l'argent, et que s'il était de quelque prix à leurs yeux, j'en emploierais une partie à les payer de leurs peines. Ils semblèrent fort contents de cette proposition, et me demandèrent à voir ma bourse; je la pris des mains de mon domestique, pour leur montrer les cent quatre-vingts guinées qu'elle contenait. J'observai sur leurs traits, à la vue de cet or, des sentiments que j'étais bien loin d'attendre d'un peuple sauvage; les femmes surtout le regardaient avec une extrême avidité; et lorsque je leur eus fais présent d'une guinée à chacune, je les vis pousser un grand éclat de rire: ce qui est le signe dont les Indiens expriment les mouvements extraordinaires de leur joie.

» Quelqu'exhorbitantes que pussent être leurs prétentions, je n'avais rien à ménager pour sauver mes compatriotes, s'il en restait quelqu'un en vie. Nous conclûmes donc un accord par lequel ils s'engageaient à se mettre en route dès le jour suivant, et moi à leur donner vingt-cinq guinées à leur départ, et la même somme à leur retour. Ils s'occupèrent aussitôt à faire des souliers propres à marcher sur la neige, soit pour nos matelots qu'ils devaient ramener, soit pour eux-mêmes; et le lendemain ils partirent de bonne heure, après avoir reçu l'argent dont nous étions convenus.

» Dès le moment où les sauvages eurent vu de l'or dans mes mains, ma situation perdit tous les charmes qu'elle devait à leur hospitalité. Ils devinrent aussi avides qu'ils avaient été jusqu'alors généreux, exigeant dix fois la valeur des moindres choses qu'ils fournissaient à mes compagnons ou à moi. Je tremblais d'ailleurs que cette passion excessive pour l'argent, qu'ils avaient prise dans leur commerce avec les Européens, ne les portât à nous dépouiller et à nous laisser dans la déplorable situation dont nous étions sortis par leur secours. Le seul motif sur lequel je fondais l'espérance d'un traitement plus humain, était la religion qu'ils avaient embrassée, ayant été convertis au christianisme par les jésuites français, avant que cette île nous fût cédée avec le Canada. Ils témoignaient l'attachement le plus vif pour leur foi nouvelle, et souvent ils nous étourdissaient dans la soirée par leur triste psalmodie. C'était sur mon domestique qu'ils avaient réuni toutes leurs affections, parce qu'il était catholique irlandais, et qu'il se joignait à leurs prières quoiqu'il n'en entendît pas un seul mot. Je doute fort s'ils étaient en état de s'entendre eux-mêmes, car leurs chants, ou pour mieux dire leurs hurlements étaient dans un jargon confus, mêlé de mauvais français et de leur idiôme sauvage, avec quelques bouts de phrases latines qu'ils avaient retenues de la bouche de leurs missionnaires.

» Ces insulaires ont dans la figure et dans les mœurs des traits généraux de ressemblance avec les sauvages du continent de l'Amérique. Cepen-

dant leur langage est très-différent de celui de toutes les nations ou tribus que j'ai connues; ils en diffèrent aussi dans l'usage de laisser croître leur chevelure, ce qui est particulier aux femmes seules parmi les Indiens du continent. Ils ont d'ailleurs pour les liqueurs spiritueuses ce goût violent si universel parmi les sauvages.

» Nous passâmes bien des jours encore avant de recouvrer nos forces et de pouvoir digérer quelque nourriture substantielle. La seule que les Indiens fussent en état de nous procurer, était de la chair d'orignal et de l'huile de veau marin, dont ils vivent uniquement pendant la saison de la chasse.

» Quoique le souvenir de tant de misères passées dût nous faire bénir le changement de notre situation, et prêter des agréments à notre séjour parmi les sauvages, je me sentais fort empressé de les quitter, à cause des dépêches que l'on m'avait confiées, et qui pouvaient être de la plus grande importance pour le service de l'état; d'autant plus que je ne pouvais ignorer que le duplicata avait été perdu dans le naufrage de la goëlette. Cependant j'étais encore dans une telle langueur, qu'il me fut impossible pendant quelque temps de faire le moindre exercice, et j'éprouvai, ainsi que les compagnons de mes disgraces, combien une atteinte si rude à la constitution était difficile à réparer.

» Après une absence d'environ quinze jours, les Indiens revinrent avec trois de nos gens, les seuls que la mort eût épargnés des huit personnes que

j'avais laissés dans la cabane. Ils nous apprirent, qu'après avoir consommé toutes leurs provisions, ils avaient subsisté pendant quelques jours de la peau d'orignal que nous avions dédaigné de partager avec eux; que cette dernière ressource étant épuisée, trois étaient morts de faim, et que les autres avaient été dans l'horrible nécessité de se nourrir de leurs cadavres jusqu'à l'arrivée des Indiens; que l'un des cinq qui restaient, s'était livré avec tant d'imprudence à sa voracité, qu'il était mort au bout de quelques heures dans des tourments inexprimables; qu'un autre enfin s'était tué par accident, en maniant les armes d'un sauvage. Ainsi notre troupe, composée d'abord de dix-neuf personnes, se trouvait alors réduite à neuf; et j'admire, toutes les fois que j'y pense, qu'une seule en eût pu réchapper, après avoir eu à combattre pendant l'espace de trois mois toutes les misères combinées du froid, de la fatigue et de la faim.

» Le délâbrement de nos forces nous retint en ce triste lieu quinze jours encore, pendant lesquels je fus contraint, comme auparavant, de payer le prix le plus excessif pour notre nourriture et pour nos moindres besoins. Au bout de ce temps, ma santé se trouvant un peu rétablie, et ma bourse presqu'épuisée, je me crus obligé de sacrifier mes convenances personnelles au devoir de mon service, et je résolus de porter mes dépêches au général Clinton, avec toute la diligence dont j'étais capable, quoique ce fût la saison de l'année la moins propre à voyager. En conséquence, j'enga-

geai deux Indiens à me conduire dans Hallifax, moyennant quarante guinées que je leur paierais en y arrivant. Je me chargeais de plus de leur fournir sur la route toutes les provisions et tous les rafraîchissements convenables dans chaque partie habitée où nous pourrions passer. D'autres Indiens devaient conduire le reste de notre troupe à un établissement sur la rivière espagnole, où ils resteraient jusqu'au printemps pour attendre une occasion de gagner par mer Hallifax. Je fournis au capitaine tout l'argent nécessaire à sa subsistance et à celle de ses matelots, pour une lettre de change qu'il me donna sur son armateur à New-Yorck. Celui-ci ne rougit point dans la suite de m'en refuser le paiement, sous prétexte que le navire étant perdu, ni le capitaine ni l'équipage n'avaient plus rien à prétendre.

» Je partis le 2 avril, accompagné de deux Indiens, de mon domestique et de M. Winflow, jeune passager de notre vaisseau, l'un des trois qui avaient survécu dans la cabane.

» Le 20, nous arrivâmes à un endroit appelé Saint-Pierre, où se trouve un établissement de quelques familles anglaises et françaises. Je dois à la reconnaissance de faire ici mention de M. Cavanaugh, négociant anglais, dont nous fûmes reçus avec toutes sortes de politesses, et qui, sur le récit de mes malheurs, eut la confiance de m'avancer deux cents livres sterlings pour une lettre de change que je lui donnai sur mon père, quoique notre nom lui fût entièrement étranger.

» J'aurais pris à Saint-Pierre un bâtiment de

pêcheur pour me rendre à Hallifax, sans la crainte de tomber entre les mains des corsaires américains, dont ces parages étaient alors infestés. Le lac en cet endroit n'étant séparé de la mer que par une forêt d'environ un mille de largeur, il ne fut question que de traîner notre pirogue à travers cet espace, pour gagner le rivage et nous embarquer. Après nous être arrêtés les jours suivants en divers endroits peu remarquables, nous arrivâmes le 25 à Narrashoc, où nous fûmes reçus avec la même hospitalité qu'à Saint-Pierre. Nous en partîmes le 26 dans notre pirogue, pour nous rendre à l'île Madame, située presqu'au milieu du passage du Canceau, par lequel l'île du cap Breton est séparée de l'Acadie, ou Nouvelle-Ecosse; mais, à la pointe de cette île, nous découvrîmes une si grande quantité de glaces flottantes, qu'il eût été de la dernière imprudence d'y hasarder notre fragile nacelle. Nous retournâmes donc à Narrashoc, où je frêtai un bâtiment plus capable de leur résister. Je fis mettre à bord la pirogue; et le 27, à l'aide du vent le plus favorable, nous franchîmes le passage en trois heures, et nous débarquâmes au Canceau, qui lui donne son nom. Ensuite, après une navigation de dix jours le long des côtes, notre pirogue nous porta jusque dans le port d'Hallifax.

» Les Indiens ayant reçu le prix dont nous étions convenus, et les présents par lesquels je crus devoir satisfaire ma reconnaissance envers ceux à qui j'étais redevable du salut de ma vie, nous quittèrent au bout de quelques jours pour s'en

retourner dans leur île. Comme il me fallut attendre encore long-temps l'occasion d'un vaisseau, j'eus pendant cet intervalle la satisfaction de voir arriver mes compagnons d'infortune, que les autres Indiens s'étaient chargés de conduire par la rivière espagnole. Enfin, après deux mois d'attente, je m'embarquai sur le vaisseau nommé le *Chêne-Royal*, et j'arrivai à New-Yorck, où je remis au général Clinton mes dépêches tardives, dans l'état le plus délâbré. »

Le lecteur sensible apprendra sans doute avec plaisir, que, sur les témoignages du lord Dalrymphe, aide-de-camp du général Clinton, et par les bons offices de M. Fischer, alors sous-secrétaire du département de l'Amérique, M. Prenties a obtenu tous les dédommagements qu'il pouvait désirer pour les souffrances et les pertes qu'il a essuyées.

NAUFRAGE

DU NAVIRE LA JUNON,

SUR LES CÔTES D'ARACAN.

Le 29 mai 1795, le navire la *Junon*, de quatre cent cinquante tonneaux, avec un chargement de bois de teck, partit de Rangoun pour se rendre à Madras. Ce bâtiment, qui avait cinquante-trois hommes d'équipage et quelques passagers, était en

fort mauvais état, et fort mal pourvu pour naviguer, ainsi que le reconnaissait son capitaine, M. Bremner. Mais les marins sont ordinairement si confiants, que, malgré tous ces désavantages, on n'hésita pas à mettre à la voile; mais bientôt équipage et passagers eurent à se repentir amèrement de cette imprudence qui amena une des plus épouvantables catastrophes qui aient été recueillies dans les annales de la marine.

Pour ne rien ôter à l'intérêt que donne à un semblable événement le récit d'un homme qui en a suivi toutes les phases, et subi toutes les tortures, nous laisserons parler Jean Mackay qui s'était embarqué comme second maître à bord de la *Junon*, et qui fut du petit nombre de ceux qui échappèrent à la mort.

» Nous partîmes le 29 mai 1795, avec le commencement du flot, ayant vingt-cinq à trente pieds d'eau, sur un fond de vase tendre; vers six heures du soir, cette profondeur diminua tout-à-coup à moins de vingt pieds : on ordonna aussitôt de virer de bord; mais avant d'avoir pu mettre la barre du gouvernail sous le vent, le vaisseau toucha sur un banc de sable très-dur. On brassa tout à cul pour le dégager, mais ce fut en vain; alors on mouilla deux ancres d'affourche pour l'empêcher de dériver davantage. Elles tinrent bon pendant quelque temps; mais l'une ayant perdu fond et fait chasser l'autre, on laissa tomber la maîtresse ancre qui nous retint. La marée allait cesser de monter, et l'on était sûr de dégager le vaisseau

avec le reflux, pourvu que l'on pût l'empêcher de chavirer à marée basse : on amena donc les mâts et les vergues de perroquet pour débarrasser le navire de leur poids. Quand la mer fut basse, il donna à la bande d'une manière effrayante; mais il flotta au reflux; aussitôt nous levâmes nos ancres, et, forçant de voile, nous nous trouvâmes dans des eaux plus profondes. Comme le bâtiment ne faisait plus d'eau, nous espérions que le dommage était entièrement réparé, et qu'il n'en serait plus question.

» Cet espoir ne fut pas de longue durée. Dès le 1er juin, il venta du sud-ouest grand frais; la mer fut très-grosse; le vaisseau fatigua beaucoup; une voie d'eau se déclara. Le coup de vent dura huit jours; il fallut que tout le monde, sans distinction, travaillât pour empêcher le bâtiment de couler; les pompes, à force de jouer, se dérangeaient souvent. Pour comble de malheur, nous n'avions pas de charpentier, et le peu d'outils que nous possédions étaient en fort mauvais état : nous en fîmes pourtant usage pour réparer les pompes; mais le sable du leste qui engorgeait les tuyaux rendait souvent notre travail inutile; il fallut à plusieurs reprises enlever les pompes pour les nettoyer.

» Notre situation devenant à chaque instant plus périlleuse, quelqu'un ouvrit l'avis de retourner à Rangoun, dont nous n'étions pas fort éloignés. Mais les dangers auxquels on est exposé en approchant de cette côte, qui est si basse qu'on ne l'aperçoit que lorsque l'on n'en est plus éloigné

que de deux ou trois lieues, et que, à cette distance, il se trouve à peine trente pieds d'eau, ces raisons, dis-je, firent décider que l'on continuerait à faire route pour Madras, tant qu'il y aurait espoir de sauver le bâtiment.

» Cependant nos forces s'épuisaient, et l'équipage commençait à murmurer, lorsque, le 6, le vent diminua, le vaisseau fit moins d'eau; il n'y eut besoin que de tenir une seule pompe en mouvement : nous découvrîmes alors que la voie d'eau venait de l'étambord à la ligne de flottaison. Le premier jour calme, nous mîmes le canot dehors; nous clouâmes une toile goudronnée pardessus le trou, que nous bouchâmes avec de l'étoupe, et nous recouvrîmes le tout d'une feuille de plomb. Cet expédient eut un résultat si heureux, que, tant qu'il fit beau, nous n'eûmes besoin de pomper qu'une fois par quart, ce qui nous fit présumer que nous avions réussi à boucher la voie d'eau : on se félicita donc d'avoir ainsi échappé à un péril éminent, et l'on continua gaîment le voyage.

» Mais ces félicitations étaient prématurées; il eût été heureux pour nous d'avoir saisi l'occasion de retourner à Rangoun pour réparer convenablement la voie d'eau, et mettre le vaisseau en état de résister à tous les dangers auxquels on devait raisonnablement s'attendre dans le golfe du Bengale, au milieu de la mousson du sud-ouest : il fallait que nous fussions fous, pour supposer qu'un morceau de toile, qui n'avait qu'une durée éphémère, fût en état de résister lorsque le vaisseau fatiguerait par l'effet du mauvais temps.

» Le 12 juin, nous étions parvenus, après des peines infinies à réparer nos pompes, lorsqu'il commença à venter grand frais du sud-ouest. Dès le premier moment que le vent s'éleva, la voie d'eau devint considérable, et le sable, ayant engorgé nos pompes dès le commencement, rendit leurs secours inutiles : nous en avions trois en mouvement, et nous employions en outre un sceau de bois pour vider l'eau. Quelques-uns d'entre nous pompaient et travaillaient alternativement à boucher la voie d'eau.

» Quatre jours de fatigue, sans qu'il nous eût été possible de prendre le moindre repos, nous réduisirent à un état tel, que, le 16, nous commençâmes à désespérer de notre salut. Nous nous décidâmes, en conséquence, à mettre toutes les voiles dehors, afin d'arriver vent arrière, de manière à gagner la côte de Coromandel la plus proche; nous proposant de la prolonger ensuite jusqu'à Madras, ou de faire route pour le Bengale, suivant les circonstances. On mit donc dehors les humiers et les basses voiles, en prenant tous les ris; mais les pompes exigeaient un travail si assidu, qu'il ne fut pas possible de donner l'attention nécessaire aux voiles, de sorte qu'avant le 18, le vent les eut toutes enlevées, à l'exception de la misaine. Nous mîmes donc en travers jusqu'au 19 à midi. Nous étions alors par les 17° 10' de latitude nord; et, d'après notre calcul, à 9° à l'ouest du cap Negrais.

» Bientôt le bâtiment s'enfonça d'une manière effrayante, et il fallut renoncer à l'espoir de le

voir s'élever de nouveau. Tout le monde, à bord, était si alarmé, qu'il fut très-difficile de maintenir chacun à son poste. Vers midi, nous orientâmes la misaine, et nous marchâmes vent arrière à sec, en même temps que nous unissions tous nos efforts pour vider, avec les pompes et les seaux, l'eau qui remplissait le bâtiment : mais ce fut en vain.

» Les matelots qui étaient en bas remontèrent à huit heures, disant que l'eau gagnait le premier pont. Les Lascars se livrèrent au désespoir, les Européens n'ouvraient pas non plus leur cœur à l'espérance. Comme on était généralement persuadé que le bâtiment ne se pouvait soutenir plus longtemps, la cale étant en quelque sorte remplie de sable en lest, tout le monde demanda à grands cris que l'on mît les canots à la mer; malheureusement ces canots étaient en si mauvais état qu'ils ne pouvaient être d'aucun secours.

» Afin de retarder la perte du bâtiment et la mort de tous ceux qui le montaient, ce même jour, vers neuf heures, on coupa le grand mât; mais par malheur, ce mât tomba sur le pont, et, dans la confusion causée par cet accident, les hommes placés au gouvernail l'abandonnèrent, et le bâtiment présenta le travers à la lame; le choc fut si violent, que l'eau entra de tous côtés. Ce moment fut terrible; madame Bremner, qui était couchée en bas, trouva moyen de sortir par l'écoutille : le maître, Wade, et moi, l'aidâmes à monter sur les lices de l'arrière. Nous la placions sur les haubans du mât d'artimon, lorsque le bâtiment qui marchait alors très-rapidement s'arrêta tout-à-coup. La se-

cousse fut si violente que nous pensâmes qu'il sombrait, et que notre dernière heure était venue; mais, dès que le pont fut sous l'eau, il ne s'enfonça plus. Nous grimpâmes tous dans les haubans pour échapper à la mort, et l'on montait plus haut, à mesure que les lames, qui se succédaient, enfonçaient plus profondément le navire dans l'eau. Le capitaine Bremner, sa femme, Wade, quelques autres et moi, nous gagnâmes la hune d'artimon: tout le reste de l'équipage s'accrocha aux manœuvres de ce mât, à l'exception d'un homme, qui, étant à l'avant du navire, gagna la hune de misaine. Madame Bremner, qui n'avait sur elle que sa chemise et un jupon d'étoffe d'écorce, se plaignait beaucoup du froid: comme j'étais mieux vêtu que son mari, j'ôtai ma jaquette, et je la lui donnai.

» Voyant que le bâtiment ne coulait pas à fond, comme nous l'avions craint, nous nous servîmes de nos couteaux pour défaire la vergue du mât d'artimon, de peur que le poids de tant de personnes qui s'étaient placées sur ce mât, ajouté à celui de la vergue, ne le fît tomber. Quoique le bâtiment roulât avec tant de force que nous avions beaucoup de peine à nous tenir, l'excès de la fatigue endormit quelques-uns de nous; quant à moi, je n'étais pas assez tranquille pour pouvoir fermer l'œil.

» La perspective que nous eûmes sous les yeux, quand le jour reparut, était vraiment affreuse; le vent soufflait avec impétuosité; la mer s'élevant à une hauteur prodigieuse, le pont et les parties supérieures du navire se disloquant, les manœuvres

qui supportaient les mâts, et auxquels s'étaient cramponnés soixante-douze infortunés, cédant à ce poids, et menaçant à chaque instant de clore la scène. Les cris des femmes et des Lascars ajoutaient à l'horreur du spectacle. Quelques individus cédèrent volontairement à leur sort, tandis que d'autres, hors d'état de se tenir fermes aux manœuvres, étaient violemment enlevés par les vagues; mais la plupart étaient réservés à des épreuves encore plus terribles.

» Le vent souffla trois jours avec la même force. Chaque jour aggravait notre misère.

» Nous voyions bien que nous pouvions rester sur le vaisseau jusqu'au moment où la famine viendrait terminer nos jours, forme la plus horrible sous laquelle la mort pût s'offrir à nous. J'avoue que mon intention et celle de mes compagnons, étaient de prolonger notre existence à l'aide d'un seul moyen qui semblait se présenter : c'était de manger le corps de celui qui mourrait avant nous. Mais on ne se communiqua pas mutuellement cette idée, et l'on ne dit rien non plus qui pût y avoir rapport. Long-temps après, cependant, le canonnier, qui était catholique romain, me demanda si je croyais qu'il y aurait du mal à avoir recours à un expédient semblable.

» Le défaut d'espace dans la hune d'artimon, la fit quitter à plusieurs hommes, dans l'intention de gagner à la nage la hune de misaine. Trois à quatre périrent dans cette tentative. A mon agitation succéda, pendant quelques instants, une espèce d'indifférence que je puis appeler calleuse

ou plutôt chagrine. J'essayais de sommeiller pour passer le temps ; je souhaitais par-dessus tout, de tomber dans un état d'insensibilité absolue. Les lamentations inutiles de mes compagnons d'infortune m'aigrissaient, et, au lieu de sympathiser à leurs maux, j'étais de mauvaise humeur de ce qu'elles me dérangeaient. Durant les trois premiers jours, je ne souffris pas beaucoup du manque de nourriture, le temps était frais et couvert ; mais le quatrième jour le vent s'apaisa, les nuages se dissipèrent, et nous laissèrent exposés à l'ardeur dévorante d'un soleil vertical, qui me rappela au sentiment de ma cruelle situation.

» Le 25 juin, qui était le cinquième jour depuis que le vaisseau avait coulé, nous perdîmes les deux premiers de nos compagnons d'infortune : ils moururent de faim. Cette perte affecta vivement tous ceux qui leur survivaient. L'un expira tout-à-coup, l'autre eut une agonie de plusieurs heures ; elle commença par de violens soulèvements d'estomac, suivis de fortes convulsions. J'observai par la suite que ces symptômes étaient le présage d'une mort prochaine et douloureuse.

La journée fut très-chaude, et la mer fort tranquille. Comme le capitaine et le premier maître avaient toujours montré une grande confiance dans les radeaux, on s'occupa à en faire un avec la vergue de misaine, celle de beaupré et de petits espares qui étaient traînés à la remorque : le lendemain, vers midi, le radeau fut achevé, et l'on commença à s'y embarquer. Quand le capitaine vit que le mouvement était général, il se hâta de

descendre de la hune avec sa femme et M. Wade; quoique je n'approuvasse pas ce plan, cependant je cédai à l'impulsion du moment, je suivis leur exemple; mais le radeau n'était pas assez grand pour nous contenir tous; il en résulta une dispute; les plus forts en chassèrent les plus faibles, et les contraignirent à retourner sur le bâtiment. A l'instant où ils allaient couper la corde qui les retenait, je demandai au capitaine Bremner dans quelle direction il supposait que se trouvait la terre, et s'il pensait qu'il y eût quelque probabilité d'en avoir connaissance; comme il ne me fit pas de réponse, je m'efforçai de lui persuader de regagner le vaisseau; voyant que mes discours ne produisaient aucune impression sur lui, ni sur aucun de ceux qui étaient avec lui, je ne les quittai pas. Nous nous mîmes à ramer avec vent arrière; nous nous servions de morceaux de bordage que les matelots avaient, avec leurs couteaux, taillés en pagaie.

» Avant d'avoir fait beaucoup de route, nous reconnûmes que nous étions trop nombreux pour le radeau; je saisis cette occasion de renouveler mes remontrances; elles produisirent leur effet sur M. Wade, qui consentit à retourner avec moi à la hune d'artimon; le reste de la troupe, bien content de voir que cela allégeait le radeau, nous aida à regagner notre ancien poste. Au coucher du soleil, le radeau était hors de vue.

» Le 27, nous fûmes surpris d'apercevoir le radeau le long du bord, et du côté opposé à celui d'où il était parti. Les hommes qui y étaient em-

barqués avaient ramé toute la nuit, jusqu'à l'épuisement total de leurs forces, sans savoir de quel côté ils se dirigeaient, de sorte qu'ils avaient erré à l'aventure. Au point du jour, quand ils se virent si près de nous, ils quittèrent le radeau, et nous rejoignirent sur les têtes de mâts.

» Bientôt le capitaine Bremner tomba dans le délire; les alarmes que son état causa à sa femme lui occasionèrent des convulsions. Le capitaine était un homme robuste et bien portant, qui avait déjà passé l'âge moyen; elle, au contraire, était jeune et délicate. Ils n'étaient mariés que depuis onze mois. Dans les premiers moments de notre malheur, il semblait que la vue de madame Bremner fût pénible à son mari, comme si elle eût eu l'air de lui reprocher de l'avoir entraînée dans l'abîme des maux où elle était plongée; mais ensuite il lui permit à peine de quitter ses bras, de sorte que nous étions obligés de la dérober à ses embrassements. Dans son délire, il s'imaginait voir une table couverte de mets les plus exquis, et nous demandait pourquoi nous ne lui servions pas de tel ou tel plat; il parlait en général de manger et de boire, souvent de sa femme, et quelquefois d'autre chose.

» Dans la matinée du 28, M. Wade déclara qu'il ne pouvait supporter plus long-temps son état, et qu'il était disposé à aller encore sur le radeau, si je consentais à l'accompagner. Je rejetai cette proposition et j'essayai infructueusement de le dissuader de son projet : il me répliqua que toute espèce de mort était préférable à son exis-

tence actuelle, et que rien ne le ferait changer de résolution. Il persuada à deux Secoices, à deux Malais et quatre Lascars de se joindre à lui. En quelques heures nous les eûmes perdus de vue. Il s'éleva une bourrasque dans la soirée; elle leur fut probablement fatale, tandis qu'elle nous apporta le soulagement dont nous avions le plus pressant besoin, puisqu'elle fut accompagnée d'une pluie très-forte. Nous n'en pûmes retenir les gouttes qu'en étendant nos habits; ils étaient, en général, si imprégnés d'eau salée, qu'ils en communiquèrent d'abord le goût à l'eau fraîche, mais la pluie tomba si abondamment, qu'elle eut bientôt emporté tout le sel. Nous réservâmes ensuite une partie de nos vêtements pour recueillir l'eau fraîche, et l'autre pour tremper dans la mer, quand les circonstances l'exigeraient.

» Nous passâmes ensuite rarement quarante-huit heures sans pluie; et dans les intervalles, quand nous n'avions pas la force de descendre, nous faisions, au moyen d'un fil de caret, filer une jaquette ou un morceau de drap jusqu'à la mer, et nous les en retirions pour les appliquer tout mouillés sur notre corps. Toutes les fois que nous avions l'occasion d'avaler quelques gorgées d'eau fraîche, elles nous rendaient la vie et la vigueur, et pendant quelque temps nous ne pensions presque plus à nos misères. Nous avions fréquemment recours à un autre expédient, parce que nous avions trouvé qu'il contribuait temporairement à nous tenir la bouche fraîche : c'était de mâcher tout ce qui nous tombait sous la main,

généralement un morceau de toile à voile, et même du plomb.

» Mais tout ce que je souffrais n'égalait pas l'idée que je m'étais formée de ce qui résulterait du fâcheux état auquel nous étions réduits. J'avais lu ou entendu dire que personne ne pouvait vivre que très-peu de temps sans prendre de nourriture : au bout de quelques jours, je fus étonné d'avoir existé si long-temps, et j'en conclus que chaque jour qui suivrait devait être le dernier; je m'attendais qu'à mesure que les horreurs de la mort s'approcheraient, nous nous dévorerions les uns les autres. Cette perspective affreuse me faisait frissonner d'horreur : et peut-être que la crainte de l'avenir contribuait à me reconcilier avec le présent. Plusieurs de mes compagnons expirèrent dans le délire; la terreur d'éprouver un sort semblable m'en faisait anticiper le tourment. Je suppliais avec instance le Tout-Puissant de vouloir bien épargner ma raison dans mes derniers moments; je souhaitais souvent que sa volonté fût de me délivrer de mes souffrances : mais quand je supposais que le moment approchait, la nature répugnait à l'idée de la dissolution de mon être. Je craignais de survivre à mes compagnons, et d'être ainsi la dernière victime de la mort; mais je ne désirais pas être le premier à mourir.

» Un des Lascars, dont le corps était couvert d'ulcères dégoûtants, mourut dans les trelinguages de hauban, précisément au-dessous de la hune; celui qui était auprès de lui essaya de le jeter à la mer; mais le corps se trouvait tellement engagé

dans les manœuvres qu'il ne put l'en retirer, de sorte que ce cadavre y resta encore deux jours, et finit par répandre une puanteur insupportable. Combien d'autres événements du même genre je pourrais raconter! mais le souvenir m'en est trop pénible.

» Dans la matinée du 1[er] juillet, le onzième jour après notre désastre, M[me] Bremner trouva son époux mort dans ses bras. Nos forces étaient si épuisées, que nous eûmes bien de la peine à jeter son corps à la mer, après l'avoir dépouillé d'une partie de ses habits pour en revêtir sa femme. Dans la même journée, il mourut deux hommes dans la hune d'artimon, et deux autres dans celle de misaine. Nous n'avions que bien peu de communications avec les hommes qui étaient dans cette hune, car nous n'avions pas la force de descendre, ni même de parler assez haut pour être entendus à cette distance. Plusieurs Lascars gagnèrent l'avant du navire quand le coup de vent cessa, et notre nombre se trouvait si réduit que les deux hunes nous contenaient tous.

» J'ignorais à peu près ce qui arrivait à ceux de nos gens qui n'étaient pas dans mon voisinage immédiat : leurs cris seuls m'en donnaient connaissance. Quelques-uns luttaient contre la mort, et avaient une agonie terrible. Ceux dont les forces étaient les plus abattues, n'avaient pas toujours une mort douce. Le fils de M. Wade, jeune homme robuste et bien portant, mourut très-promptement et presque sans pousser un gémissement; un autre jeune homme du même âge, mais qui

avait l'air délicat, résista bien plus long-temps. Le père de ce dernier était sur la hune de misaine; quand on lui dit que son fils était à l'agonie, il se hâta de descendre; et, se traînant sur les pieds et les mains le long du plat bord au vent, il alla trouver son fils, placé sur les haubans d'artimon. Il ne restait plus à cette époque, que trois à quatre bordages du gaillard d'arrière, au-dessus des bouteilles. Ce père infortuné y conduisit son fils, qu'il appuya fortement contre la lisse, de crainte que les vagues ne l'enlevassent. Quand le fils éprouvait un soulèvement d'estomac, il l'enlevait dans ses bras, et essuyait l'écume de ses lèvres; s'il tombait une ondée, il lui faisait ouvrir la bouche pour recevoir les gouttes de pluie, ou bien lui faisait avaler celles qu'il exprimait d'un chiffon mouillé. Ils restèrent dans cette triste position pendant cinq jours. Enfin, le fils expira. Le malheureux père souleva son fils, et le regarda d'un air égaré, comme s'il n'eût pu croire à sa mort. Quand enfin il ne fut plus permis d'en douter, il resta auprès du corps sans dire un mot. Quand la mer l'eut emporté, il s'enveloppa dans un morceau de toile, se laissa tomber et ne se releva plus. Il eût pu vivre deux jours de plus, d'après ce que nous fit juger le tremblement de ses membres, toutes les fois qu'une lame venait à se briser sur son corps.

» Cette scène déchirante produisit de l'impression, même sur ceux dont les sensations étaient en quelque sorte mortes au monde, et pour lesquels la vue de nos misères était devenue une chose habituelle.

» Dans la soirée du 10 juillet, et autant que nous pûmes calculer, le vingtième jour depuis que le navire avait coulé bas, quelqu'un dit qu'il voyait à l'horizon, à l'est, quelque chose qui ressemblait à la terre. Son annonce fut entendue sans émotion, et personne ne fit le moindre effort pour en constater la vérité. Cependant, si elle ne produisit pas un effet visible, il parut qu'elle occasiona une certaine sensation intérieure; car ayant, quelques minutes après, levé la tête pour observer ce que notre compagnon avait remarqué, je vis tous les yeux tournés du côté qu'il avait indiqué. Nous continuâmes tous à regarder cet objet, mais avec assez peu d'attention, jusqu'au moment où les ombres de la nuit l'eurent graduellement dérobé à nos yeux. Alors chacun fit ses observations, et l'on convint unanimement que c'était la terre. Mme Bremner et d'autres me demandèrent si je croyais qu'il y eût possibilité de se sauver. Je rérépondis que je ne pensais pas que ce fût la terre; que pourtant, dans le cas contraire, nous avions la consolation qu'elle mettrait probablement un terme à nos souffrances, parce que le vaisseau toucherait certainement bien loin du rivage, et serait en quelques heures brisé en pièces. Cette opinion m'avait fait redouter la vue de la terre. Mais dans ce moment, j'étais indifférent à tout et incapable d'aucune sensation vive. Je me rappelle qu'en m'éveillant le lendemain au point du jour, je ne songeai point à regarder si la terre était ou n'était pas en vue; que lorsqu'un des hommes placés dans la hune de misaine agita un mouchoir

pour nous indiquer que c'était réellement la terre, je sentis alors un certain désir de me lever et de regarder; cependant me trouvant dans une position commode, les bras pliés sur mon estomac, je ne me souciai pas de me retourner. Mes voisins ne furent pas aussi indifférents. L'un se leva et déclara que c'était la terre : ces paroles en firent lever un autre, et enfin tout le monde fut debout. Ce que l'on voyait me parut ressembler beaucoup à la terre; néanmoins je n'en étais pas sûr, je ne mettais pas un grand intérêt à ce que cela fût vrai. Madame Bremner m'ayant demandé si je croyais que ce fût la côte de Coromandel, cette question me sembla si ridicule, que je lui répondis que dans ce cas nous irions tous deux nous placer dans le grand salon de Madras, sous les portraits de Cornwallis et de Meadows, pour nous y faire voir à tant par tête, comme des objets curieux.

» Dans le courant de la journée, la chose devint si évidente, qu'il n'y eut plus moyen d'en douter, et l'inquiétude fut générale. J'avais quelqu'espoir de me sauver, quoiqu'il fût considérablement diminué par la crainte de voir le bâtiment toucher à une grande distance du rivage. Je ne pouvais m'empêcher de réfléchir qu'après avoir survécu à des souffrances si extraordinaires au milieu de l'Océan, l'horreur de notre sort serait au comble de périr ainsi à la vue de terre. Dans la soirée, nous fûmes assez près pour apercevoir, à notre inexprimable douleur, que c'était une plage déserte sans aucune apparence d'habitants. Je m'at-

tendais à chaque instant que le vaisseau allait toucher, et je me couchai, persuadé que c'était mon dernier jour. Je dormis néanmoins, et je fus réveillé, avant le lever du soleil, par le choc violent qu'éprouva le navire en touchant contre un rocher. Les secousses étaient si fortes chaque fois, que le mât en était ébranlé. J'avais prévu cet événement, et j'étais résigné à tout ce qui pourrait arriver. Au point du jour, la violence des secousses nous empêcha de nous tenir fermes : la mer baissa de plusieurs pieds; ce qui resta du pont se trouva entièrement à sec. Nous y descendîmes, mais ce fut avec bien de la peine. Le canonnier et moi nous prêtâmes notre secours à madame Bremner pour y arriver; mais nous fûmes obligés de la laisser sur les trelinguages, parce qu'elle était trop faible pour s'aider, et que nous n'avions pas assez de force pour la porter. Enfin, la mer baissa tellement, que le vaisseau ne remua plus, et que l'entrepont fut presqu'entièrement à sec. Les Lascars descendirent de la hune de misaine, et se mirent à chercher des pièces d'argent parmi les ordures. Je proposai aux deux qui me parurent les plus forts de descendre madame Bremner du trelinguage où elle était restée; mais ils refusèrent de lui rendre ce service, à moins qu'elle leur donnât l'argent qu'elle avait sur elle, à ce qu'ils prétendaient. Quand le bâtiment coula bas, elle avait heureusement mis environ trente roupies dans sa poche : le soin inquiet qu'elle apportait à les conserver avait souvent fait le sujet de nos railleries, ne nous doutant guère que cette faible somme dût

puissamment contribuer à nous sauver la vie. Les Lascars consentirent enfin à descendre notre malheureuse compagne sur le pont, moyennant huit roupies, et à peine se furent-ils acquittés de leur promesse, qu'ils insistèrent sur leur paiement. Ce fut le seul exemple d'insubordination ou de manque de compassion pour les souffrances de leurs compagnons d'infortune qu'ils donnèrent, car leur conduite fut exemplaire, et notamment remplie de délicatesse envers les femmes.

» Après nous être reposés quelque temps sur l'entrepont, nous observâmes que la tête du gouvernail avait été emportée, et que par le trou qu'elle avait occupé, il y avait un passage à la sainte-barbe. Dès que la mer eut quitté le faux-pont, nous descendîmes dans la sainte-barbe pour voir s'il y restait quelque chose qui pût nous servir; mais la mer avait tout emporté, à l'exception de quatre cocos, qu'après bien des recherches nous trouvâmes par-dessous le bordage. On pourrait très-naturellement supposer que les premiers qui mirent la main sur ces fruits les gardèrent pour eux; je dois le dire à leur louange: ils eurent l'humanité de déclarer qu'ils les partageraient avec leurs compagnons, et qu'ils ne réclamaient que l'eau de l'intérieur. Ces fruits étaient si vieux, que cette eau s'était convertie en une huile rance et de si mauvais goût qu'elle ne pouvait nullement servir à étancher la soif. La partie solide ne contenait plus de substance nutritive, et nous nous trouvâmes assez mal d'en avoir mangé. Mais la faim nous tourmentait bien moins que la soif.

» L'après-midi, nous vîmes quelque chose qui ressemblait à des hommes se promenant sur le rivage; ce qui accrut nos espérances. Tous ceux de nous qui pouvaient se mouvoir allèrent sur le couronnement du vaisseau, et essayèrent d'attirer l'attention de ces inconnus, en agitant des habits et en faisant le plus de bruit possible; mais les étrangers ne prirent pas du tout garde à nous, et passèrent leur chemin; ce qui nous parut si inconcevable, que nous commençâmes à désespérer que ce fussent réellement des hommes. Leur vue nous excita néanmoins à faire quelques efforts pour arriver à terre, et nous descendîmes dans la sainte-barbe, où nous avions vu des espares : nous en lançâmes une demi-douzaine à l'eau, avec des peines infinies; mais il n'y en avait pas assez pour nous soutenir tous, et nos forces étaient si épuisées, que nous ne pûmes en remuer un plus grand nombre. Dans la soirée, six des Lascars les plus vigoureux se cramponnèrent sur les espares, et la marée, qui commençait à monter, les eut bientôt poussés sur la plage, où ils abordèrent heureusement, quoiqu'il y eût un ressac très-fort. Ils y trouvèrent un ruisseau d'eau vive, dont ils burent abondamment, et se couchèrent ensuite à l'ombre d'un banc sur la plage. Nous les vîmes le lendemain matin retourner au ruisseau pour boire, ce qui fut pour nous une grande consolation ; car nous avions craint qu'ils n'eussent été dévorés par les tigres; mais nous étions trop faibles et trop peu nombreux pour remuer une seule espare. Il ne restait plus à bord que deux femmes, trois vieillards,

un homme d'un âge moyen, alité depuis quelques jours, quand le vaisseau coula bas, un jeune garçon et moi. Ces êtres débiles avaient supporté des maux qui avaient enlevés des hommes plus jeunes et plus vigoureux.

» Vers midi, nous aperçûmes une troupe considérable de naturels marchant le long de la plage, vers l'endroit où nos gens étaient couchés. Ce fut alors que notre attention fut excitée au plus haut degré, pour savoir comment ils traiteraient nos compagnons; ils allumèrent du feu, et nous conclûmes, avec justesse, que c'était pour faire cuire du riz; bientôt après ils s'avancèrent jusqu'au bord de l'eau, et agitèrent leurs mouchoirs comme pour nous faire signe de venir à terre. Décrire notre émotion en ce moment est absolument impossible : partagés entre l'espérance et la crainte, nous n'étions plus maîtres de nous; nous voyions bien que ces hommes n'avaient point de canot, et que, quand même ils en auraient, le ressac les empêcherait d'en faire usage. Cependant nous espérions qu'ils inventeraient quelque moyen pour venir à nous.

» La vie, qui, si récemment encore, me paraissait un fardeau, me devint infiniment précieuse. Des bordages flottaient près du vaisseau; je les apercevais, mais j'appréhendais de me confier à ce frêle appui : je proposai au canonnier et au contre-maître, hommes du pays, de nous aider, le jeune garçon et moi, à mettre une espare à la mer; ils y consentirent d'abord, mais ensuite ils abandonnèrent la tentative. Nous parvînmes, le

jeune homme et moi, avec des peines infinies, à jeter à la mer une de ces espares, à laquelle nous avions attaché une corde ; nous nous saisîmes ensuite d'une portion de bordage qui flottait, et je la fixai de la même manière : nous avions donc chacun un morceau de bois pour aider nos efforts. Cependant j'hésitai quelques instants ; enfin, encouragé par le jeune homme, nous convînmes de partir ensemble. Quand il fut sur son morceau de bordage, la résolution me manqua ; en réfléchissant néanmoins que les hommes qui étaient sur le rivage pourraient le quitter dans la soirée, et que j'aurais encore moins de force le lendemain, je me sentis déterminé à poursuivre la tentative. Je pris congé de madame Bremner, qui, ainsi que je l'ai déjà dit, ne pouvait pas du tout s'aider elle-même, et qui était si faible, que l'on ne pouvait efficacement faire le moindre effort pour elle ; il m'était bien pénible de me séparer d'elle ; mais j'espérais que, si je réussissais à arriver à terre, je parviendrais à engager quelque homme du pays à aller à son secours : elle me donna une roupie, et accompagna ses adieux des vœux les plus ardents pour l'heureux succès de mon entreprise. Tandis que je me recommandais à la providence divine, le morceau de bois se détacha et s'éloigna : je m'arrêtai un instant ; puis, recueillant toute ma force, je me jetai à l'eau. Un instant auparavant, je pouvais à peine mouvoir une de mes jointures ; mais à peine fus-je dans la mer, que mes membres recouvrèrent leur souplesse : j'eus bientôt atteint l'espare en nageant, mais je ne pus

long-temps la tenir ferme. Si c'eût été un morceau de bois plat, il se fût tenu dans la même position; mais cette espare était carrée, tournait sur elle-même à chaque mouvement de la mer, et roulait par-dessus moi, ce qui m'épuisa au point de mettre un terme à mes espérances : je la laissai plusieurs fois aller de désespoir; mais, quand je me sentais aller à fond, je la saisissais de nouveau et je la serrais de tout mon pouvoir ; je remarquai que je ne m'approchais pas du rivage, mais que la marée me poussait dans une direction presque parallèle à la côte. Prévoyant que je ne pourrais résister beaucoup plus long-temps, j'essayai tous les moyens d'empêcher l'espare de tourner : enfin, je m'y étendis tout de mon long; je passai une jambe et un bras par-dessus, tandis que, de l'autre jambe et de l'autre bras, je m'efforçai de la faire aller vers le rivage. Cela me réussit assez bien pendant quelque temps; mais tout-à-coup une lame épouvantable vint briser sur moi, m'accabla de son poids, et emporta l'espare : je crus que tout était fini, et, après quelques vains efforts, je commençais à aller à fond, quand une autre lame me jeta en travers de l'espare, que la mer, en se retirant, emporta en arrière avec une force considérable. La secousse faillit à m'ôter la respiration ; cependant, par instinct, je me cramponnai des pieds et des mains à l'espare, et je tournai plusieurs fois en tous sens avec elle. Le sable et le coquillage, que la houle entraînait de dessus la plage, m'écorchèrent cruellement : alors je pensai que c'était signe que j'approchais du rivage, quoi-

que je ne le visse pas, et cela ranima beaucoup mon espoir. D'autres vagues me poussèrent avec violence contre des rochers : je les saisis fortement des deux mains, de crainte que la lame, en revenant, ne me repoussât au large.

» Je n'avais sur moi, en quittant le navire, qu'un gilet de flanelle, une moitié de chemise et une culotte longue : afin de n'être pas embarrassé par le gilet et la chemise, qui tombaient en morceaux, j'en fis un paquet que j'attachai sur mon dos, mais les vagues l'emportèrent; j'avais encore ma culotte longue, qui se trouva embarrassée dans les rochers quand la lame se retira; je la déchirai, et j'essayai de me traîner sur les genoux et les mains, parce que je n'aurais pu me tenir debout, étant encore à la portée de la lame. Comme j'étais tout nu, je trouvai le vent très-froid : je me couchai donc à l'abri d'un rocher, et, en quelques minutes, je m'endormis, quoique j'eusse vu plusieurs naturels du pays s'avancer vers moi; ils m'éveillèrent bientôt après, et me parlèrent en indou, ce qui me combla de joie, car je craignais que nous ne fussions hors du territoire de la Compagnie, sur les terres du roi d'Ava. Ces hommes me dirent que nous n'étions qu'à six journées de marche de Chittagong; qu'ils étaient des rayas, ou paysans de la Compagnie, et qu'ils auraient soin de moi, si je voulais aller avec eux : je répondis aussi bien que je pus, que j'étais si épuisé par la fatigue et les meurtrissures que je ne pouvais bouger, mais que je les priais de me donner quelques grains de riz cru.

» Quelque misérable que fût ma condition, j'étais affligé d'être vu sans vêtements. Ces hommes ne s'en furent pas plutôt aperçus, que l'un d'eux, un birman, habitant d'Ava, détacha son turban de sa tête, et le noua autour de ma ceinture, suivant la coutume du pays. Quand ils virent l'inutilité des efforts que je faisais pour me lever, il y en eut deux qui me prirent par les bras, et me portèrent réellement, car mes pieds touchèrent bien rarement à terre. Nous rencontrâmes un petit ruisseau : je demandai que l'on me permît d'y boire; ils essayèrent de m'en dissuader : je persistai; ils laissèrent aller mes bras; je tombai le visage dans l'eau. Au lieu d'essayer de me relever, je me mis à avaler de l'eau aussi vite que je le pus, et je me serais certainement fait du mal, si l'on ne m'avait pas empêché d'en boire davantage.

Le bain d'eau fraîche que je venais de prendre, et l'eau que j'avais bue, me ranimèrent tellement, que je pus marcher en m'appuyant seulement sur les bras de mes conducteurs. Nous arrivâmes bientôt à l'endroit où ces gens avaient allumé leur feu : j'y trouvai le jeune garçon, les six Lascars, le canonnier et le serang ou contre-maître indou. Les Lascars avaient gagné le rivage la veille, comme je l'ai déjà dit : le canonnier et le serang, ainsi que le jeune homme, n'avaient quitté le bâtiment que bien peu de temps avant moi; mais, comme ils nageaient tous bien mieux que moi, ils avaient atteint la plage long-temps auparavant.

» Le plaisir que j'éprouvai en retrouvant mes compagnons sains et saufs, et en écoutant ce qu'ils

me racontèrent de l'humanité de nos libérateurs, me transporta à un tel point, que je crois que mon esprit en fut dérangé un moment. Je ne pouvais concevoir comment le canonier et le serang, que j'avais laissés à bord, avaient fait pour arriver à terre. Les explications qu'ils me donnaient ne servaient qu'à embrouiller davantage mes idées.

» J'attendis patiemment pendant dix minutes que l'on mit à faire cuire du riz. Je n'en demandai pas de cru, et, quand on m'en apporta du cuit sur une feuille d'arbre, je ne voulus y toucher que lorsque l'on m'eut assuré qu'il n'y en avait pas trop. J'en pris dans ma bouche, je le mâchai un peu, mais il me fut impossible de l'avaler. Un des naturels, voyant mon embarras, me jeta de l'eau à la figure : il en entra dans ma bouche quelques gouttes, qui poussèrent le riz dans mon gosier, et faillirent à m'étrangler; mais l'effort que cela fit faire à mes muscles, me rendit la faculté d'avaler. Je fus néanmoins obligé pendant quelque temps, de prendre une gorgée d'eau avec chaque bouchée de riz. La chaleur avait si fort gercé mes lèvres et l'intérieur de ma bouche, que chaque mouvement de mes mâchoires les mettait en sang, et me causaient des douleurs cuisantes.

» Je représentai aux naturels la position dans laquelle j'avais laissé à bord madame Bremner et d'autres personnes, et, comme je connaissais l'influence puissante de l'argent sur l'esprit de ces gens-là, je leur fis entendre que, s'ils lui sauvaient la vie, elle était en état de les récompenser libéralement. Quelques-uns me promirent d'avoir

l'œil au guet pendant la nuit, parce que la marée qui montait alors plus haut que dans le jour, amènerait probablement la carcasse du navire plus près de la côte.

» Je me sentis grand appétit à mon réveil, et j'importunais mes libérateurs pour qu'ils me donnassent encore du riz; mais ils me dirent qu'ils n'en feraient pas cuire avant le lendemain. Je me remis donc à dormir. A minuit, l'on vint me réveiller pour m'annoncer que la dame et sa servante étaient à terre. Je me levai aussitôt pour aller la féliciter; je la trouvai assise près du feu, après avoir mangé un peu de riz. Je n'ai jamais vu l'expression de la joie plus fortement peinte qu'elle l'était en ce moment sur le visage de madame Bremner.

» J'appris ensuite qu'elle devait sa délivrance à l'humanité du birman. Les naturels s'apercevant qu'elle avait sur elle quelques roupies, avaient déjà formé des plans pour se partager sa dépouille; ce brave homme ayant entendu leur complot, guetta le moment convenable, et, avec le secours d'un de ses gens, il sauva cette dame sans stipuler aucune récompense.

» Dans la nuit, le bâtiment se sépara en deux. Le fond resta sur le rocher, la partie supérieure vint en flottant si près de la plage, que les deux hommes qui restaient encore à bord, purent arriver à terre en passant l'intervalle de mer à gué.

» Nous passâmes la nuit couchés à terre, sans aucun abri. Il pleuvait à torrents, nous souffrîmes beaucoup du froid. Le matin, les naturels nous

donnèrent encore du riz; mais ils commencèrent à nous demander l'argent qu'ils avaient entendu dire que madame Bremner avait sur elle, et refusèrent de continuer à fournir du riz à moins qu'on ne le payât. Les huit Lascars firent leur marché avec les huit roupies qu'ils avaient reçues à bord, de madame Bremner, et, comme ils étaient tous mahométans, ils firent leur repas à part, leur religion ne leur permettant pas de manger avec des personnes d'une autre croyance. Madame Bremner consentit à payer huit roupies pour que l'on fournît du riz au reste de notre troupe pendant quatre jours, jusqu'à ce que nous eussions assez réparé nos forces pour aller au prochain village, que l'on nous dit être éloigné de trente milles au nord.

» A la mer basse, les naturels allèrent fouiller dans les débris du navire, où ils ne trouvèrent que des fusils brisés, un peu de fer, du cuivre et du plomb, et le cuivre du doublage. Ils emportèrent tout. J'essayai de les faire renoncer à leur projet, en leur représentant qu'on pourrait leur demander compte des objets qu'ils prenaient; ils répliquèrent qu'ils y avaient droit pour nous avoir sauvé la vie. Ils m'en voulurent depuis ce moment, et j'eus bientôt sujet de me repentir de mon zèle pour les intérêts des propriétaires du bâtiment. Je ne sais si ce fut pour cette raison, ou parce que j'étais le seul Européen, mais ils me servirent généralement le dernier, et me donnèrent une portion moins grosse qu'aux autres.

» Les naturels tuèrent des bêtes fauves qui sont

très-abondantes dans ce pays, et les mangèrent à nos yeux sans nous en offrir un morceau; nous en ramassâmes les os quand ils les eurent jetés, et nous en fîmes une soupe que nous trouvâmes délicieuse, et qui fut sans doute un supplément très-salutaire à notre riz.

» Madame Bremner se trouvant trop faible pour marcher, les naturels, après une longue discussion, convinrent de la porter sur des litières de bambou, elle et sa servante, pour douze roupies, et, pour deux roupies de plus, de nous fournir à tous les quatre du riz jusqu'à notre arrivée au village. Craignant de ne pas pouvoir les suivre, je les priai de me procurer aussi une litière, les assurant que je les récompenserais généreusement à Ramou, qui, à ce que l'on me dit, était le comptoir le plus proche. Ils me refusèrent positivement, à moins que je ne payasse comptant le double de ce qu'ils recevaient de madame Bremner, parce que j'étais bien plus lourd qu'elle. Je me décidai, en conséquence, à rester jusqu'à ce qu'elle eût fait connaître ma situation aux Anglais établis à Ramou. Quoique les naturels fussent convenus de me fournir, dans l'intervalle, du riz tous les jours, moyennant deux roupies, ils ne voulurent pas m'en donner une once; les menaces du mécontentement de la compagnie furent aussi peu efficaces que mes instances.

» Le 17 juillet, nous nous mîmes en route à huit heures du matin, madame Bremner et sa servante sur les litières portées par quatre hommes, le jeune garçon, le canonnier, le serang et moi à

pied. Nos Lascars, qui s'étaient, depuis le premier moment, attachés aux naturels, restèrent avec eux auprès de la carcasse du bâtiment. Nous avions chacun un bambou pour nous aider dans notre marche, qui était singulièrement facilitée par un vent frais, dont le souffle nous venait dans le dos.

» Après avoir fait deux milles, nous nous arrêtâmes une heure. Je m'endormis. Mes jointures étaient si raides quand je m'éveillai, que je ne pus me lever sans être aidé, et il me fut impossible de suivre le reste de la troupe, parce que j'étais fréquemment obligé de me reposer. Quoique le jeune homme pût marcher beaucoup plus vite, et eût en même temps une grande frayeur d'être attaqué par les tigres, il ne voulut pas me laisser seul. Nous restâmes considérablement en arrière.

» Nous avions totalement perdu de vue nos compagnons, lorsque j'aperçus une troupe de Moges ou naturels d'Aracan, qui faisaient cuire du riz près du rivage. Ignorant leur langage, j'étais embarrassé sur les moyens de leur faire connaître ma détresse. Je m'avançai néanmoins dans l'attente que ma chétive apparence exciterait leur compassion. Je ne me trompai pas; le chef m'accosta et me demanda en portugais ce qui m'avait réduit dans un si triste état. Je lui répondis en peu de mots que j'avais fait naufrage, que je mourais de faim, que mes compagnons m'avaient abandonné, et que je le priais de me donner quelque chose à manger. Cet homme parut très-affecté de mon dis-

cours, et maudit les misérables qu'il avait vu passer une demi-heure auparavant, sans lui adresser une parole. Aussitôt il me donna les meilleurs mets qu'il avait, et, voyant que je dévorais les morceaux, il m'engagea à modérer mon appétit dans les premiers moments, ajoutant que j'aurais des provisions en abondance pour mon voyage. Il me dit en même temps que comme les tigres avaient peur du feu et de l'odeur de la fumée, il voulait, avant que nous nous séparassions, m'enseigner à faire du feu, en frottant deux morceaux de bambou l'un contre l'autre.

» A deux milles de là, je trouvai dans une hutte le reste de notre troupe qui mangeait du riz; fier de ma position, je tirai du riz de mon sac pour le jeune homme et pour moi, afin de prouver aux Indous que nous n'avions pas besoin de leur secours. Dès que nous nous fûmes remis en route, nous aperçûmes plusieurs Indous et quelques-uns de nos Lascars qui nous rejoignirent. Nous apprîmes alors qu'ils avaient rencontré le Portugais, mon ami, qui leur avait reproché leur inhumanité, et dit que, quoiqu'ils me vissent dans un état misérable, j'étais un homme d'importance, et que le gouverneur de Calcutta leur ferait rendre un compte sévère de leur conduite. Cette nouvelle produisit un changement étonnant dans leur manière d'être: ils affectèrent de me traiter avec quelques égards; je rejetai leur politesse, et je me contentai d'accepter l'offre que me fit leur guide, de porter mon pot de riz; mais je fus bien sensible à cette nouvelle preuve de l'affection de mon bienfaiteur.

» Le lendemain à midi, nous arrivâmes sur les bords d'une rivière, que l'on ne put traverser que lorsque la marée baissa. Nous effectuâmes le passage sur un radeau de bambous que les Indous construisirent, et aux côtés duquel cinq à six se tinrent à la nage. La raideur de nos jambes s'était accrue à un tel point, que nous ne pouvions guère que nous traîner, et que souvent nous restions en arrière.

» Le jour suivant, nous entrâmes dans le village où demeuraient nos Indous. Comme j'étais hors d'état d'aller jusqu'à la maison du zemindar, j'entrai dans la première hutte que je trouvai ouverte; mes forces étaient si épuisées, que j'y serais resté toute la nuit. Des personnes qui m'avaient vu entrer, me suivirent et m'emmenèrent de là chez Doumo Ali Scheinder, qui me reçut avec la plus grande cordialité. Il ordonna de me servir toutes sortes de rafraîchissements, et nous traita tous avec une bonté apparente, mais j'eus bientôt sujet de douter de la sincérité de ses démonstrations.

» J'appris que nous n'étions qu'à environ quatre milles de distance de Ramou : cependant le zemindar, lorsque je lui proposai d'y aller, nous pressa de rester dix à douze jours de plus, disant qu'il nous enverrait à Calcutta par un canot de trente avirons. Je soupçonnai alors non-seulement qu'il avait connivé à ce qui s'était passé, mais qu'il formait le projet de piller entièrement ce qui restait de la *Junon*. La cargaison était encore intacte, et cette proie offrait une tentation trop forte pour la probité du zemindar.

» Mon impatience d'arriver à Ramou s'accroissait à chaque instant; je me décidai à y aller par terre, après avoir essayé vainement tous les arguments possibles pour engager le zemindar à nous donner un canot pour y aller. Le 20, le zemindar me prit en particulier dans un appartement, et, après de nombreuses protestations de sa bonne volonté, me dit que, quoiqu'il n'eût aucune part au pillage de la *Junon*, le magistrat du district d'Islamabad, qui résidait à Chittagong, pourrait l'en rendre responsable. Il me proposa, en conséquence, de lui signer un certificat, attestant qu'il n'avait participé en rien au pillage, et qu'à cette condition il me fournirait un canot pour aller à Ramou ou à tel endroit que je désignerais.

» Bien persuadé qu'il n'y avait pas de mal à rendre ruse pour ruse, j'affectai d'accéder avec empressement à sa proposition; mais, au lieu du certificat qu'il me demandait, je dressai un précis succinct de nos malheurs, suivi du tableau de notre position actuelle. Comme je craignais néanmoins que quelqu'un des gens du zemindar ne comprît l'anglais, j'écrivis le certificat demandé. Muni de ces documents, il alla à Ramou, et les donna au phoughedar, ou officier de police, qui les remit, au lieu d'un autre papier, au lieutenant Towers, commandant un détachement en ce lieu. Il en résulta des enquêtes ultérieures. Le lieutenant Towers, frappé des réponses évasives du phoughedar, finit par découvrir la vérité. Il dépêcha aussitôt un canot avec une escorte convenable, des provisions, de l'argent et une lettre pour moi.

» Le 22, dans la soirée, voyant que le zemindar m'avait fait des promesses trompeuses, je résolus de partir seul, le lendemain, pour Ramou. Mes compagnons consentirent à se priver d'une portion de leur souper, que je mis secrètement de côté. Je venais de me coucher, lorsque l'escorte arriva. Le 23, à midi, j'arrivai à Ramou. Le lieutenant Towers vint sur le bord de la rivière, pour nous recevoir, et son cœur sensible fut profondément affecté à la vue de notre apparence hideuse; il nous conduisit à son logement, céda sa propre chambre à madame Bremner, et procura des logements au reste de la troupe. Il fut notre domestique, notre chirurgien et même notre cuisinier. Rien n'égalait la tendre sollicitude qu'il montrait pour fournir à nos besoins et nous donner tout ce qui pouvait nous être agréable. Cette conduite, qui fait honneur à ses sentiments, ne s'effacera jamais de ma mémoire.

» Le 26 juillet, nous nous embarquâmes dans deux canots, et, le 28, nous arrivâmes à Chittagong, où commandait le lieutenant Price. Les bontés affectueuses qu'il nous pro igua, nous rappelèrent vivement M. Towers.

» Après m'être reposé un jour, je me présentai chez M. Thomson, juge du district d'Islamabad. Ce magistrat envoya une garde auprès de *la Junon*, ponr mettre un terme aux déprédations qui se commettaient sur la carcasse de ce bâtiment. Un rapport de ce qui s'était passé fut signé par Madame Bremner, M. Thomas Johnson, le canonnier et moi, puis inséré dans le registre public, et une

copie certifiée fut envoyée aux propriétaires du navire à Madras.

» Mon ami, le colporteur portugais, m'avait dit que sa femme demeurait à Chittagong; je m'informai d'elle, et j'appris, à mon grand regret, qu'elle était morte peu de jours auparavant, sans laisser d'enfants.

» Sentant mes forces revenues, je partis huit jours après pour sauver ce qui restait du naufrage; je m'embarquai le 8 d'août dans un canot, avec des charpentiers et tout ce qui m'était nécessaire dans mes opérations. J'entrai le 12 à Ramou; je me reposai un jour chez le digne lieutenant Towers, et, le 14, je me mis en route, porté dans un palanquin. Le 17, j'arrivai à la baie de *la Junon*, car ce fut ainsi que j'appelai cet endroit.

» On construisit deux huttes temporaires; les pluies continuelles ne permirent pas de faire beaucoup d'ouvrage dans la première semaine: on alla ensuite assez vite; et, le 6 octobre, toute la charpente était empilée à terre: je mis alors le feu à ce qui restait de la malheureuse *Junon* sur la plage. Le fer qui se trouva après cet incendie fut soigneusement rassemblé; je le laissai aux soins du canonnier, et je retournai à Chittagong. On me renvoya ensuite à la baie, pour remettre la charpente et le fer au capitaine Gallaway, commandant la *Restauration*, qui était arrivé à cet effet.

» Le 25 novembre, tout fut chargé sur ce bâtiment, je m'y embarquai, et j'arrivai à Calcutta le 12 décembre 1795.

» Quant à mes compagnons d'infortune, ma-

dame Bremner, après avoir recouvré sa santé et ses forces, fit un très-bon mariage ; mon fidèle jeune homme prit la mer en une telle aversion, que je fus obligé, bien malgré moi, de le laisser à Chittagong. Un des deux hommes laissés dans la baie de *la Junon*, mourut peu de temps après ; son compagnon, celui dont j'ai déjà parlé comme étant attaqué d'une maladie grave, continua à souffrir quand on l'eut mis à l'hôpital de Calcutta. Il s'était embarqué avec moi sur *la Restauration*.

» On demandera peut-être comment il fut possible de constater le temps qui s'écoula du 1[er] au 20 juillet. J'ai un souvenir bien distinct de celui qui précéda, mais je ne me rappelle que d'une manière confuse et obscure celui qui suivit. Lorsque le bâtiment coula bas, plusieurs d'entre nous, jugeant que nous pourrions rester long-temps dans cette triste situation, commencèrent à compter les jours et les nuits en faisant des entailles sur les mâts ou des nœuds à du fil de caret : ce calcul fut interrompu et dérangé à mesure que les individus moururent, et enfin totalement laissé de côté. Quand on aborda à terre, notre mémoire revint graduellement, et l'on eut bientôt une mesure exacte du temps.

» Peu de temps après mon arrivée à Calcutta, je fus nommé commandant d'un des bâtiments que la compagnie expédia en Europe, et ce revirement de fortune me fit aisément oublier tous les maux que j'avais soufferts. »

NAUFRAGE

DU NAVIRE AMÉRICAIN L'HERCULE.

Au mois de mars 1796, l'Hercule, commandé par le capitaine Storet, partit de Sagor pour Londres avec un chargement de riz pour le compte de la compagnie des Indes.

L'équipage se montait en tout à soixante-quatre hommes presque tous engagés dans l'Inde; c'était un mélange d'Américains, de Lascars, de Danois, de Portugais, de Suédois et de Hollandais.

La navigation fut heureuse jusqu'au premier juin; mais, ce jour là, il y eut un coup de vent dont la violence augmenta pendant six jours.

Bien que j'eusse passé toute ma vie à la mer, dit le capitaine, dans la relation que nous traduisons, je n'avais pas encore vu de tempête semblable; la mer était horrible, et le mugissement des vagues et des vents était tel, qu'il attristait l'ame des plus intrépides. Dans la nuit du 7 au 8, le temps devint encore plus mauvais. Vers le milieu de la nuit le vent changea brusquement; et le navire se trouvant en travers de la lame, eut son gouvernail emporté, sa poupe fortement endommagée et son étambord ouvert. J'ordonnai à une partie de mon monde de courir aux pompes, tan-

dis que l'autre partie jeterait à la mer une assez grande quantité de riz; car l'eau, en un clin-d'œil, s'était élevée à quatre pieds dans la cale, et ce n'était qu'en diminuant de beaucoup la cargaison que l'on pouvait espérer de découvrir la voie d'eau, afin d'essayer de la boucher.

Les pompes, qui étaient en bon état, vidaient cinquante barriques d'eau à l'heure, ce qui n'empêcha pas qu'il fallut jeter à la mer plus de quatre cents sacs de riz pour découvrir la voie. On jeta aussitôt dans l'ouverture par laquelle la mer se précipitait comme un torrent, des balles de mousselines, du linge de toute espèce, et l'on parvint sinon à la boucher, au moins à empêcher l'eau d'entrer avec autant d'abondance.

Au point du jour le vent diminua; nous faisions toujours beaucoup d'eau, mais nos pompes suffisaient pour tenir le bâtiment à flot; nous étions alors à environ deux cents lieues des côtes d'Afrique. Pendant deux jours le vent ne cessa de diminuer; mais la houle était toujours terrible, et notre situation s'améliorait si peu, que j'ordonnai de mettre la chaloupe à la mer. Je la fis immédiatement occuper par mon second maître et trois matelots, auxquels je donnai des armes, en leur ordonnant de faire feu sur tous ceux qui tenteraient de quitter le navire sans ma permission. Cette chaloupe étant la seule embarcation en bon état que nous eussions, il était clair que le bâtiment coulant à fond, plus des deux tiers de l'équipage seraient sans aucune chance de salut : j'ordonnai donc de construire un radeau; on s'empressa alors

de mettre à l'eau les espares les plus grandes, toutes les futailles qui se trouvaient à bord, et en peu de temps nous eûmes un radeau de trente-cinq pieds de long sur quinze de large.

Au moment où je donnais quelques ordres à mon second, le charpentier vint, en pleurant, me dire que l'arrière du navire était entr'ouvert, qu'il n'y avait plus d'espoir de le conserver, et il me supplia de descendre dans la chaloupe. Craignant qu'il n'y eut quelque exagération dans les paroles de cet homme, et sentant bien que son langage ne pouvait qu'augmenter la terreur de mes gens, je lui répondis que j'allais voir moi-même où en étaient les choses de ce côté, et, comme il insistait, je le menaçai de le faire jeter à la mer, s'il ne retournait sur-le-champ aux pompes, et n'encourageait l'équipage à faire son devoir. Il se retira, et se remit à travailler avec courage.

Quelques instants après, je fus entouré par un grand nombre de matelots qui me supplièrent à leur tour de quitter le bâtiment. Chacun d'entre eux voulant faire prévaloir son opinion, il en résulta tout-à-coup un tel bruit et une si grande confusion, que je fus sur le point de me porter à quelque extrémité envers les plus animés. Je parvins pourtant à me faire obéir, et, quoique la tempête recommençât à se déchainer avec plus de fureur, je les envoyai tous en bas pour pomper.

Cette fermeté me réussit : je vis bientôt l'un d'eux venir sur le pont, avec un mouchoir à la main ; sur la question que je lui adressai, il me dit d'un ton qui annonçait la confiance la plus en-

tière dans le succès de son entreprise, qu'il voulait faire une offrande à son Dieu. Il ouvrit alors ce mouchoir, et je vis qu'il contenait un peu de riz et quelques roupies.

Je vais, ajouta-t-il, attacher cela à la hune d'artimon, et nous serons certainement tous sauvés. Craignant de plonger ce Lascar et tous ses compatriotes dans le désespoir, si je l'empêchais d'exécuter son dessein, je le laissai faire. Il monta alors sans la moindre crainte l'échelle qui ne tenait presque plus, noua son mouchoir au bout du mât de la hune d'artimon, et il retourna ensuite travailler aux pompes, en m'assurant que son Dieu était maintenant mon ami, et qu'il ne pouvait nous arriver aucun mal. Ses compatriotes le reçurent avec de grandes démonstrations de joie; ils l'embrassèrent à plusieurs reprises, et tous travaillèrent dès lors comme s'ils n'eussent auparavant éprouvé la moindre fatigue.

Le calme revint; je tins conseil avec mes officiers, mais ils furent tous d'avis qu'il était impossible de sauver le bâtiment, et que nous ne pouvions espérer de salut qu'en faisant route vers la terre la plus voisine pour nous jeter à la côte. L'équipage apprit cette décision sans manifester de terreur; tous mes hommes, au contraire, recommencèrent à travailler avec plus d'ardeur. Je profitai de cette bonne disposition pour faire remplacer notre gouvernail que le coup de mer avait enlevé, par un autre que l'on construisit avec le mât de hune, et qui, à l'aide de la chaloupe, parvint à maintenir l'avant du navire vers la terre,

que nous aperçûmes enfin le 15, vers la fin du jour. Nous n'en étions alors qu'à six lieues. La joie fut générale à bord, et nous continuâmes aussi promptement que le permettait la déplorable situation du bâtiment, qui n'avait pas moins de cinq pieds d'eau dans la cale.

Je n'avais cependant pas tout-à-fait perdu l'espérance de sauver le navire, et, le 16 au matin, n'étant plus qu'à deux lieues de terre, je fis jeter l'ancre, et je voulus de nouveau essayer de boucher la voie d'eau, mais cela fut reconnu absolument impossible, et, dans un nouveau conseil tenu avec mes officiers, il fut irrévocablement décidé que l'on ferait côte le plus promptement possible, attendu qu'un autre coup de vent nous menaçait. Je me hâtai donc de remettre tous les papiers de bord à mon second maître, qui était dans la chaloupe avec trois hommes; je lui donnai quelques provisions, et je lui recommandai de se tenir au large jusqu'à ce que nous lui eussions fait, de terre, des signaux pour lui indiquer le lieu où il pourrait débarquer sans danger.

La crise approchait. Le bâtiment toucha avec violence et talonna à plusieurs reprises : nous étions alors à un demi-mille de la côte. Une lame emporta le navire par-dessus les rochers ; en même temps les amarres du radeau cassèrent : il chavira, et un de nos hommes, qui se trouvait dessus, fut emporté par les vagues; mais il reparut bientôt, s'accrocha tantôt à un débris, tantôt à un autre, et il parvint à gagner la terre après deux heures de fatigues inouies.

Plusieurs autres suivirent son exemple et réussirent comme lui. Alors nous remarquâmes qu'aussitôt qu'ils avaient touché la terre, les naturels, qui étaient rassemblés en grand nombre, les emmenaient derrière une colline. Nous pensâmes qu'on les égorgeait, et nous résolumes de ne quitter le vaisseau que le plus tard possible.

Nous passâmes une nuit affreuse: à chaque instant la mer nous inondait sur le gaillard d'arrière où nous nous étions réfugiés; le désespoir s'empara de tous ceux qui étaient avec moi; mais ce désespoir fit place à la joie la plus vive, lorsque, le matin, nous vîmes tous ceux que nous croyons morts, s'avancer sur la plage et nous faire signe de les venir joindre.

Tout ce qui pouvait flotter fut aussitôt mis à la mer; quant à moi, je quittai tous mes vêtements, à l'exception d'une jacquette et d'un schall dans lequel je cachai une montre d'or, et, muni d'une espare, je m'élançai à la mer. Pendant plus d'une heure je fus balotté par les vagues, qui quelquefois m'emportaient au loin, et me rejetaient ensuite contre les rochers; enfin, les forces me manquèrent : je quittai l'espare à laquelle je m'étais accroché, et je me crus perdu; mais, dans un moment, une lame me saisit et me jeta sans connaissance sur le sable, où je fus promptement secouru.

J'éprouvai une grande satisfaction en reprenant connaissance, de me voir entouré de tous les gens de mon équipage, à l'exception d'un seul qui s'était noyé, et de ceux qui montaient la chaloupe que nous ne revîmes plus. Les naturels nous re-

cueillirent parfaitement bien; l'un d'eux ayant été au service d'un fermier hollandais, et mon troisième maître étant hollandais, ces deux hommes nous servirent d'interprètes.

Après un repos de quelques jours pendant lequel les Cafres nous traitèrent en amis, je fis entendre au chef que j'avais l'espoir d'atteindre la ville du Cap, où nous pourrions, moi et mes gens, nous embarquer pour retourner dans notre pays, et je le priai de vouloir bien permettre que l'homme qui parlait hollandais nous accompagnât. Non-seulement il y consentit de bonne grace; mais, comme le voyage était long et périlleux, il voulut nous donner des guides pour nous conduire par les chemins les plus courts et les plus sûrs, aux établissements hollandais. Il est vrai qu'en échange de ces services, les naturels ne se faisaient pas faute de nous dépouiller de tout ce qui était à leur convenance.

Plusieurs jours s'écoulèrent pendant lesquels je crus reconnaître que les Cafres nous traitaient beaucoup plus froidement, ce qui nous donna de vives inquiétudes; mais nous acquîmes bientôt l'heureuse certitude que ces craintes n'avaient aucune espèce de fondement, et nous nous mîmes en route sans que les Cafres manifestassent la moindre intention hostile. En partant, je pris le chef par la main, et je le remerçiai de ses intentions généreuses et amicales pour mon équipage et pour moi, l'assurant en même temps que si je ne périssais dans mon voyage, je regarderais comme mon premier devoir de rendre quelques services essen-

tiels à lui et à son peuple. Il me répondit qu'il m'était bien obligé de mes bonnes intentions, et me pria de dire aux colons, que notre navire s'était perdu à la mer, et à une si grande distance de terre que rien n'y en était arrivé.

Notre route fut longue et périlleuse; car non-seulement nous eûmes à lutter souvent contre la famine et les bêtes féroces, mais nous fûmes bien des fois sur le point de tomber entre les mains de certaines tribus de Cafres d'un naturel cruel, qui sont en guerre continuelle avec les autres tribus et les Européens. Le défaut de vivres nous obligea même à nous séparer en plusieurs troupes, et à faire route par des chemins différents; mais, malgré tant de dangers, le détachement dont je faisais partie, arriva au Cap le 30 juillet, et j'eus la joie, trois jours après, de voir arriver le reste de mes gens sains et saufs.

Nous fûmes tous parfaitement accueillis par l'amiral Elphinstone, qui, après avoir fait habiller la plupart de mes gens, qui se trouvaient presque entièrement nus, fit prendre le plus grand soin d'eux jusqu'à ce qu'il pût les faire embarquer sur un navire de la Compagnie des Indes.

Quant à moi, je quittai la ville du Cap sur le navire *la Sainte-Cécile*, et j'arrivai à Londres au commencement de décembre.

NAUFRAGE

DU NAVIRE AMÉRICAIN LE COMMERCE,

SUR LES CÔTES DU SAHARA, AU MOIS D'AOUT 1815.

Le brick le *Commerce,* capitaine Riley, ayant dix hommes d'équipage, partit de la Nouvelle-Orléans le 24 juin 1815, en destination pour Gibraltar, où il arriva le 9 août; il en repartit le 23, après avoir débarqué les marchandises qu'il portait, et avoir pris en échange, du vin, de l'eau-de-vie et des piastres; il reçut aussi comme passager, un espagnol d'un âge avancé qui retournait en Amérique. Voici comment le capitaine rapporte les événements qui survinrent :

» Je fis voile d'abord pour les îles du Cap-Vert, afin de compléter mon chargement en sel. A peine eûmes-nous doublé le cap Spartel, que le temps devint très-brumeux; ainsi nous ne vîmes pas la côte d'Afrique, et nos observations ne purent avoir aucun degré de certitude. Cependant le vent était très-favorable; mon intention était de reconnaître les Canaries, et de passer entre Palma et Ténériffe; mais, le 28, à midi, nous découvrîmes, en prenant hauteur, que la force des courants nous avait

portés bien loin de notre route et que nous avions dépassé les Canaries sans les apercevoir. L'obscurité, loin de diminuer, augmentait à chaque instant. Le résultat de mes calculs étant absolument semblable à ceux obtenus par mon second et par le lieutenant, il était impossible de douter de leur exactitude. Je fis donc changer de route et porter sur la plus voisine des îles du Cap-Vert. La nuit étant venue, et l'obscurité étant telle que les gens de l'équipage ne voyaient point à deux pas sur le pont, je fis mettre en travers, et j'ordonnai de sonder, ce qui fut fait avec une ligne de cent brasses sans que l'on trouvât fond. J'étais inquiet et je donnai ordre de gouverner au nord-ouest, et de tout préparer pour tel événement qui pourrait survenir. Il était dix heures du soir, nous n'appréhendions aucun danger; on allait changer de bordée, nous filions neuf à dix nœuds avec une bonne brise et la mer très-forte. Dans cet instant, un mugissement de vagues frappa mes oreilles; on hissa les vergues, tout le monde monta sur le pont. Je crus que nous étions menacés d'un grain, et j'ordonnai de carguer les voiles, mais presqu'aussitôt j'aperçus des brisants terribles sur lesquels le vent nous portait. On s'occupait de parer les ancres, tout-à-coup le navire emporté par les lames et les courants toucha avec tant de violence que nous fûmes tous renversés sur le pont. Nos efforts désormais étaient inutiles; en quelques instants le bâtiment fut jeté sur les rochers, et il fut impossible de songer à le sauver. Dans ce moment terrible, mon équipage montra un sang-froid re-

marquable; tous mes ordres furent exécutés avec précision; on sauva autant de provisions que l'on put, et le canot fut mis à la mer. Nous descendîmes, Porter et moi, à l'abri de la carcasse du navire, et nous reconnûmes qu'il était échoué à environ cent toises de la côte. Nous essayâmes de pousser au large; mais presqu'aussitôt une lame remplit le canot. Cependant nous parvînmes à nous éloigner du navire, et, après avoir couru les plus grands dangers, nous fûmes jetés sur la plage. Nous nous hatâmes de vider le canot, et je parvins à l'amarrer; puis, à l'aide d'une corde que j'y avais attachée, on amena une haussière du bord à terre, et l'on voulut, par ce moyen, faire aborder la chaloupe remplie de provisions, mais elle fut défoncée par la violence de la lame; deux hommes qui la montaient furent portés à terre par une vague épouvantable : on sauva quelques provisions; ensuite j'eus le bonheur de voir arriver heureusement les hommes qui restaient à bord; ils se glissèrent le long de la haussière, qu'ils empoignaient fortement; je me jetai à l'eau pour aller au-devant d'eux, et j'eus le bonheur de voir mes efforts couronnés de succès : tous furent sauvés.

» Notre premier soin fut de construire, à l'aide de nos avirons et de deux petites voiles, une tente sous laquelle nous déposâmes les provisions que nous avions pu sauver. Nous espérions n'être aperçus par aucun habitant de ce rivage inhospitalier, et avoir le loisir de réparer nos embarcations, puis de mettre en mer dès que le temps deviendrait plus calme. Nous pensions qu'il nous serait pos-

sible d'apercevoir un navire qui nous sauverait la vie, ou de gagner un établissement européen.

» Cet espoir fit bientôt place à la crainte la plus vive, lorsque nous aperçûmes un homme qui s'avançait vers les débris que nous avions réunis sur le rivage. Je m'avançai vers lui en faisant toutes les démonstrations de paix et d'amitié que je pus imaginer : il me fit signe de rester où j'étais, et se mit à piller nos effets Il n'était pas armé : j'allai vers lui jusqu'à la distance de dix pas.

» L'aspect de cet homme était horrible. Il paraissait vieux, et néanmoins d'une vigueur et d'une force extraordinaire. Deux femmes, une fille et plusieurs enfants le joignirent bientôt. A l'aide d'un gros marteau et d'une hache, ils forcèrent nos coffres et s'emparèrent de tout ce qu'ils contenaient.

» On pourra trouver extraordinaire qu'étant plus nombreux que ces barbares, nous nous soyons laissés dépouiller sans nous défendre. Mon intention fut d'abord de les chasser à coup de barre d'anspect; mais je ne tardai pas à changer d'avis en songeant qu'ils pouvaient en appeler un plus grand nombre, ce qui nous eût enlevé tout espoir de nous sauver.

» Le vent ayant diminué de violence, dans l'après-midi, Porter alla jusqu'au bâtiment, et en rapporta des clous et un épissoir. On travailla ensuite jusqu'à la nuit à réparer le canot; pendant ce temps, des sentinelles armées de barres d'anspect, se promenaient autour de la tente. Les Arabes volèrent cependant une des voiles qui la couvraient :

ils essayèrent aussi d'emporter l'autre : je m'y opposai. Alors ils nous menacèrent de leurs haches, et s'en allèrent. Un enfant nous avait procuré du feu, nous nous en servîmes pour faire cuire nos aliments. Nous mîmes deux hommes de garde pour tenir le feu allumé et donner l'alarme, puis nous nous étendîmes sur le sable : mais il me fut impossible de dormir.

» A peine le jour eut-il paru, que le vieillard dont j'ai déjà parlé reparut, accompagné cette fois de ses femmes et de plusieurs jeunes gens. Il tenait une lance dont il nous menaçait, tandis que ses femmes poussaient des cris horribles en nous montrant une troupe de chameaux que l'on apercevait d'où nous étions, bien qu'elle fût à une grande distance. Je m'élançai vers la mer, et je me saisis d'une petite espare pour parer les coups de la lance. Le vieux sauvage marcha comme un furieux vers la tente, fit prendre la fuite à nos gens en les piquant légèrement, et leur indiquant du doigt les chameaux : c'était tout ce qu'il voulait, car il sentait bien qu'en appelant du secours, il diminuait sa part du butin, ce qu'il ne voulait faire qu'à la dernière extrémité.

» Pensant que maintenant notre canot était en état de tenir la mer, nous réunîmes nos efforts et parvînmes à le traîner à la mer; mais à peine fut-il à flot, que nous nous jetâmes dedans tous à la fois; il se défonça, et ce moyen de salut fut anéanti : nous voulûmes nous enfuir; le vieil Arabe et sa troupe nous en empêchèrent. Nous nous saisîmes alors de la chaloupe : nous la mîmes à la mer;

chacun de nous s'y embarqua l'un après l'autre, et nous parvînmes sans accident le long de notre navire, qui préservait assez notre embarcation contre les vagues; néanmoins elle était à moitié remplie d'eau quand nous arrivâmes.

» J'ordonnai alors à tout mon monde de monter à bord du navire échoué, ne gardant avec moi qu'un homme pour m'aider à vider la chaloupe. Cette opération était à peu près terminée, lorsque, jetant les yeux sur le rivage, je vis courir vers notre tente le vieillard et sa famille, qui s'était augmentée de deux jeunes gens armés de cimeterres. On chargea les chameaux de nos provisions et de la voile, puis on les envoya dans l'intérieur des terres avec les enfants qui les conduisaient. Le vieillard descendit ensuite sur la plage; et, avec sa hache, enfonça nos barriques d'eau et de vin, et en vida le contenu sur le sable. Ces misérables sauvages brûlèrent ensuite nos instruments nautiques et nos cartes, de sorte que nous n'avions rien de mieux à faire que de nous mettre en mer dans la chaloupe; car alors que les vagues ne nous eussent pas bientôt enlevés du navire, il était certain que, à la marée basse, il serait facile aux barbares de venir jusqu'à nous. Nos préparatifs de départ furent bientôt terminés. Nos provisions se composaient de quelques bouteilles de vin et de morceaux de petit salé : il ne nous restait que deux avirons; nous en avions fait d'autres avec des planches fendues. Nous allions essayer de pousser la chaloupe au large, quand une lame vint la frapper, la remplit d'eau et la poussa le long du navire;

nous nous dépêchâmes alors de le regagner : deux hommes s'occupèrent de vider la chaloupe, tandis que deux autres s'efforçaient de la retenir de peur qu'elle ne fût jetée par la violence des vagues sur le bâtiment, où elle se fût infailliblement brisée.

» En ce moment les barbares parurent touchés de l'horrible situation dans laquelle nous étions. Ils vinrent sur le bord de la mer, jetèrent leurs armes loin d'eux, et nous engagèrent par tous les signes imaginables à nous rendre près d'eux. C'était particulièrement à moi qu'ils s'adressaient. Voyant qu'ils ne pouvaient m'inspirer autant de confiance qu'ils le désiraient, un d'eux alla chercher une outre : alors ils m'indiquèrent par signes qu'elle était pleine d'eau. Tous s'éloignèrent, à l'exception du vieillard qui la tenait : il s'avança dans l'eau jusqu'aux aisselles, et me fit signe de venir boire. Tourmenté de la soif, et pénétré de l'idée que nous n'avions aucun moyen de nous procurer de l'eau, j'allai à terre, je pris l'outre et la portai à mes compagnons : après quoi le vieillard me donna à entendre qu'il désirait aller à bord, pendant que je resterais à terre jusqu'à son retour.

» Il était clair maintenant que nous n'avions aucun moyen de salut sans le secours des Arabes ; je résolus donc de faire tout ce qui me paraîtrait convenable pour m'acquérir leur bienveillance. Tous assis sur le sable, semblaient prendre Dieu à témoin de la pureté de leurs intentions. Ce fut donc sans beaucoup de peine que je me décidai à aller à terre ; le vieillard vint au-devant de moi, me prit la main, et s'écria : *Allah, ak bar*. Je compris

qu'il invoquait le nom de Dieu ; je le laissai passer au navire, et je m'assis sur la plage avec les autres Arabes. Les témoignages de leur curiosité n'eurent pas de bornes ; ils y joignirent les signes d'amitié les moins équivoques.

» Malgré ces témoignages, il s'en fallait de beaucoup que je fusse sans craintes ; aussi dès que le vieillard fut à bord, je criai à mes gens de l'y garder jusqu'à ce que je fusse relâché ; le bruit des vagues ne leur permit pas de m'entendre. Le visiteur parcourut toutes les parties du navire, demandant à mes gens s'ils avaient des fusils, de la soie ou de l'argent, et ne cessant de chercher malgré les réponses négatives. Cependant, fatigué de chercher inutilement, il revint à terre. Lorsqu'il fut près du rivage, j'étais sur le point de me lever pour aller au-devant de lui ; les deux jeunes gens les plus vigoureux, assis à mes côtés, m'empoignèrent chacun par un bras. A l'instant, les femmes et les enfants dirigèrent leurs poignards, leurs couteaux et leurs lances contre moi ; leur figure avait l'expression la plus horrible et la plus effrayante que l'on puisse voir. Le vieillard saisit un cimeterre, et me prit par les cheveux. Je me crus à ma dernière heure ; je recommandai mon ame à Dieu. Je ne sais si mon air résigné, mais qui n'annonçait aucune crainte, arrêta ces barbares. Le vieillard, après avoir passé légèrement son cimeterre le long du collet de ma chemise, qu'il coupa un peu, me lâcha la tête, et me fit comprendre que je ne pouvais sauver ma vie qu'en lui faisant remettre par mes gens tout l'argent et les objets

précieux qu'il supposait être cachés à bord de notre navire.

» Mes compagnons d'infortune voyant ce qui se passait sur le rivage, et me croyant mort, jurèrent de me venger, et déjà ils se disposaient à revenir à terre avec des armes; mais, dès que je les eus hélés, ils reprirent un peu d'espoir. L'un d'eux vint le long de la haussière me demander ce qu'ils avaient à faire; je lui dis d'apporter à terre tout l'argent qui se trouvait à bord; mais le bruit du ressac l'empêcha d'entendre ce que j'ajoutai, que l'on ne devait s'en dessaisir que lorsque je serais entièrement relâché. L'argent qui se montait environ à mille piastres, fut mis dans un seau, que l'on fit glisser le long de la haussière : un des jeunes gens alla le recevoir, tandis que le vieillard, le cimeterre à la main, menaçait de me tuer au moindre mouvement.

» Je crus que ma position allait s'améliorer, lorsque le seau plein de piastres fut remis au vieillard; mais, bien que cette capture parût lui causer une grande joie, il ne me perdit pas un instant de vue, et, aidé par les jeunes gens, il me força de les suivre à un quart de lieue du rivage. Lorsque nous eûmes gravi les monticules de sable, ils me firent asseoir au milieu d'eux, et continuèrent à me serrer de près armés de leurs lances et de leurs couteaux. Le vieillard partagea l'argent en trois tas; chacun des Arabes enveloppa sa part dans quelques morceaux de nos vêtements. Pendant cette opération, ils avaient lâché un de mes bras : résolu à tout risquer pour leur échapper, je fis un

léger mouvement à ce dessein dans un moment où je crus que tous les yeux étaient détournés de dessus moi; aussitôt un des jeunes gens m'allongea un coup de son cimeterre; j'en évitai la force, en me jetant ventre à terre; mon gilet en fut percé, et il se disposait à recommencer lorsque le vieillard s'y opposa.

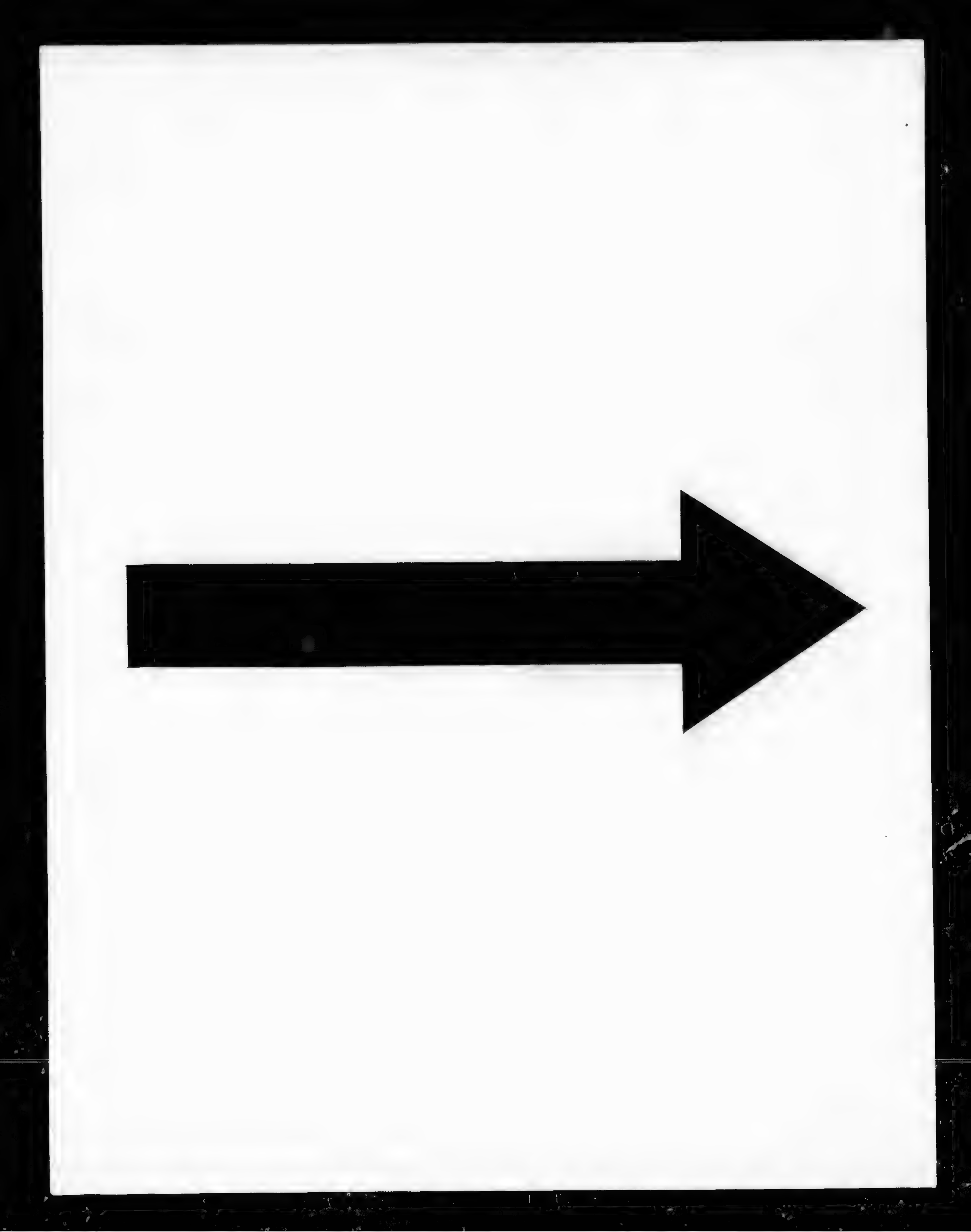
» Après que l'argent eut été partagé entr'eux, les Arabes se mirent en marche, et me forcèrent de les suivre. Ayant reconnu que l'avarice était leur passion dominante, je les attaquai par ce côté faible, en leur faisant comprendre que mon équipage avait encore de l'argent, ce qui n'était pas vrai; mais je pressentais que ce moyen me sauverait. Je hélai donc mes gens, d'après l'ordre du vieil Arabe, et j'ordonnai que quelqu'un vînt à terre. Antonio se décida alors à me joindre. Les Arabes voyant qu'il n'apportait pas d'argent, le dépouillèrent et commencèrent à lui faire endurer mille tortures. Me rappelant alors que nous avions enfoui de l'argent et des objets précieux près de notre tente, je lui dis d'en instruire les Arabes, ce qu'il se hâta de faire, et aussitôt ils le firent marcher vers le lieu indiqué, et ils se mirent à fouiller.

» Pendant que cela se passait, le vieillard et l'un des jeunes gens me retenaient près d'eux assis sur le rivage. Ceux qui creusaient la terre dans l'endroit indiqué, ayant fait quelque bruit, ainsi que je l'avais prévu, les jeunes gens qui étaient près de moi tournèrent la tête. Aussitôt je m'élançai vers la mer et je me jetai à l'eau à corps perdu, ne doutant pas que j'étais poursuivi. En effet, lorsqu'a-

près être resté entre deux eaux autant de temps que je pus retenir mon haleine, je revins à la surface, je vis le vieillard qui s'était avancé dans l'eau jusqu'au cou. Il me menaça de sa lance et s'apprêtait à me la lancer, lorsqu'une lame vint me passer sur le corps et me jeter sur le rivage. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à regagner le navire.

» Tandis que cela se passait, mes gens qui avaient les yeux tournés vers la terre, virent les Arabes qui m'avaient poursuivi, se jeter sur le pauvre Antonio et le tuer à coups de lance. Je fus vivement affligé de ce malheur; mais je ne pus m'empêcher de songer que ma vie était plus précieuse en ce moment que celle de ce malheureux, puisque de moi dépendait l'existence des hommes de l'équipage qui étaient incapables de se sauver sans mon aide.

» Malgré la manière presque miraculeuse dont j'avais échappé aux barbares, il s'en fallait de beaucoup que je me crusse sauvé. Il me semblait au contraire qu'il était presque impossible que nous ne retombassions pas bientôt entre les mains de nos ennemis, car le temps continuait à être mauvais, et la mer enlevait à chaque instant quelque partie de notre bâtiment. Il fallut nous décider à gagner le large avec notre chaloupe qui faisait eau de toutes parts. Après beaucoup d'efforts, nous parvînmes à tirer de la cale une barrique d'eau qui n'avait pas été endommagée; nous en emplîmes un petit baril que nous mîmes dans la chaloupe ainsi que quelques morceaux de petit salé,



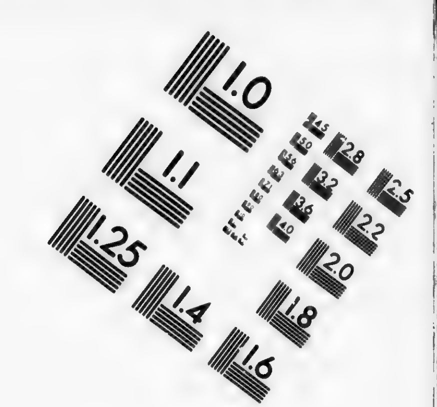
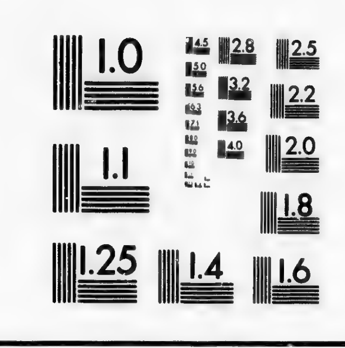


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



des figues, un cochon vivant, et environ quatre cents piastres qui nous restaient.

» Malgré les dangers de toute espèce qui nous menaçaient, je cherchai à ranimer le courage de nos gens en leur représentant que tout espoir de salut n'était pas perdu, et nous poussâmes au large en nous recommandant à Dieu. Bientôt la mer devint plus calme, le vent souffla de l'est, et, vers la fin du jour, nous doublâmes le cap Bojador; mais la nuit fut affreuse : nous étions sans boussole, sans gouvernail, et la chaloupe faisait tant d'eau que nous avions toutes les peines imaginables pour la tenir à flot; cependant nous étions obligés de nous tenir au large pour éviter d'être jetés sur les écueils, bien que cela nous fit courir le risque de passer devant l'embouchure de quelque rivière sans la voir, seul espoir que nous eussions pour faire de l'eau.

» Le jour qui suivit fut sombre, et l'atmosphère continua à être chargé d'une brume épaisse. Notre cochon se mourait faute d'eau : nous le tuâmes, en prenant bien soin d'en conserver le sang, que nous bûmes. Nous nous en partageâmes également le foie et les intestins, dont nous mangeâmes une partie crue, pour étancher un peu notre soif : elle était devenue insupportable par la nécessité de travailler sans cesse. La nuit arriva; une tempête nous menaçait. Plusieurs fois la mer entra dans la chaloupe avec une telle abondance, qu'elle l'emplit à moitié. Nous pouvions à peine suffire au travail de la vider constamment : nous pensions que chaque vague allait nous ensevelir à jamais

dans l'Océan. L'obscurité devint effrayante; elle n'était interrompue de temps en temps que par des éclairs très-vifs qui semblaient nous annoncer une mort prochaine.

» La plupart de mes compagnons d'infortune, excédés de fatigue, cessèrent de travailler et se résignèrent à leur sort, en recommandant leur ame à Dieu. Le jour vint enfin éclairer cette scène de désolation. La soif nous dévorait : nous ne pouvions la soulager momentanément qu'en nous humectant la bouche, deux fois par jour, avec quelques gouttes de vin et d'eau; la nécessité nous obligea aussi à boire notre urine, et ce moyen dégoûtant ne laissa pas de nous procurer quelque soulagement.

» Le jour et la nuit suivante se passèrent sans que le temps devînt moins mauvais : le vent continuait à souffler avec violence; notre embarcation fatiguait extrêmement; l'eau nous gagnait, nos provisions diminuaient, nos forces s'épuisaient : je perdis tout espoir de pouvoir tenir plus longtemps la mer, et de rencontrer un bâtiment qui nous secourût. Je représentai donc à mon équipage qu'en restant en mer nous péririons infailliblement; qu'il ne pouvait pas nous arriver pis en allant à terre; enfin, que peut-être il entrait dans les desseins de la providence de nous renvoyer sur la côte où nous avions fait naufrage, parce qu'elle y avait préparé pour nous des moyens d'être délivrés et rendus à nos familles. Mon avis ayant été unanimement approuvé, nous nous dirigeâmes vers la terre; mais, étant dépourvus d'instruments, nous ne pou-

vions nous diriger sûrement, de sorte que le 6 septembre nous n'avions pas encore eu connaissance de la terre; nous ne pouvions pas espérer que notre chaloupe tînt la mer jusqu'au lendemain soir.

» Le 7, dès le matin, nous aperçûmes la terre, ce qui causa une grande joie à mes gens; mais je ne la partageai pas : car, n'apercevant pas la moindre colline, je jugeai que c'était le grand désert où nous ne trouverions rien qui pût nous soulager.

» Le soleil était couché lorsque nous arrivâmes à la côte; nous reconnûmes qu'elle était composée de falaises qui s'élevaient en saillie au-dessus de la mer à une hauteur prodigieuse. Comme il était impossible d'aborder, et que, contre mes prévisions, la chaloupe pouvait encore être tenue à flot, je proposai de rester en mer jusqu'au jour, en nous laissant dériver pour trouver un endroit propre à débarquer; mais cette fois personne ne fut de mon avis.

» Ayant aperçu, en arrivant près de la côte, une petite plage de sable, nous fîmes route pour y arriver; tout-à-coup une lame nous enleva et nous laissa à sec sur une petite grève.

» Notre canot étant entièrement défoncé, nous prîmes tout ce qui nous restait de provisions, et nous nous avançâmes hors de la portée du ressac. Les rochers qui s'avançaient sur nos têtes, s'étendaient à perte de vue; nous étions exténués de faim, de soif et de fatigue; à peine pouvions-nous parler.

» Ce fut alors que, m'étant orienté, je pensai que nous n'étions pas éloignés du Cap-Blanc. Ce fut

inutilement que je grimpai sur les rochers pour chercher un sentier; il fallut que je retournasse près de mes compagnons, sans pouvoir leur porter la moindre consolation. Nous nous couchâmes alors sur le sable, et, grace à la fatigue qui nous accablait, nous nous endormîmes profondément. Notre sommeil dura jusqu'au lever du soleil.

« Nos forces se trouvant ranimées, nous nous débarrassâmes de tout ce qui nous chargeait; les piastres furent enfouies dans le sable, et, après avoir partagé le peu d'eau qui nous restait, nous marchâmes vers l'est, espérant que nous trouverions quelqu'endroit où, en creusant dans le sable, nous nous procurerions un peu d'eau, ou quelque chemin praticable pour gagner le haut du pays, afin d'apaiser, à l'aide de quelque plante, notre soif qui était d'autant plus ardente que nous avions mangé des moules extrêmement salées.

» De temps en temps il nous fallait gravir des rochers, franchir des précipices, quelquefois marcher dans l'eau jusqu'aux aisselles, et nous accrocher aux rochers pour ne pas être emportés par les lames. Nos souliers étaient usés, et nous marchions sur des rochers aigus qui nous déchiraient les pieds, en même temps que le soleil nous brûlait le corps et augmentait la soif insupportable dont nous étions dévorés; l'air nous manquait absolument, notre sang bouillait; nous souffrions horriblement.

» Malgré nos efforts, lorsque la nuit vint, nous nous étions à peine avancés de quatre milles : nos forces étaient épuisées. Nous avions vu sur les ro-

chers des insectes morts, que nous prîmes pour des sauterelles; nous en conclûmes que le haut de la falaise n'était pas dépourvu de végétation, et que, si nous pouvions y atteindre, nous trouverions au moins quelques racines.

» Nous étions à cent pieds de la mer, lorsque le soir vint, et nous marchions sur le sable. Cet endroit nous paraissant convenable pour passer la nuit, nous nous y étendîmes, après avoir graissé notre bouche avec un morceau de cochon salé, et l'avoir, suivant notre usage, humecté avec une gorgée d'urine. Nous suppliâmes le Tout-Puissant d'avoir pitié de nous, et nous nous endormîmes. La température changea tellement durant la nuit, qu'en nous réveillant, nos membres étaient engourdis et transis par le froid et l'humidité.

» Nous étant remis en route avec assez de résolution, nous découvrîmes bientôt une plage sablonneuse qui paraissait assez étendue, et d'où le chemin pour arriver au haut de la falaise, semblait assez doux. Je pensais que s'il nous était possible d'arriver à cette grève, nous parviendrions à nous procurer de l'eau en creusant le sable. Cela m'avait réussi quelquefois. Nous reprîmes donc courage; mais, lorsque nous fûmes arrivés à quelque distance de la grève, nous trouvâmes un promontoire de rochers aussi élevé que la falaise, contre lequel la mer brisait avec furie.

» Il nous parut d'abord impossible de surmonter ce nouvel obstacle; cependant, après un repos de quelques instants, je me hasardai sur les rochers

que les lames couvraient de temps en temps; je passai de l'un à l'autre en me cramponnant, au risque d'être vingt fois emporté. Lorsque la mer eut un peu baissé, mes compagnons suivirent le chemin que je leur avais tracé, et tous arrivèrent bientôt au lieu où je m'étais arrêté.

» Notre fatigue était extrême : il nous semblait que tous nos membres fussent brisés; cependant nous courûmes vers la grève; en y arrivant, nous commençâmes à creuser dans le sable et nous atteignîmes bientôt l'eau; mais malheureusement elle ne différait en rien de celle de la mer.

» Rassemblant alors mes forces, je dis à mes compagnons de se reposer, et je parvins, après de grands efforts, à escalader la falaise; mais hélas! je n'aperçus qu'un immense désert; pas un arbre, pas un brin d'herbe; rien que du sable et des rochers. La douleur que me causa cette découverte, jointe à l'épuisement de mes forces, me fit perdre connaissance. Lorsque j'eus repris mes sens, mon désespoir devint si violent, que, pendant quelques instants, je ne songeai qu'aux moyens de m'ôter la vie; mais je ne tardai pas à penser à ma famille, et à mes compagnons auxquels je devais l'exemple du courage et de la fermeté, et je finis par me persuader qu'il était impossible que la providence nous eût arrachés à tant de dangers pour nous faire périr misérablement. Je retournai donc vers la mer, et je pris un bain qui me rafraîchit le corps et calma un peu mon esprit, puis je revins près de mes gens, auxquels je conseillai de prendre un bain avant de se

mettre en route pour escalader la falaise par le chemin que j'avais trouvé. Les pauvres gens furent tellement effrayés à la vue des rochers qu'il fallait franchir, que, désespérant d'y parvenir, ils se couchèrent sur le sable. La chaleur était accablante, le soleil nous dévorait : nous dormîmes pendant deux heures à l'ombre d'un rocher. Au réveil, j'encourageai de nouveau mes compagnons, et nous gravîmes la falaise; mais la perspective du désert parut les anéantir; ils se jetèrent la face contre terre, en s'écriant que c'était là qu'il fallait mourir. Je fis tous mes efforts pour ranimer le courage de ces braves gens, et je finis par leur persuader qu'en avançant dans le pays, nous trouverions probablement des secours.

» Nous nous remîmes donc en marche. La terre sur laquelle nous marchions était dure comme le roc, et couverte de petites pierres aigues et tranchantes qui nous blessaient à chaque pas, et nous causaient des douleurs inouïes. Vers la fin du jour, nous aperçûmes une tige de plante desséchée, et nous remarquâmes que des trous avaient été creusés pour arriver à la racine de cette plante, ce qui nous fit croire que nous ne tarderions pas à rencontrer quelque parti d'Arabes.

» Nous nous mîmes alors à chercher quelque chose pour apaiser la faim et la soif qui nous dévoraient, et, avec des peines inouïes, nous parvînmes, à l'aide de bâtons et de cailloux, à retirer de terre quelques petits morceaux d'une racine sèche, dont le goût ressemblait un peu à celui du céleri; cela nous fit grand bien. A la fin du jour, nous

découvrîmes les traces d'un chameau, puis l'empreinte des pieds d'un homme.

» Nos forces étant entièrement épuisées, il nous semblait impossible de vivre un jour de plus sans boire, et, comme nous ne pouvions espérer de trouver de l'eau le lendemain, le désespoir nous prit de nouveau. Vers le soir, je me dirigeais vers une plage de sable, afin d'y goûter un peu de repos, la terre sur laquelle nous nous trouvions alors étant aussi dure que du granit. Mes gens me suivaient assez lentement, lorsque l'un d'eux, Clark, s'écria : « Regardez donc vers la plage. » Tous les regards se dirigèrent aussitôt vers le lieu indiqué, et nous vîmes une grande lumière : c'était celle que produisait un feu allumé par des Arabes.

» Je sentis alors l'espérance renaître dans mon cœur, et je fis partager ma joie à mes malheureux compagnons. Je les engageai à ne s'approcher qu'avec beaucoup de circonspection, de peur d'alarmer les naturels. Quand nous fûmes arrivés à un mille du feu, nous fîmes halte, et nous couchâmes sur le sable. Je fus le seul que la crainte et l'espérance empêchèrent de dormir.

» Au point du jour, lorsque mes compagnons furent éveillés, je leur dis que très-probablement nous serions faits esclaves par les Arabes; mais j'ajoutai qu'il pourrait nous être facile de nous faire racheter; prévoyant le cas où nous serions séparés, je donnai à chacun d'eux le nom du consul des Etats-Unis d'Amérique à Tanger, et je leur recommandai de lui écrire, dès qu'ils en trouveraient les moyens. Ensuite je les exhortai à la rési-

gnation, leur représentant de nouveau qu'il n'était pas probable que la providence nous abandonnât après nous avoir si visiblement secourus.

» Nous nous remîmes en marche, et, dès que nous eûmes franchi les dunes de sable qui étaient devant nous, nous vîmes une caravane considérable; hommes et chameaux étaient rassemblés dans une petite vallée. Dès que les Arabes nous aperçurent, un homme et deux femmes coururent à notre rencontre. Je fis aussitôt faire halte à mes gens, et m'avançai vers les Arabes, accompagné seulement de mon second et de mon lieutenant. Nous nous prosternâmes, et implorâmes, par signes, la compassion des barbares.

» Pour toute réponse l'homme armé d'un cimeterre, s'élança vers moi, comme pour me tuer; je me prosternai de nouveau, et il se contenta de me dépouiller, tandis que les deux femmes en faisaient autant à mes officiers.

» Une troupe nombreuse d'Arabes arrivèrent bientôt; et nous disputèrent à ceux que nous avions vus d'abord. Celui qui m'avait pris s'était aussi emparé de mon cuisinier Richard; il avait fait de nos vêtements un paquet dont il avait chargé le nègre.

» Dès que les autres Arabes furent arrivés, ils nous disputèrent aux premiers; un combat fut livré, et l'on se fit de part et d'autre de terribles blessures. Bien que je courusse de grands dangers dans ce conflit, il ne m'arriva cependant aucun mal.

» Après le combat, nous fûmes partagés entre

les Arabes : moi et le nègre fûmes remis aux soins de deux femmes qui nous firent marcher à coups de bâton. Cependant je parvins à leur faire comprendre que nous mourions de soif, et elles nous donnèrent de l'eau dont nous bûmes une si grande quantité que nous en fûmes incommodés ; mais ce fut en vain que nous demandâmes de quoi assouvir notre faim. Ces Arabes n'avaient aucune provision.

» A dix heures du matin, une troupe d'Arabes prit mon second et cinq matelots, et les fit monter à nu sur les chameaux, derrière la bosse, aux crins de laquelle ils étaient obligés de se tenir avec la main. Nous ne savions pas si nous nous reverrions jamais. Je leur dis adieu de la manière la plus affectueuse : non-seulement leurs maîtres ne nous interrompirent pas dans nos embrassements ; mais même leur figure annonçait qu'ils prenaient quelque part à notre malheureuse situation.

» Je restai avec l'autre troupe d'Arabes, ainsi qu'Horace, le nègre et M. Savage. Après avoir rempli d'eau un grand nombre d'outres, nous nous mîmes en marche pour gravir la falaise, en chassant les chameaux devant nous. Je me sentis bientôt accablé de chaleur et de fatigue, et je m'assis pour prendre un peu de repos ; mais mon maître vint à moi, et me fit marcher à coups de bâton.

» Les Arabes ne s'arrêtèrent que lorsque nous fûmes arrivés en vue du désert.

» La peine que nous avions à gravir la hauteur excitait leur gaîté ; ils riaient en nous battant pour nous faire avancer. Leurs femmes et leurs enfants, à pied comme eux, montèrent sans la moindre dif-

ficulté; il n'en fut pas ainsi des chameaux, qui, en arrivant, étaient couverts d'écume. Les Arabes nous firent monter chacun sur un de ces animaux: celui qui m'était échu n'avait que la peau sur les os; son dos, aigu comme le côté d'un aviron, me faisait horriblement souffrir.

» Nos maîtres nous ayant demandé sur quel point de la côte nous avions fait naufrage, je le leur indiquai; ils se dirigèrent aussitôt de ce côté après nous avoir confiés à la garde des femmes; quelques-unes étaient à pied, occupées à faire aller les chameaux aussi vite qu'il était possible.

» Bientôt mes cuisses furent en sang; le soleil me grillait la peau et me couvrait le corps d'ampoules. Mes compagnons n'étaient pas en meilleur état que moi; les maux que nous endurions étaient intolérables, et c'était vainement que nous implorions un moment de repos et un peu d'eau. N'y pouvant plus tenir, nous nous laissâmes tomber sur le sable brûlant, mais notre situation n'en fut pas améliorée, car il fallut alors suivre à pied les chameaux qui allaient au grand trot, et nous marchions sur des cailloux aigus qui nous déchiraient les pieds. Enfin nos gardiennes arrêtèrent leurs chameaux, dans la crainte de nous perdre dans l'obscurité, nous firent remonter, et continuèrent à les chasser en avant avec toute la vitesse possible, jusqu'à minuit. Alors nous fîmes halte dans une petite vallée, à environ vingt pieds au-dessous de la surface du désert; les femmes nous ordonnèrent de nous coucher sur la terre dure, puis elles se mirent à traire les chameaux, et nous don-

nèrent à chacun une pinte de lait tout chaud, qui réchauffa notre estomac, et appaisa à un certain point la soif et la faim qui nous tourmentaient. M. Savage avait été séparé de moi. Nous nous couchâmes aussi près que nous pûmes les uns des autres pour nous garantir du froid; mais malgré cette précaution, il nous fut impossible de dormir.

Le 11 au matin nos maîtresses nous donnèrent un peu de lait, puis nous firent marcher en avant pour conduire les chameaux. Après avoir longtemps couru, nous entrâmes dans une petite vallée; nous découvrîmes quatre tentes faites d'une toile grossière, et près desquelles nous reconnûmes nos maîtres. Ils vinrent au-devant de nous, accompagnés d'un certain nombre d'hommes que nous n'avions pas encore vus, tous armés de fusils à deux coups, d'un sabre et d'un poignard. La bonne intelligence semblait régner entr'eux, car ils se prirent la main en se rencontrant, ce qui me fit penser qu'ils étaient tous de la même tribu; mais à notre approche leur union disparut: ils nous saisirent, et nous tirèrent les uns d'un côté les autres d'un autre; ils parlaient très-haut, et souvent faisaient briller leurs cimeterres. A la fin, ils s'accordèrent sur le partage: le nègre et moi nous restâmes à notre premier maître; les deux autres échurent chacun à une personne différente. Il était environ midi; trois femmes qui ne nous avaient pas encore vus, sortirent des tentes, et, après nous avoir bien regardés, elles exprimèrent le dégoût et le mépris que nous leur inspi-

rions, en crachant sur nous, et en nous faisant des grimaces horribles. Nous reçûmes à peu près les mêmes civilités partout où nous allâmes tant que nous fûmes dans le désert.

» En arrivant, le soir, dans une petite vallée, la vue de nos corps couverts d'ampoules et brûlés excita la compassion de quelques-uns de ces Arabes : ils firent vider une tente pour nous y mettre à l'abri. Je retrouvai là deux de mes compagnons séparés de moi peu de moments après notre captivité. Les Arabes, assis près de notre tente, au nombre d'environ cent cinquante hommes, tinrent conseil sur notre compte; après de longues délibérations, ils se levèrent et vinrent à nous. Un des vieillards m'adressa la parole; il me parut singulièrement intelligent : quoiqu'il parlât une langue qui m'était inconnue, il s'expliquait d'une manière si simple et si expressive, faisant, comme les Espagnols, sonner toutes les lettres, qu'à l'aide de quelques signes, je pus le comprendre. Il nous interrogea sur notre patrie, sur le but de notre voyage, sur l'époque de notre naufrage, sur la cargaison de notre navire. Je répondis que nous étions Anglais; j'indiquai la position de notre pays, et je le satisfis ensuite sur tous les autres points. Plusieurs Arabes, assis autour de nous, prêtaient la plus grande attention à mes paroles et à mes gestes, et quelquefois aidaient le vieillard à me comprendre. Ils me demandèrent ensuite si je savais quelque chose sur Maroc et sur l'empereur actuel : je répondis affirmativement, et j'essayai de leur faire entendre que s'ils voulaient me conduire

dans ses états, je serais en état de leur payer ma rançon et celle de mon équipage. Ils secouèrent la tête, disant qu'il n'y avait rien sur la route pour nourrir ou abreuver les chameaux. Mes compagnons, qui n'entendaient pas un mot de la conversation, étaient tout ébahis de me voir ainsi m'entretenir avec ces Arabes.

» Le 12 septembre, un nouveau maître, à qui j'étais échu, me dit de chasser les chameaux en avant. Au bout d'une heure de marche, mes pieds, déchirés par les cailloux tranchants, s'enflèrent si fort, que je ne pus m'empêcher de me courber presque jusqu'à terre. Hamet, mon premier maître, qui, monté sur un chameau, suivait la même route que nous, me voyant dans cet état, s'approcha de l'autre Arabe, s'ôta la couverture qu'il avait sur le dos, la lui donna, puis vint tout près de moi, fit plier les genoux de son chameau, lui mit un morceau de peau derrière la selle, et, en attachant les deux bouts aux sangles pour l'empêcher de glisser, me dit de monter, et me donna la main pendant que le chameau se redressait. Il continua ensuite à marcher avec quatre hommes bien armés et bien montés. Le soleil dardait en plein ses rayons sur ma tête et mon corps entièrement nus; il me semblait que ma tête allait se fendre en mille pièces, tant étaient affreuses les douleurs que j'y ressentais.

» Nous avions déjà fait trente milles, bien qu'il ne fût que deux heures après-midi; je fus forcé de rester exposé au soleil sans le moindre abri. A la nuit, je vis arriver Richard le nègre avec les

chameaux; Hamet les lui avait donnés à conduire. Dans la soirée, nous fûmes joints par Hogan; j'appris que ce jour-là nous avions été achetés par Hamet. Horace le mousse appartenait à un vieil Arabe, de mauvaise mine, dont la tente se trouvait près des nôtres, et qui ne voulut jamais lui permettre de venir avec nous. Hamet était d'une couleur moins foncée que ses compatriotes : je le croyais moins cruel, mais je m'étais trompé; il nous fit coucher sur la dure sans abri; seulement il avait soin de nous donner une quantité de lait suffisante pour nous empêcher de mourir de faim.

« Le 13, on se remit en marche; nous étions à pied. Dans la matinée, je vis M. Williams monté sur un chameau; j'allai à lui en boitant. Son état me fit pitié; il me dit qu'il se sentait mourir; qu'il n'espérait jamais sortir du désert, et me recommanda de le rappeler au souvenir de sa femme. Son maître, qui arriva dans l'instant, mit fin à notre conversation en faisant avancer le chameau. Je dis adieu à Williams, en le recommandant à la miséricorde divine : son extrême misère me fit oublier tous mes maux. Je m'étais arrêté environ quinze minutes; je fus obligé de courir pour rattraper le chameau de mon maître : dès qu'il m'aperçut, il leur fit faire halte pour que je pusse les joindre plus vite, et, quand j'arrivai près de lui, il secoua son bâton au-dessus de ma tête, comme pour m'avertir de ce qui m'attendait si je retombais dans la même faute. Ensuite il s'éloigna en nous ordonnant, à Hogan et à moi, de faire marcher les chameaux aussi vite que nous pourrions.

Environ une heure après, il revint, et me fit signe de m'approcher de lui. Bientôt il fut rejoint par un vieillard d'une haute stature, presqu'aussi noir qu'un nègre, et porteur d'une des plus mauvaises mines et des plus repoussantes que j'aie jamais vues; deux jeunes gens, ses fils, l'accompagnaient, et quelques instants après je vis arriver d'autres hommes, montés sur des chameaux, et bien armés.

» Ce vieillard marchanda long-temps, finit par m'acheter, et m'emmena aussitôt. Combien ces réflexions furent tristes, d'être tombé entre les mains d'un homme dont la physionomie annonçait la cruauté? Il était à pied, ainsi que ses fils; mais il marchait plus vite que les chameaux. Le vieil Arabe ne cessait de me gronder pour me faire suivre : j'employais tous mes efforts pour lui complaire; néanmoins je n'y réussis pas. Il se plaça derrière moi, et à grands coups de bâton essaya de me faire aller plus vite : souffrant horriblement et chancelant, je faisais les plus grands efforts pour courir; un de ses fils, qui me parut alors plus cruel que lui, me donna un fusil à deux coups et sa poire à porter; dès que j'en eus été chargé, le vieillard cessa de me battre : il était temps, je succombais.

» L'humidité froide de la nuit succéda bientôt à la chaleur brûlante du jour. Je suppliai mon vieux maître de nous laisser coucher dans un coin de la tente qui était très-vaste : il semblait y consentir, car il nous indiquait du doigt un endroit convenable : les femmes ne le voulurent pas. Quand nos maîtres eurent trait les chameaux, ils

nous donnèrent à chacun environ une bouteille d'excellent lait, et, dès que les femmes furent endormies, Omar, le même jeune homme qui m'avait chargé de son fusil, vint nous dire de nous glisser sans faire de bruit dans un coin de la tente : ainsi à l'abri, nous dormîmes d'un profond sommeil jusqu'au lendemain. Nous passâmes ce jour-là tout entier sous la tente où l'on eut soin de nous donner de l'eau, du lait et des peaux pour nous couvrir, de sorte qu'après trente-six heures passées de la sorte, nous nous sentîmes ranimés et capables de supporter les fatigues du voyage.

Du 15 au 18, nous fîmes route au sud-est, parcourant environ trente milles par jour, uniquement afin de trouver dans les petites vallées éparses çà et là quelques plantes pour nourrir les chameaux et les hommes. A mesure que nous avancions dans cette direction, les vallées devenaient moins fréquentes et moins profondes; on n'y rencontrait que peu de buissons épineux et très-secs; ce que les chameaux pouvaient en brouter, quoiqu'ils arrachassent des branches grosses comme le doigt, ne suffisait pas à leur nourriture : le lait commença à manquer; notre ration diminua; l'eau mise en réserve était presque épuisée. La tribu d'Arabes chez lesquels nous étions, possédait quatre juments; elles étaient d'une maigreur extrême : tous les jours on leur donnait du lait et de l'eau. Le 19, elles consommèrent le reste, à une demi-pinte près, que nous aurions bue bien volontiers; mais nos maîtres la répandirent comme une offrande à Dieu, pour en obtenir la pluie.

» Clark et moi étions devenus si maigres, que nous pouvions à peine nons tenir sur nos jambes; aussi nos maîtres nous laissaient reposer sous leur tente pendant la nuit, et le jour, lorsqu'elle était dressée, ce qui avait généralement lieu sur les deux heures après-midi. Les Arabes étaient presqu'aussi affamés que nous, et ils ne cessaient de chercher des racines qu'ils dévoraient, bien qu'elles fussent presque toutes amères.

» Ce fut le 19 septembre, au matin, que la tribu commença sa marche rétrograde vers la mer; nous parvînmes, vers le milieu du jour, à une petite vallée où nous trouvâmes quelques touffes d'arbustes qui n'avaient pas plus de deux pieds de hauteur. Nous y vîmes des limaçons, la plupart morts et desséchés; j'en ramassai quelques-uns encore en vie, et je les fis griller; j'invitai Clark à partager ce mets, qui nous fut d'une grande ressource, nos maîtres ayant réduit des trois quarts notre portion de lait.

» Pendant deux jours, nous marchâmes très-vite; nos corps se desséchaient de plus en plus, et dépérissaient à vue d'œil. Je rencontrai ce jour-là M. Savage, Hogan, Horace le mousse, et Richard le cuisinier, tous dans un état plus pitoyable que le nôtre : ils ne pouvaient plus marcher. Je leur parlai à tous, excepté à Horace; son maître me repoussa d'un côté, et de l'autre chassa ce jeune homme à coups de bâton, et en poussant des cris horribles. Mes compagnons étaient employés à soigner les chameaux, et recevaient des coups de fouet pour encouragement. Mon vieux maître

nous laissait tranquilles, Clark et moi; il passait pour riche, et possédait de cinquante à soixante chameaux.

» Vers le milieu du jour, il arriva deux étrangers, montés sur deux chameaux chargés de marchandises; ils descendirent, et s'assirent vis-à-vis la tente de mon maître, mais la face tournée du côté opposé.

» Les Arabes étaient partis sur leurs chameaux, emportant avec eux leurs armes; ils allaient à la découverte de quelque pillage à faire. Toutes les femmes vinrent visiter les étrangers : n'ayant pas d'eau à leur apporter, suivant l'usage, elles prirent avec elle une grande peau avec un rouleau de toile à tendre pour leur faire un abri. Les étrangers se levèrent à l'approche des femmes : on s'adressa respectivement le salut de paix; ensuite les femmes prirent des pieux dans notre tente, et en eurent bientôt dressé une petite pour les étrangers. Elles y déposèrent leurs paquets, et y suspendirent deux outres pleines d'eau qu'ils avaient apportées. Elles s'assirent à côté d'eux, et lièrent une conversation dont l'objet, autant que je pus le comprendre, était de s'informer du lieu d'où ils venaient; du temps que leur voyage avait duré, et de quelle sorte de marchandises leurs chameaux étaient chargés. Après qu'elles eurent satisfait leur curiosité, elles s'approchèrent de moi, et une d'entr'elles, chez qui je n'avais pas découvert le moindre sentiment de pitié, me dit que Sidi-Hamet était arrivé avec des toiles bleues et des couvertures à vendre; qu'il venait des Etats du sultan de

Maroc; que, s'il voulait, il pouvait m'acheter et m'y conduire; qu'enfin je serais à même d'y trouver des amis qui me procureraient la possibilité d'embrasser ma femme et mes enfants.

» J'allai aussitôt à la tente de Sidi-Hamet avec une gamelle, et je lui demandai un peu d'eau, lui faisant voir en même temps que ma bouche était entièrement desséchée, et ma langue si raide, que je ne pouvais parler qu'avec difficulté. Il me regarda, et me demanda si j'étais le *reïs*, ou capitaine; je lui fis signe que oui. Il dit à son frère de me donner à boire : cet homme inhumain s'y refusa. Sidi-Hamet prit la gamelle, y versa environ une bouteille d'eau, en me disant : « *Teheroub*, *reïs* » (bois, capitaine). J'en bus à peu près la moitié, et, après l'en avoir remercié et avoir imploré sur lui les bénédictions du ciel, je me disposai à porter le reste à notre tente, où Clark, étendu sur le dos, ressemblait à un homme prêt à rendre le dernier soupir. Sidi-Hamet voulut d'abord m'en empêcher, et m'ordonna de boire le reste; mais je lui fis entendre que mon compagnon était à l'agonie : ce récit excita sa pitié, et il consentit à me laisser emporter le reste de l'eau.

» Le lendemain, Sidi-Hamet s'avança vers la tente, et me fit signe de venir lui parler, et de m'asseoir à terre à côté de lui. J'avais déjà appris quelques mots d'arabe, de sorte qu'avec de l'attention, je parvenais sans beaucoup de peine à comprendre.

» Sidi-Hamet me fit d'abord des questions sur mon pays, et sur la manière dont j'étais venu dans

celui où je me trouvais. Je lui dis que nous étions anglais, et que notre navire avait péri sur la côte; je lui exposai notre triste situation, et j'ajoutai que nous désirions tous retourner dans notre patrie auprès de nos familles. Mon récit, entremêlé de soupirs et de pleurs, que mon affliction et mon désespoir m'arrachaient, émut sa pitié. Il versa des larmes : bientôt il en fut honteux, et s'en alla pour s'essuyer les yeux, en disant que les hommes qui portaient de la barbe comme lui ne devaient pas pleurer. Voyant que j'avais éveillé chez lui le sentiment de la compassion, je pensai que, si je pouvais le tenter par l'intérêt, il nous achèterait tous, et nous tirerait du désert. En conséquence, la première fois que je le vis seul, je l'abordai, et le priai de m'acheter et de me mener chez le sultan de Maroc, où j'avais un ami qui paierait notre rançon. Il répondit qu'il ne le pouvait pas; mais qu'il me mènerait à Souarah, ville murée et port de mer. Il m'adressa d'autres questions sur le sultan de Maroc, parut satisfait de mes réponses, et me demanda ensuite combien d'argent je lui donnerais s'il me retirait du désert. Je comptai aussitôt, et je mis devant lui cinquante petits cailloux, voulant lui faire entendre que je lui donnerais autant de piastres pour moi, et pour chaque homme de mon équipage. Il répliqua qu'il ne pouvait acheter que moi, et me demanda combien je lui donnerais pour moi, au-delà des cinquante piastres. Je lui en promis cent, et l'assurai que mon ami, à Souarah, les lui compterait. Après quelques observations, il me dit qu'il m'achèterait,

ajoutant que, si je le trompais, il me couperait le cou, accompagnant ces mots d'un geste très-intelligible. J'essayai vainement de l'engager à acheter Horace; il m'objecta la difficulté d'emmener tout mon monde hors du désert, et me recommanda le secret le plus absolu sur notre conversation. Nous nous séparâmes un instant; je menai près de sa tente MM. Savage, Hogan et Clark : il sortit; leur triste aspect parut le frapper et l'émouvoir. Je leur fis part de mon espoir que cet excellent homme nous achèterait; ils ne purent me croire.

» Le 24, on fit route au nord-ouest; les étrangers voyagèrent avec la tribu. Je renouvelai mes supplications auprès de Sidi-Hamet. Le 25, je le vis donner à mon vieux maître deux couvertures grossières de laine, une pièce de toile de coton bleu et un paquet de plumes d'autruche : c'était le prix de mon achat.

» Horace vint ce jour-là à notre tente avec son maître : j'allai au-devant de lui, et je l'embrassai en pleurant. Sidi-Hamet fut alors convaincu qu'il était mon fils, comme je le lui avais dit. Il me signifia, dans l'après-midi, son intention de partir dans deux jours pour Souarah, et ajouta que le maître de mon fils avait refusé de le vendre à aucun prix. « Je resterai à sa place pour servir
» fidèlement son maître, m'écriai-je : menez-le à
» Souarah; mon ami vous paiera sa rançon, le
» renverra chez sa mère, que je ne puis pas re-
» voir sans lui ramener son fils.—Tu auras ton
» fils, j'en jure par Allaha! me dit Sidi-Hamet. »

Toute la tribu, alors rassemblée, paraissait s'occuper de notre affaire. Dans la soirée, on m'annonça qu'Horace était acheté. Le lendemain, Sidi-Hamet, que j'importunais de mes sollicitations, m'apprit qu'il avait acheté MM. Savage et Clark, et marchandé Hogan; il ajouta qu'il allait tuer dans la nuit un chameau, afin de ne pas partir sans emporter les provisions nécessaires.

» Sidi-Hamet avait déjà conclu le marché pour acheter Hogan; mais son ancien maître demanda pour lui une couverture de plus, alléguant qu'il était plus robuste. Sidi ne voulut pas se laisser imposer de la sorte, et d'ailleurs il n'avait pas une couverture de reste. Mes prières en sa faveur furent inutiles : le cœur me saigna quand je vis son maître lui faire rebrousser chemin à grands coups de bâton.

» Dans le moment où nous partions, Robbins, un de mes matelots, vint nous voir avec son maître. Je suppliai Sidi-Hamet de l'acheter; il répondit qu'il ne le pouvait pas, et nous pressa de nous mettre en route.

» Après deux jours d'une marche très-fatigante, nous arrivâmes, le 29, sur les bords d'un grand enfoncement qui paraissait avoir été le lit d'une rivière ou d'un bras de mer; il avait près de cinq cents pieds de profondeur. Les côtés étaient presqu'à pic. Après avoir cherché long-temps, nos maîtres trouvèrent enfin un endroit par où les chameaux pouvaient descendre. Tout le monde mit pied à terre. Quand nous eûmes franchi le

plus difficile de la côte, Seïd et Abdallah allèrent en avant, le fusil à la main, à la recherche d'une source d'eau. Sidi-Hamet me fit marcher à côté de lui, et laissa les autres mener les chameaux lentement derrière nous, car nous étions tous également épuisés : nous n'avions rien eu à boire la veille, et nous n'avions mangé qu'un peu de viande. Sidi-Hamet s'entretint encore avec moi sur notre rançon, et me rappela mes promesses, que je lui renouvelai; nous nous séparâmes ensuite. Après avoir cherché encore une heure, il découvrit la source, et me fit signe de monter où il était, au pied d'une falaise perpendiculaire. Arrivé près de lui, et ne voyant aucun indice d'eau, je pleurai amèrement, croyant qu'elle s'était tarie, et que nous allions périr de soif. » Regarde là-bas, me dit-il, en me montrant du doigt une fente dans le rocher. J'aperçus de l'eau, mais la fente était trop étroite pour que l'on pût s'y frayer un passage. Alors m'indiquant à cinquante pieds plus loin, un autre endroit où je pouvais descendre : « Bois, me dit-il, elle est douce. » J'arrivai bien vite; et je la trouvai en effet très-douce. J'en bus abondamment, et j'appelai mes compagnons, qui furent d'autant plus joyeux que cette eau était excessivement limpide et fraîche.

» Après nous avoir laissé boire autant que nous le voulûmes, nos maîtres prirent la grande gamelle; mes camarades l'emplissaient d'eau, me la faisaient passer, et je la versais dans une outre de peau de chèvre. Le grand chameau avala quinze fois

le contenu de la grande outre, qui était au moins de seize bouteilles, de sorte que seul il but deux cent quarante bouteilles d'eau. Mes compagnons craignaient qu'il ne tarît la source. Sidi-Hamet m'assura que cet animal n'avait pas bu depuis vingt jours. Les autres ne burent pas autant à proportion. Nous emplîmes ensuite deux outres de cette eau qui, en diminuant, était devenue chargée et blanchâtre, et nous continuâmes notre route dans le bas de la cavée, en marchant à l'est. En plusieurs endroits, le fond était incrusté de sel, et d'énormes fragments de rochers remplissaient des espaces considérables au pied des falaises. Les sources dont je viens de parler sont à cent pieds au-dessous de la surface du désert, et à près de quatre cents pieds au-dessus du fond de l'immense cavée. Nos maîtres marchèrent en grande hâte à l'est, afin d'y trouver une issue pour sortir de ce lugubre abîme plus triste encore, s'il est possible, que l'aspect du désert. Les chameaux produisaient, en marchant sur la croûte du sel, le même bruit qu'on entend quand on parcourt une surface couverte d'une légère couche de neige gelée. Arrivés à un endroit du côté nord, qui présentait une espèce de promontoire, nous gravîmes à peu près jusqu'à deux cents pieds du sommet. Là, nous fûmes obligés de mettre pied à terre, et de caresser les chameaux pour les encourager à monter. La pente, quoique taillée en zig-zag, était très-raide, et le rocher si lisse et si glissant que ces animaux s'abattirent plusieurs fois. Nos maîtres, pour les encourager à se relever, se mirent à

chanter. Ils les aidaient, les soulevaient dans les mauvais passages, priaient Dieu avec beaucoup de ferveur.

» Lorsque nous eûmes atteint la surface du désert, on fit halte, afin de laisser prendre un peu de repos aux hommes et aux chameaux. Le soir, nous ne trouvâmes rien pour nous abriter contre le froid de la nuit, et rien pour faire brouter les animaux. Quant à nous, la famine nous tourmenta cruellement : nous dévorâmes nos dernières onces de viande.

» Le lendemain, nous marchions très-vite, le vent du nord-est directement dans le nez, quand sur les deux heures après-midi, Sidi-Hamet me dit qu'il apercevait un chameau : il paraissait, ainsi que ses compagnons, fort réjoui de cette rencontre. Nous eûmes beau regarder de tous côtés, ce ne fut que deux heures après que nous découvrîmes quelque chose à l'horizon : nos maîtres se dirigèrent plus à l'est. A la fin, nous vîmes tous un chameau qui se montrait comme un point dans l'espace. Nous ne joignîmes qu'au coucher du soleil le troupeau dont il faisait partie, et qui appartenait à des voyageurs avec lesquels nous campâmes.

» Nous marchions depuis douze jours lorsque, le 9, nous arrivâmes près d'un puits profond. Les Arabes qui étaient là pour abreuver leurs chameaux saluèrent nos maîtres de la manière la plus amicale; mais ils furent beaucoup moins bienveillants pour nous. Les deux jours suivants nous ne rencontrâmes personne; nous mourions de

faim. Le 12, nous aperçûmes deux hommes conduisant deux chameaux; ils nous indiquèrent la route que nous avions à tenir. En gravissant de hautes collines de sable, notre vieux chameau boiteux tomba, épuisé de fatigue : nous fûmes obligés de l'abandonner. Bientôt nous vîmes un Arabe qui conduisait un troupeau de chèvres; nous lui en prîmes quatre, et nous lui donnâmes en échange le chameau laissé en arrière. Seul avec sa femme et sans armes, il fut contraint de consentir au marché : la femme se montra la plus opposée à cet arrangement; il n'y eut que la menace de la tuer d'un coup de fusil qui fit cesser le torrent d'injures dont elle accablait nos maîtres.

» Nous arrivâmes, le 14, sur les bords de l'Océan; ils étaient élevés de deux cents pieds au-dessus de sa surface. A droite, une falaise de trois cents pieds de hauteur terminait une plaine en pente douce, large de trois à quatre milles, et couverte de cailloux roulés.

» Ce fut vers deux heures de l'après-midi, le 19, que les premières huttes en pierres s'offrirent à nos regards : un instant après, nous vîmes un ruisseau d'eau douce qui serpentait entre deux rives couvertes d'arbustes; un peu plus loin, des vaches, des ânes, des moutons paissaient sur une pelouse bien verte. De nombreux dattiers ombrageaient les bords du ruisseau. A cette vue, aussi ravissante qu'inattendue, je remerciai Dieu de sa bonté infinie. L'excès de la joie nous avait tellement étourdis, que nous eûmes bien de la peine à parvenir jusqu'au bord de l'eau; nous y plon-

geâmes la tête, comme des chameaux altérés, et nous en bûmes tant que notre estomac le put supporter.

» Après nous avoir laissé dormir pendant quelques heures à l'ombre des dattiers, Sidi-Hamet nous éveilla pour nous mener près d'une des huttes, et, à notre grande joie, partagea avec nous environ quatre livres de miel dans son rayon. Il eut beaucoup de peine à empêcher les gens de Hassar de nous arracher cette délicieuse nourriture; il fallut qu'il les menaçât à plusieurs reprises de son fusil.

» Le lendemain, nous marchâmes jusqu'au soir sans rencontrer personne; mais, le 22, plusieurs brigands tentèrent de nous enlever; enfin nous rejoignîmes les tentes d'Hassar et de sa famille. Nous y fûmes régalés de gros poissons excellents, et nous y dormîmes dans un cercle formé par nos maîtres et leurs chameaux, parce qu'il y avait dans les environs un grand nombre de voleurs.

» Le 23, nous vîmes une citerne construite de main d'homme, aux frais d'un homme charitable, et très-bien arrangée pour recevoir les eaux des lieux voisins. Elle était presque remplie d'eau, qui nous fut très-salutaire, car le poisson nous avait singulièrement altérés. Nous aperçûmes ensuite, sur les hauteurs, à droite, des villages murés, entourés de champs que l'on cultivait, et de pâturages où paissaient des chèvres et des moutons. Aux approches de la nuit, nous descendîmes dans une vallée délicieuse. Le fond en était couvert de beaux jardins, où les figuiers et les grenadiers

abondaient; ils dépendaient de deux petits villages situés sur la falaise à l'est. Dans l'après-midi, une troupe de dix hommes à cheval, bien armés, vint nous reconnaître. Il y eut des pourparlers un peu vifs entre nos maîtres et ces bandits. La bonne contenance des premiers les écarta.

» Nous n'avions aperçu aucun symptôme de maladie ni d'infirmité parmi les habitants du désert : mais, en arrivant dans les pays cultivés, nous ne vîmes que des malades. Ceux-ci, qui nous prirent pour des gens habiles en médecine, me consultaient partout; j'ordonnai quelques remèdes bien simples qui procurèrent du soulagement. Du haut d'une colline nous découvrîmes une terre très-élevée qui se perdait dans l'horizon, à une distance prodigieuse à l'est, à l'extrémité de l'Océan, et ressemblait à une île. « C'est Souarah, me dit Sidi-» Hamet; nous y serons dans dix jours. »

» Le 23, nous partîmes sans bruit avant le jour. Nous arrivâmes dans un village où un vieillard respectable nous donna l'hospitalité. Pour la première fois, nous ne pûmes achever le repas qu'on nous servit. Sidi-Hamet prit avec lui un jeune homme vigoureux, nommé Ben-Mohammed, parce qu'il ne voulut pas se fier davantage à voyager seul avec son frère. Dans un autre village, un autre Arabe, nommé Sidi-Mohammed, nous accueillit. Il me dit qu'il était allé plusieurs fois à Souarah, et qu'il y avait vu tous les consuls; puis il me fit répéter toutes mes promesses à Sidi-Hamet. Après un repas, dans lequel on nous donna des gâteaux de farine d'orge qui ressemblaient à du

pain, Sidi-Hamet m'annonça qu'il partirait le lendemain matin pour Souarah avec Sidi-Mohammed, et qu'il espérait y arriver dans trois jours; qu'il fallait que j'écrivisse à mon ami, dans cette ville, une lettre qu'il porterait lui-même. Il renouvela ses observations sur l'espoir qu'il avait que je n'avais pas voulu le tromper, sans quoi je serais mis à mort et mes gens seraient vendus. Il rappela tout ce qu'il avait fait pour nous, et il ajouta que Seïd et Ben-Mohammed resteraient auprès de nous, et nous soigneraient pendant son absence. Nous sentîmes qu'il s'agissait bien plus de nous garder à vue que de pourvoir à nos besoins.

» Il serait difficile de se faire une juste idée de l'inquiétude qui s'empara de moi : il me fut impossible de dormir un seul instant pendant la nuit. A qui écrire à Mogador? me disais-je; je n'y connais personne; et cependant il faut que j'écrive à tout hasard. Je ne pus fermer l'œil. Le lendemain de grand matin mon maître me dit d'écrire une lettre; il me donna un chiffon de papier qui n'était pas plus large que ma main, et qui avait à peu près huit pouces de long. Il y joignit un liquide noir qui servait à marquer, et un roseau en guise de plume. Je demandai, avec de vives instances, à l'accompagner; il ne voulut pas y consentir, et exigea une somme plus forte que celle dont nous étions d'abord convenus. J'écrivis ensuite ma lettre, que j'adressai *aux consuls anglais, français, espagnols ou américains, ou à tout négociant chrétien, à Mogador ou*

Souarah. Je racontais nos aventures ; je réclamais la pitié des personnes entre les mains desquelles mon écrit tomberait, et j'y indiquais les correspondants qui rembourseraient les sommes dépensées pour nous. Mon maître prit ma lettre et partit avec Sidi-Mohammed.

» Pendant sept jours que nous restâmes dans ce lieu, on nous tint, le jour, dans la cour où les vaches, les moutons et les ânes passaient la nuit, et le soir on nous enfermait dans une cave horrible. On nous gardait toute la journée, non pas que l'on craignît que nous prissions la fuite, mais de peur que des Arabes ne vinssent nous enlever. Nous fûmes l'objet de la curiosité générale. Tous ceux qui venaient, voulaient savoir si nous savions travailler ; je leur dis, qu'élevés pour l'état de marin, nous ne connaissions pas d'autre métier. Un Arabe essaya néanmoins de me faire façonner deux poteaux pour la porte d'une maison. Je gâtai son bois. Des spectateurs disaient qu'en m'appliquant une bonne bastonnade on me ferait mieux travailler. Mes gardiens me sauvèrent cette avanie. On mit successivement à l'épreuve les talents de mes compagnons ; ils suivirent l'exemple et les instructions que je leur avais donnés sur ce point. Si une fois les Maures espèrent qu'un esclave chrétien pourra leur être utile dans leurs travaux, ils ne consentent plus à le vendre, et le malheureux doit renoncer à tout espoir, à moins qu'il ne puisse payer une rançon considérable.

» Il y avait huit jours que Sidi-Hamet était parti, et j'étais dévoré d'inquiétude de ne pas le

voir de retour, quoique la veille un Maure nous eût de sa part donné de ses nouvelles. A la nuit tombante, nous vîmes entrer Sidi-Mohammed suivi d'un Maure de bonne mine, qui me demanda en anglais comment je me portais. A ces mots, mes compagnons et moi nous fûmes debout dans un instant : l'espérance et la crainte m'agitaient tour-à-tour. Je pris avec empressement la main du Maure, et le priai de me dire qui il était, quel sort nous était réservé, et où se trouvait Sidi-Hamet ; il me demanda alors en espagnol si je parlais cette langue ; sur ma réponse affirmative, il me dit : « J'arrive de Mogador ; votre lettre a été reçue par un Anglais, le meilleur des hommes, qui a payé sur-le-champ votre rançon à Sidi-Hamet ; il m'a fait partir sans me laisser le temps de prendre congé de ma femme et de mes enfants. J'ai voyagé jour et nuit, et avec toute la célérité possible, pour venir vous trouver.

» Je fis part à mes malheureux compagnons de cette heureuse nouvelle : nous étions dans l'ivresse de la joie, et néanmoins nous tremblions encore de crainte que ces détails ne fussent pas vrais. Le Maure me présenta une lettre ; je l'ouvris. Mon émotion était si vive, qu'il me fut impossible de la lire, et que je tombai à terre ; M. Savage en fit autant : elle était de M. Wilshire, consul anglais à Mogador. Cet homme humain prenait part à nos souffrances, annonçait qu'il nous faisait remettre sa lettre par Reïs-el-Cossim, chargé de recevoir nos ordres et de les exécuter ; qu'il était convenu de payer à Sidi-Hamet neuf cent vingt-cinq

piastres à notre arrivée à Mogador, et qu'il retenait celui-ci comme une espèce d'ôtage; enfin, il nous engageait à voyager à petites journées pour ménager nos forces, nous envoyait des vêtements et des provisions, et renouvelait l'expression de ses sentiments de bienveillance et de compassion pour nos malheurs.

» Il suffit, pour se faire une idée des sensations que me fit éprouver cette lettre, qui était du 25 octobre, de se transporter en imagination dans la situation où je me trouvais. Nous remerciâmes Dieu, en versant des larmes de joie.

» Nous nous mîmes en route le lendemain au point du jour, avec Seïd, frère de Sidi-Hamet, Sidi-Mohammed, qui était allé avec ce dernier à Souarah, Ben-Mohammed, qui avait aidé à nous garder, Reïs-el-Cossim, et Cheik-Ali, homme avec qui nous avions fait connaissance depuis peu et qui jouissait d'une grande considération : tous étaient bien armés. Reïs s'était arrangé de manière à nous faire monter à tour de rôle sur des mules. Il m'apprit que Cheik-Ali était le chef d'une tribu d'Arabes très-nombreuse et très-puissante, qui habitait les collines au sud sur le bord du grand désert; qu'il pouvait mettre dix mille et même quinze mille hommes sur pied, et que Sidi-Hamet avait épousé sa fille : il ajouta qu'il ne pouvait deviner pourquoi il voyageait ainsi de compagnie avec nous; que cependant il lui soupçonnait de mauvais desseins, mais qu'il espérait qu'il ne nous arriverait pas de mal.

» Vers le milieu du jour, nous arrivâmes à une

ville dont les murs étaient démolis, et dont tous les habitants avaient été exterminés par la guerre; deux gros villages enclos de murs et entourés de jardins, de champs de maïs et d'orge, arrosés par des canaux; les troupeaux étaient d'une maigreur extrême, parce que, depuis cinq ans, les sauterelles dévastaient le royaume de Maroc. Après le coucher du soleil, nous entrâmes dans Schelema, ville où nous logeâmes chez un forgeron. On charriait du blé dans la ville; on continua jusqu'à ce qu'il fît tout-à-fait nuit; on fit rentrer également tous les bestiaux; ensuite on ferma et barricada la porte avec quatre grosses poutres, et l'on plaça une sentinelle au haut de la muraille. A leur arrivée, Reïs-el-Cossim et Cheik-Ali allèrent demander au gouverneur la permission d'y passer la nuit. Tous les habitants vinrent, je crois, l'un après l'autre, nous examiner, et questionner nos guides sur notre compte. Plusieurs m'adressèrent la parole en espagnol.

» Dès que la porte fut ouverte, nous nous mîmes en route. Arrivés dans une vaste plaine, nous eûmes le plaisir de contempler en plein le mont Atlas, qui s'étendait à perte de vue sur notre droite; les sommets de cette chaîne, qui s'élevait en pics aigus au-dessus des nuages, semblaient couverts de neiges éternelles. Les vents froids et perçants qui en venaient directement, glaçaient notre sang déjà si appauvri, et nous tremblions de tous nos membres, quoique nous fussions bien couverts. Les Arabes eux-mêmes étaient transis de froid, et ils cherchaient à se réchauffer en courant.

» Jusqu'alors, Cheik-Ali m'avait montré beaucoup d'intérêt; il essaya de me convaincre que je ferais bien d'aller avec lui dans ses possessions, me proposant de me donner une de ses filles en mariage, et de me rendre ainsi un des chefs de sa tribu : deux à trois fois il avait fait arrêter notre petite caravane pour parler de ses affaires. Je supposai que Seïd était d'accord avec lui pour nous jouer quelques mauvais tours, à moi et à mes compagnons. Nous arrivons près de la porte d'une ville nommée Stouka, tous affamés et altérés, et nous nous arrêtons, au bord d'un puits très-profond; Seïd et Cheik-Ali entrent dans la ville. Je suppose que c'est pour se procurer des provisions : bientôt Sidi-Mohammed et Reïs-el-Cossim sont invites à y entrer pour se rafraîchir avec eux; nous restons en dehors sous la garde de Ben-Mohammed et de deux autres Arabes. Un grand nombre d'habitants, et je crois tous les enfants de la ville, sortent pour nous considérer; ceux-ci se mettent à nous jeter des pierres et à nous cracher à la figure : l'épuisement oblige Burns et Clark de s'étendre à terre. Cependant un Arabe apporte un seau, et nous rend le service de tirer de l'eau du puits pour apaiser notre soif. Je tâchai de ranimer le courage de mes compagnons, en leur représentant que bientôt nous serions dans les Etats de l'empereur de Maroc, et que nous n'aurions plus rien à craindre des voleurs et des Arabes qui nous accompagnaient.

» Nous allions nous remettre en marche, lorsque les vents de l'Atlas, chassant devant eux de

gros nuages noirs, nous apportèrent une pluie d'orage qui dura une heure : c'était la première fois que j'en voyais tomber depuis mon séjour dans ce pays. On nous dit d'aller nous mettre à l'abri sous la porte de la ville, ce que nous fîmes en nous soutenant l'un l'autre, à cause de notre faiblesse. Ne voyant pas venir Reïs-el-Cossim ni les autres, je commençais à soupçonner quelque malheur ou quelque trahison. Il parut enfin, suivi de plusieurs Maures; il avait l'air chagrin, effrayé, indigné : il me prit à l'écart, et me dit que Mouley-Ibrahim, chef de cette ville et ami intime de Cheik-Ali, avait, à l'instigation de celui-ci et de Seïd, résolu de nous retenir jusqu'à ce que Sidi-Hamet revînt, et, outre notre rançon, apportât quinze cents piastres. Reïs ajouta qu'il avait essayé vainement de leur faire sentir l'injustice de leur demande, et qu'il allait porter ces tristes nouvelles à M. Wilshire; qu'il espérait être de retour dans six jours, et qu'il priait le Tout-Puissant de nous préserver dans cet intervalle des embûches de nos ennemis. Ce récit m'accabla de douleur ainsi que mes compagnons.

» Comme Reïs-el-Cossim montait sur sa mule, Sidi-Mohammed lui dit en s'approchant : « Mouley-Ibrahim et Cheik-Ali ont décidé que tu n'irais pas à Souarah; ils craignent que tu ne fasses éclater la guerre entre eux et le sultan. » Voyant mon affliction profonde, il me prit par la main et ajouta : « Ne te laisse pas abattre ainsi, Riley : j'irai à Souarah; j'y porterai une lettre de Reïs et une de toi à Wilshire : s'il veut un ôtage, je res-

terai avec lui. J'ai deux femmes et sept enfants, des maisons, des terres et des troupeaux : je serai un ôtage bien plus précieux que Sidi-Hamet; lui, qui est ton ami, viendra sur-le-champ te délivrer. Dieu est grand et miséricordieux : il te rendra à ta famille. » Je baisai la main de Sidi-Mohammed en témoignage de reconnaissance; je l'appelai mon père, et je lui dis que j'espérais que le Tout-Puissant le récompenserait de sa bienveillance.

» Le deux novembre, Reïs m'apporta papier, plume et encre, et me dit d'instruire M. Wilshire de notre situation actuelle; un talb, ou écrivain, écrivit une lettre pour Reïs, qui ne savait pas écrire. Seïd, Sidi-Mohammed et Ben-Mohammed partirent de grand matin avec nos lettres, nous promettant d'être de retour aussitôt qu'ils pourraient; Cheik-Ali nous quitta ensuite promettant de n'être pas plus de quatre jours absent.

» Le lendemain, nous vîmes arriver un vieillard à qui Reïs-el-Cossim avait écrit pour réclamer ses services; il apportait l'argent nécessaire pour payer la créance de Cheik-Ali, et deux paniers remplis de provisions. Reïs s'était insinué si avant dans les bonnes graces du prince, qu'il lui avait donné sa parole de le protéger, ainsi que nous, et, si la force était nécessaire, de lui fournir assez de monde pour nous escorter jusqu'aux Etats de l'empereur de Maroc : il refusa donc l'argent du vieillard, en lui témoignant toute sa reconnaissance. Celui-ci offrit ensuite à Reïs de rassembler ses amis, et de venir les armes à la main, enlever les esclaves pour les mener sains et saufs à Santa-

Cruz, où nous serions hors des atteintes de Cheik-Ali. Reïs le remercia, parce qu'il comptait sur la parole du prince.

» Reïs se rendit, le lendemain, à un endroit où vivait un saint personnage qui avait fait le pélerinage de la Mecque, et que l'on nommait Chérif ou Hadji; l'on avait pour ce chérif la vénération la plus profonde, et ses paroles avaient force de loi. Reïs acheta un bœuf, en envoya la moitié au saint homme et l'autre à Mouley-Ibrahim. Le soir, le chérif vint trouver Reïs, le remercia de son cadeau, et lui demanda quel service il pourrait lui rendre. Alors Reïs lui raconta notre histoire, et le pria de l'aider à forcer Cheik-Ali, dont tout le monde redoutait la puissance, à nous laisser aller tranquillement à Santa-Cruz. Le chérif promit à Reïs de l'aider, et lui tint parole. Le 3, Cheik-Ali, qui comptait sur l'amitié de Mouley-Ibrahim, arriva, n'ayant avec lui qu'une seule personne. Le chérif alla le trouver et lui conseilla de conduire, sans perdre de temps, les esclaves à Santa-Cruz, parce qu'un autre chef, que Cheik-Ali connaissait bien et craignait beaucoup, essaierait de s'en saisir par force et sans doute y parviendrait. Cheik-Ali, après avoir entendu ce que lui conseillait le chérif, se rendit chez Mouley-Ibrahim, et tâcha d'obtenir son consentement pour que nous fussions enlevés par surprise pendant la nuit. Le prince refusa de se départir de la première résolution qu'il avait prise. Alors Cheik, voyant ses projets déjoués, vint trouver Reïs-el-Cossim, et lui offrit de l'aider à nous conduire à

Santa-Cruz, où ils attendraient l'arrivée de Sidi-Hamet, pour régler à l'amiable ce qui concernait le droit de propriété. Reïs, non moins rusé, ne consentit à partir que lorsque Mouley-Ibrahim, qui était d'accord avec lui, eut promis de l'escorter; il fut convenu que nous nous mettrions en route dès le lendemain à la pointe du jour; Reïs me dit que nous serions tous montés sur des chameaux, et escortés par deux cents hommes du prince, à cheval, afin que Cheik-Ali fût tenu en respect.

» Nous partîmes de Stouka, montés sur des chameaux. Mouley-Ismaël et deux de ses serviteurs, Reïs-el-Cossim et Cheik-Ali avec un Arabe, tous montés sur des mules et des ânes, nous accompagnaient; les propriétaires de nos cinq chameaux allaient à pied : chacun conduisait sa bête et prenait soin du cavalier.

» Le soleil n'était pas encore couché lorsque nous arrivâmes près de Santa-Cruz ou Agadir. Reïs me dit qu'il ne se souciait pas d'y entrer avant la brune, ni de s'approcher de la forteresse dans la crainte d'être insulté et détenu : nous nous arrêtâmes donc à un mille de la ville. Il n'était pas entièrement nuit quand nous y fîmes notre entrée; la rue fut bientôt remplie de Maures de tous les âges, qui nous saluèrent en nous crachant à la figure, en nous jetant des pierres et des bâtons, et en nous accablant des injures les plus grossières en espagnol.

» Lorsque nous eûmes pris quelque nourriture, Reïs me recommanda de veiller attentivement à

tout ; il me dit que de son côté il aurait l'œil ouvert sur tous les mouvements de Cheik-Ali, qu'il soupçonnait toujours de tramer quelque chose contre notre liberté. Mes compagnons ne tardèrent pas à s'endormir ; quant à moi, j'attendais avec une inquiétude extrême l'arrivée de Reïs. Peu après minuit, il entra, me fit lever, ainsi que mes compagnons et les chameliers, et leur dit de partir à l'instant : il me confia qu'un de ses amis, qu'il avait chargé de surveiller Cheik-Ali, lui avait appris que celui-ci était venu à bout d'engager le gouverneur à nous retenir, ou à prêter la main à notre enlèvement. Il nous recommanda de hâter notre marche, nous assurant que, si avant la pointe du jour nous nous trouvions à quatre lieues d'Agadir, notre liberté était assurée.

» Il y avait déjà plus de deux heures que nous marchions le plus rapidement possible, lorsque nos oreilles furent frappées d'un bruit qui annonçait l'approche de chevaux, et, dans un moment, quoiqu'il fît obscur, nous découvrîmes tout près de nous, à notre droite, un grand nombre d'hommes montés sur des mules qui venaient du côté opposé à nous. On ne dit pas un mot de part ni d'autre, et, quoique nous ne fussions pas éloignés de plus de neuf à douze pieds, il me fut impossible de distinguer la figure de personne. Il me passa soudain par la tête l'idée que c'était mon ancien maître. Je prononçai aussitôt le nom de Sidi-Hamet ; on me répondit vivement : « Qu'est-ce que c'est, Riley ? » Toute la troupe s'arrêta, et, un instant après, j'eus le plaisir de baiser la main de

Sidi-Hamet. Sidi-Mahommed, Seïd et Ben-Mohammed l'accompagnaient avec quatre Maures que M. Wilshire avait chargé de porter l'argent destiné à notre rançon et de nous amener des mules pour faciliter notre voyage.

» Nous fûmes alors remis dans toutes les formes à Ben-Mouden, celui des Maures chargé de l'argent. Il le compta sur-le-champ à Sidi-Hamet; celui-ci prit avec ses compagnons et Ben-Mouden, la route de Santa-Cruz: nous nous acheminâmes vers Mogador.

» A dix heures du matin, nous fûmes rejoints par Reïs-el-Cossim, Sidi-Hamet, Seïd, Sidi-Mohammed et Ben-Mouden. Reïs m'apprit que Mouley-Ibrahim et Cheik-Ali étaient partis pour retourner chez eux; le dernier, furieux d'avoir vu avorter ses projets contre nous. Notre caravane était composée de dix-sept personnes, dont huit armées de fusils, de sabres ou de poignards.

» Après trois jours de marche et de fatigues inouïes que nous causait la difficulté du terrain coupé de montagnes et de plaines de sable mouvant, nous arrivâmes, le 7 novembre, près d'une longue chaîne de monticules de sable mouvant. Il était alors à peu près huit heures du matin. Nous venions de gravir un de ces monticules; la ville de Souarah et son port, où était mouillé un brick avec pavillon anglais, s'offrit tout-à-coup à nos regards. Reïs me félicita, m'encouragea, et rendit graces à Dieu avec la ferveur et la dévotion particulière aux Mahométans.

» Bientôt nous approchâmes des murs d'un pa-

lais impérial, situé environ à deux milles au sud-ouest de Souarah. On nous fit descendre de dessus nos mules et asseoir sur l'herbe : la vue de tout ce qui m'entourait me ravissait. L'instant d'après, j'aperçus le pavillon américain flotter au haut d'une maison de la ville. Notre libérateur, M. Wilshire, l'avait fait arborer dès qu'il avait été instruit de notre prochaine arrivée, par Sidi-Hamet, qui avait pris les devants. M. Wilshire était ensuite monté à cheval pour venir au-devant de nous. Je l'attendais bientôt, mais je ne croyais pas qu'il fût si près : il était descendu de son cheval qu'il conduisait par la bride le long du mur du palais. Dès qu'il eut dépassé l'angle qui nous cachait à ses yeux, j'entendis Reïs, qui était allé le joindre, s'écrier en espagnol : « Les voilà. » A ces mots, nous levons les yeux, et nous contemplons notre bienfaiteur, qui lui-même tournait dans ce moment les siens sur nous. La surprise lui fit faire un pas en arrière : il pâlit; mais s'étant remis un peu, il se précipita vers moi, et, me pressant sur son cœur, il articula ces mots d'une voix entrecoupée : « Soyez le bien-venu dans mes bras, mon cher monsieur; ce moment est pour moi un moment de bonheur. » Il prit ensuite affectueusement la main de chacun de mes compagnons, et, en pleurant de joie, les félicita sur leur retour à la liberté. Son émotion était si forte, que les forces lui manquèrent; il tomba à terre. Tout ce ce que nous pouvions faire était de lever les yeux au ciel et de remercier Dieu, en silence, de sa bonté infinie envers nous. Reïs-el-Cossim, extrê-

mement ému de cette scène, fut obligé de se cacher derrière la muraille pour cacher ses larmes; car les Arabes pensent que c'est un déshonneur pour les hommes de pleurer.

» Nous partîmes aussitôt pour Mogador. En y entrant, nous fûmes mandés chez le pacha, qui nous adressa plusieurs questions, puis nous dit que nous étions libres, qu'il allait envoyer à l'empereur un rapport sur notre affaire, et que sans doute nous obtiendrions bientôt la permission de retourner dans notre patrie, et les moyens de faire le voyage.

» Dès que nous fûmes dans la maison de M. Wilshire, nous nous empressâmes de nous raser, de nous décrasser, et notre bienfaiteur, aussi humain que généreux, nous fournit du linge et des vêtements de sa garde-robe. Au milieu de mes infortunes, mon ame avait conservé toute sa force. Ce changement subit de situation m'affecta au point que mes facultés intellectuelles furent dérangées pendant quelque temps. Graces aux soins assidus de notre bienfaiteur, je recouvrai bientôt leur usage. Mes forces et celles de mes camarades, soutenues par une bonne nourriture, ne tardèrent pas à renaître. On se ferait difficilement une idée de la maigreur extrême à laquelle nous avions été réduits; les habitants de Souarah ne nous désignaient que sous le nom d'esclaves desséchés ou de squelettes.

» Je reçus, peu de jours après, une lettre de M. Spargue, négociant américain à Gibraltar; il m'annonçait qu'il paierait exactement la lettre de

change que M. Wilshire avait tirée sur lui pour le prix de notre rançon, et qu'il lui envoyait deux fusils à deux coups pour remplir la promesse qu'il avait faite aux Maures. Je laisse au lecteur à imaginer quelles dûrent être mes sensations à la lecture de cette lettre, et de celle que M. Spargue écrivait à M. Wilshire. Cette dernière surtout était d'autant plus flatteuse pour moi, qu'elle m'assurait l'amitié la plus vive de la part de cet excellent homme, bien que je n'eusse fait sa connaissance que lors de mon dernier séjour à Gibraltar.

» Mes compagnons s'embarquèrent le 4 janvier 1816 pour Gibraltar. Je partis le 29 du même mois pour la même destination, où j'arrivai promptement, et, après avoir témoigné toute ma reconnaissance à M. Spargue, je fis voile, le 2 février, pour Yorck, avec MM. Savage et Horace. Burns et Clarck avaient pris passage à bord d'un autre bâtiment. Le 20 mars, j'arrivai à New-Yorck. Je reçus par la suite des nouvelles des compagnons que j'avais laissés dans le désert; les autres furent rachetés par les soins de M. Wilshire, et j'eus le plaisir de les revoir en Amérique au mois de mai 1817.

NAUFRAGE

DE LA FRÉGATE LA MÉDUSE.

Voici le récit que M. Corréard, l'un des naufragés, fit insérer dans les journaux, en 1816. Plus tard, M. Corréard écrivit sur cet événement un volume in-8°; mais il est à remarquer que le récit que nous lui empruntons fut fait quelques jours après l'événement. Il produisit, à cette époque, une vive impression; nous le reproduisons sans y rien changer.

« Le 17 juin 1816, la frégate la Méduse faisant partie de l'expédition destinée pour le Sénégal, et portant le gouverneur de cet établissement, partit de la rade de l'île d'Aix. Le 1er juillet, on reconnut le cap Bayador, et l'on vit les côtes du Sahara. Vers dix heures du matin, on passa le tropique, et l'on fit la cérémonie du baptême. Pendant ce jeu, la frégate doubla le cap de Barbas, en courant à sa perte. Le capitaine Le Roi de Chaumareys présidait à cette farce avec bonhomie, tandis qu'un officier ignorant, qui avait capté sa confiance, se promenait sur l'avant, et jetait un coup-d'œil indifférent sur une côte hérissée de dangers. Tout le monde ne partageait pourtant pas cette confiance aveugle. Deux passagers qui



Les naufragés de la Méduse sur le radeau.

conna
que l'
cher
prédic
» L
capita
veille
sur le
qui s
la po
cette
réalit
plus
pour
sûret
très-
leurs
truct
tous
Ceux
ont
arri
l'Éc
frég
dit
»
ens
du
rép
Cep
som
leu

connaissaient bien cette côte, disaient hautement que l'on allait y être jeté, ou tout au moins toucher sur le banc d'Arguin : on se moqua de leurs prédictions.

» Le 2 juillet, quelques personnes trompèrent le capitaine de la manière la plus singulière : on l'éveille à cinq heures du matin, on le fait monter sur le pont, et on lui persuade qu'un gros nuage, qui se trouvait dans la direction, et non loin de la position du cap Blanc, était ce cap même. Après cette prétendue reconnaissance, dont pourtant la réalité fut contestée alors, on aurait dû gouverner plus à l'ouest, pendant quarante lieues environ, pour gagner le large, et doubler avec certitude et sûreté le banc d'Arguin, dont la configuration est très-imparfaite sur les cartes : on se serait d'ailleurs, en suivant cette route, conformé aux instructions que le ministère de la marine donne à tous les bâtiments qui partent pour le Sénégal. Ceux qui faisaient partie de l'expédition, et qui ont gouverné suivant ses instructions, sont tous arrivés heureusement. Pendant la nuit, la corvette *l'Écho*, qui était tout près, et à tribord de la frégate, fit beaucoup de signaux; l'on n'y répondit pas : on la perdit de vue.

» Le 2 à midi, l'on prit hauteur; M. Naudet, enseigne de quart, assura que l'on était sur le bord du banc d'Arguin : le conseiller du capitaine lui répondit qu'il n'y avait pas sujet de s'alarmer. Cependant M. Naudet, convaincu de la justesse de son opinion, prit sur lui de faire sonder. La couleur de l'eau était entièrement changée, ce qui fut

remarqué même par les yeux les moins exercés à ces observations : on crut même voir rouler du sable au milieu de petites vagues qui s'élevaient. On apercevait des herbes nombreuses le long du bord, et l'on prenait beaucoup de poissons : tous ces faits annonçaient que l'on était sur un haut fond. Effectivement, la sonde donna dix-huit brasses. Le capitaine, averti par l'officier de quart, hésita d'abord, puis donna ordre de venir plus au vent, et d'amener une portion des voiles. La sonde, jetée de nouveau, ne donna que six brasses. Le capitaine ordonna de serrer le vent le plus près possible, mais malheureusement il était trop tard.

» Une secousse avertit que la frégate a touché. Les officiers donnent leurs ordres d'une voix altérée : la consternation se peint sur tous les visages; on croit à tout moment que le bâtiment va s'entrouvrir; on travaille à le soulager. La mer était très-grosse, et le courant très-fort : on avait employé beaucoup de temps sans rien faire d'utile, parce que la confusion, qui est la suite ordinaire des accidents de ce genre, régnait à bord. Pour surcroît de maux, l'obéissance n'était plus la même par le défaut de confiance dans les chefs.

» La perte de la frégate devenue certaine, il fallait assurer une retraite à l'équipage. Un conseil fut convoqué; le gouverneur du Sénégal dessina le plan d'un radeau susceptible, disait-on, de porter deux cents hommes avec des vivres. On fut obligé d'avoir recours à un moyen de cette nature, parce que les six embarcations ne pouvaient con-

tenir quatre cents hommes qui étaient sur la frégate. Les vivres devaient être déposés sur le radeau, et, aux heures des repas, les équipages seraient venus y prendre leurs rations. On devait gagner les côtes du désert; et là, munis d'armes et de munitions de guerre, former une caravane, et gagner l'île Saint-Louis. Les événements qui eurent lieu ensuite, prouvèrent que ce plan était parfaitement conçu, et qu'il eût été couronné de succès; malheureusement il ne fut pas exécuté.

» Le cinq, on s'occupa des préparatifs pour quitter la frégate, et l'on renouvela les efforts pour la dégager; mais l'on n'employa que des demi-mesures, et l'on ne réussit pas. L'on voulait embarquer sur le radeau et dans les canots, des provisions, du vin et des pièces à eau; mais tout se fit avec tant de confusion, que ces objets essentiels furent mal répartis, et qu'une grande quantité fut laissée sur le pont de la frégate ou jetée à la mer pendant le tumulte de l'évacuation. L'on avait fait, le 4, une liste d'embarquement, et assigné à chacun le poste qu'il devait occuper : on n'eut néanmoins aucun égard à cette sage disposition; chacun chercha les moyens qu'il crut les plus favorables pour gagner la terre.

» Le grand canot reçut trente-cinq personnes; le canot major, quarante-deux; celui du commandant vingt-huit; un autre canot, vingt-cinq; la chaloupe quatre-vingt-huit; enfin la yole, la plus petite des embarcations, quinze : dix-sept hommes restèrent à bord de la frégate; plusieurs refusèrent de descendre dans la chaloupe, la dernière embar-

cation qui déborda : les autres étaient trop ivres pour penser à leur salut.

» Il devait y avoir soixante matelots sur le radeau : à peine en mit-on dix. Cent quarante-huit personnes furent confiées à cette frêle machine. La précipitation avec laquelle on l'avait construite empêcha d'y adapter des garde-fous, parce que probablement ceux qui la firent construire ne devaient pas s'y exposer. Elle avait à peu près trente pieds de long : solidement établie, elle eût pu supporter deux cents hommes. Mais elle était sans voile et sans mâture : on y avait placé beaucoup de quarts de farine, cinq barriques de vin et deux pièces à eau : on avait omis d'y mettre un seul morceau de biscuit.

» A peine cinquante hommes furent sur le radeau, qu'il s'enfonca au moins de deux pieds : pour faciliter l'embarquement des autres personnes, on fut obligé de jeter à la mer tous les quarts de farine ; l'on continua à y embarquer du monde. Enfin, dit M. Correard, un des témoins de cette triste catastrophe, nous nous trouvâmes cent quarante-huit ; il était impossible, tant nous étions serrés, de faire un pas sur le radeau : il s'était enfoncé au moins de trois pieds sur l'avant, et, sur l'arrière, on avait de l'eau jusqu'à la ceinture. Au moment où nous débarquions de la frégate, on nous jeta du bord à peu près vingt-cinq livres de biscuit dans un sac qui tomba à la mer. On l'en retira avec peine ; il ne formait plus qu'une pâte : nous le conservâmes cependant dans cet état.

Les embarcations de la frégate devaient toutes

nous remorquer; les officiers qui les commandaient avaient juré de ne pas nous abandonner : un enchaînement de circonstances les força de renoncer au plan généreux qu'ils avaient formé, de nous sauver, ou de mourir avec nous.

» Le canot où était M. le gouverneur vint jeter la première remorque. Les cris de *vive le roi!* furent mille fois répétés par les hommes du radeau, et un petit pavillon blanc fut arboré à l'extrémité d'un canon de fusil.

» Si tous les efforts réunis des embarcations eussent continuellement agi sur nous, favorisés comme nous l'étions par les vents du large, nous eussions pu gagner la terre en moins de trois jours; mais le lieutenant de la frégate, voyant que ses efforts devenaient inutiles, après nous avoir remorqué seul un instant, fit larguer l'amarrage qui le tenait au radeau. Plusieurs personnes ont dit qu'après cette opération, le cri barbare de *nous les abandonnons* fut entendu.

» Nous ne demeurâmes convaincus que nous étions entièrement abandonnés, que lorsque les embarcations furent presque hors de notre vue. La consternation fut extrême : tout ce qu'ont de terrible la soif et la faim se retraça à nos imaginations, et nous avions de plus à combattre un élément perfide, qui déjà recouvrait la moitié de nos corps. Tous les marins et les soldats se livraient au désespoir : ce fut avec beaucoup de peine que nous parvînmes à les calmer.

» Nous nous étions embarqués sans avoir pris aucune nourriture; la faim commençait à se faire

sentir impérieusement : un peu de biscuit mouillé avec un peu de vin forma notre premier repas, et le meilleur que nous fîmes pendant notre séjour sur ce radeau. Un ordre par numéros fut établi pour la distribution de nos misérables vivres; dès le premier jour le biscuit fut épuisé; la journée se passa assez tranquillement.

» Le soir, nos cœurs et nos vœux, par un sentiment naturel aux infortunés, se portèrent vers le ciel; nous l'invoquâmes avec ferveur, et nous recueillîmes de nos prières l'avantage d'espérer en notre salut.

» Nous conservions toujours l'espoir que les chaloupes ne tarderaient pas à venir à notre secours : la nuit arriva sans que notre espérance fût remplie. Le vent fraîchit; la mer grossit considérablement : quelle nuit affreuse!

» Pendant cette nuit, un grand nombre de nos passagers, qui n'avaient pas le pied marin, tombaient les uns sur les autres. Enfin, après dix heures de souffrances les plus cruelles, le jour arriva. Quel spectacle s'offrit à nos regards! Dix ou douze malheureux, ayant les extrémités inférieures engagées dans les séparations que laissaient entr'elles les pièces du radeau, n'avaient pu se dégager, et y avaient perdu la vie; plnsieurs autres avaient été enlevés du radeau par la violence de la mer, en sorte qu'au matin nous étions déjà vingt de moins.

» Nous déplorâmes la perte de nos malheureux compaguons. L'espoir de revoir, dans le courant de la journée, les embarcations, soutint notre

courage; mais, comme il fut trompé, le découragement s'en suivit, et dès-lors l'esprit de sédition se manifesta par des cris de fureur.

» La nuit survint; le ciel se couvrit de nuages épais; la mer fut encore plus terrible que la nuit précédente, et les hommes, dans l'impuissance de se tenir sur l'avant ou sur l'arrière, se réunissaient au centre, partie la plus solide du radeau : ceux qui ne purent gagner le milieu, périrent presque tous. Le rapprochement des hommes y était tel, que quelques-uns furent étouffés par le poids de leurs camarades qui tombaient sur eux à chaque instant.

» Les soldats et les matelots, se regardant comme perdus, se mirent à boire jusqu'à perdre la raison. Dans cet état, ils portèrent le délire jusqu'à manifester l'intention coupable de se défaire de leurs chefs, et de détruire le radeau en coupant les amarrages qui en unissaient les différentes parties. Un d'eux s'avança armé d'une hache, pour exécuter ce dessein; il commençait déjà à frapper sur les liens : ce fut le signal de la révolte. Les officiers avancèrent pour retenir ces insensés; celui qui était armé de la hache dont il osa les menacer, fut tué d'un coup de sabre. Beaucoup de sous-officiers et quelques passagers se réunirent à nous pour la conservation du radeau. Les révoltés tirèrent leurs sabres, et ceux qui n'en avaient point s'armèrent de couteaux. Nous nous mîmes en défense, et le combat allait commencer. Un des rebelles leva le fer sur un officier; il tomba à l'instant percé de coups. Cette fermeté

parut en imposer un instant aux séditieux; mais ils se serrèrent les uns contre les autres, et se retirèrent sur l'arrière pour exécuter leur plan. Un d'eux, feignant de se reposer, coupait déjà avec un couteau les amarrages. Avertis par un domestique, nous nous élançons sur lui : un soldat veut le défendre, menace un officier de son couteau, et, en voulant le frapper, n'atteint que son habit. L'officier se retourne, terrasse son adversaire, et le précipite à la mer ainsi que son camarade.

» Bientôt le combat devient général; le mât se brise, et peu s'en faut qu'il ne casse la cuisse au capitaine Dupont, notre commandant, qui reste sans connaissance. Il est saisi par les soldats qui le jettent à la mer : nous nous en apercevons et nous le sauvons. Nous le déposons sur une barrique, d'où il est arraché par les séditieux qui veulent lui crever les yeux avec un canif. Excités par tant de cruautés, nous ne gardons plus de ménagements, et nous les chargeons avec furie. Nous traversons, le sabre à la main, les lignes que forment les militaires, et plusieurs paient de leur vie un instant d'égarement. Les passagers nous secondent. Après un second choc, la furie des rebelles s'apaisa tout-à-coup, et fit place à la plus insigne lâcheté : plusieurs se jetèrent à genoux, et nous demandèrent pardon, qui leur fut à l'instant accordé.

» Nous crûmes l'ordre rétabli, et nous revînmes à notre poste au centre du radeau. Il était à peu près minuit : nous conservâmes nos armes. Après une heure d'une apparente tranquillité, les soldats se soulevèrent de nouveau : leur esprit était en-

tièrement aliéné; mais, comme ils jouissaient encore de leurs forces physiques, et que d'ailleurs ils étaient armés, il fallut de nouveau se mettre en défense. Ils nous attaquèrent; nous les chargeâmes à notre tour, et bientôt le radeau fut jonché de leurs cadavres. Ceux de nos adversaires qui n'avaient point d'armes, cherchaient à nous déchirer avec leurs dents : plusieurs de nous furent cruellement mordus, je le fus moi-même aux jambes et à l'épaule. Nous n'étions pas plus de douze ou quinze pour résister à tous ces furieux; mais notre union fit notre force.

» Le jour vint enfin éclairer cette scène d'horreur; un grand nombre de ces insensés s'était précipité à la mer. Au matin, nous trouvâmes que soixante ou soixante-cinq hommes avaient péri pendant la nuit; un quart s'était noyé de désespoir : nous n'avions perdu que deux des nôtres, et pas un seul officier.

» Un nouveau malheur nous fut révélé à la naissance du jour. Les rebelles, pendant le tumulte, avaient jeté à la mer deux barriques de vin, et les deux seules pièces à eau qu'il y eût sur le radeau. Il ne restait en tout qu'une seule pièce de vin. Nous étions encore soixante-sept hommes à bord; il fallut se mettre à demi-ration. Ce fut un nouveau sujet de murmures au moment de la distribution. Les choses en vinrent au point que nous fûmes contraints de recourir à un moyen extrême pour soutenir notre malheureuse existence. Je frémis d'horreur en me voyant obligé de retracer celui que nous mîmes en usage; je sens

ma plume s'échapper de ma main : un froid mortel glace tous mes membres. Grand Dieu ! oserons-nous encore élever vers vous nos mains teintes du sang de nos semblables ? Votre clémence est infinie, et votre cœur paternel a déjà accordé à notre repentir le pardon d'un crime qui ne fut pas celui de notre volonté : la nécessité la plus impérieuse nous y poussa.

» Ceux que la mort avait épargnés dans la nuit désastreuse que je viens de décrire, se précipitèrent avidement sur les cadavres dont le radeau était couvert, les coupèrent par tranches, et quelques-uns les dévorèrent à l'instant. Cependant un grand nombre de nous refusèrent d'y toucher; mais, à la fin, cédant à un besoin plus pressant que la voix de l'humanité, nous ne vîmes dans cet affreux repas qu'un moyen déplorable de conservation, et je proposai, je l'avoue, de faire sécher ces membres sanglants pour les rendre un peu plus supportables au goût : quelques-uns eurent assez de courage pour s'en abstenir, et il leur fut accordé une plus grande quantité de vin. Le jour suivant se passa encore sans qu'on vînt à notre secours; la nuit arriva et nous prîmes quelques instants d'un repos interrompu par les rêves les plus cruels. Enfin, le quatrième soleil, depuis notre départ, revint éclairer notre désastre, et nous montrer dix ou douze de nos compagnons étendus sans vie sur le radeau. Nous donnâmes à leurs corps la mer pour sépulture, n'en réservant qu'un seul destiné à nous nourrir.

» Le soir, vers les quatre heures, un événement heureux nous avait apporté quelque conso-

lation. Un banc de poissons volants se jeta sur le radeau; et, comme ses deux extrémités laissaient entre les pièces une infinité de vides, ces poissons s'y engagèrent en très-grande quantité. Nous nous précipitâmes sur cette proie, et nous prîmes plus de trois cents poissons. Notre premier mouvement fut d'adresser à Dieu de nouvelles actions de grace pour ce bienfait inespéré. Une once de poudre à canon que nous avions fait sécher, quelques morceaux d'amadou, un briquet et des pierres à fusil, des morceaux de linge sec et les débris d'un tonneau nous procurèrent du feu. Nous établîmes notre foyer sur les planches du radeau, recouvertes d'effets mouillés. On fit cuire les poissons; on en mangea avec avidité; mais nous y joignîmes de ces viandes sacriléges que la cuisson avait rendues supportables, et auxquelles, les officiers et moi, nous touchâmes pour la première fois. La nuit fut belle, et nous aurait paru heureuse, si elle n'eût pas été signalée par un nouveau massacre. Des Espagnols, des Italiens et des Nègres, restés neutres dans la première révolte, et qui même s'étaient rangés de notre côté, formèrent le complot de nous jeter à la mer. Il fallut prendre les armes : l'embarras était de connaître les coupables; ils nous furent désignés par les matelots fidèles. Le premier signal du combat fut donné par un Espagnol, qui, placé derrière le mât, l'embrassait étroitement, faisait une croix dessus, et invoquait le nom de Dieu, en brandissant un long coutelas. Les matelots le saisirent et le jetèrent à la mer. Les séditieux accourent pour venger

leur camarade; ils sont repoussés, et tout rentre dans l'ordre.

» Le jour nous éclaira pour la sixième fois. A l'heure du repas, je comptai notre monde : nous n'étions plus que trente. Nous avions perdu cinq de nos fidèles marins : ceux qui survivaient étaient dans l'état le plus déplorable. L'eau de la mer avait enlevé l'épiderme de nos extrémités inférieures; nous étions couverts de contusions ou de blessures, qui, irritées par l'eau de la mer, nous arrachaient à chaque instant des cris effroyables, de sorte que vingt, tout au plus, d'entre nous étaient capables de se tenir debout et de marcher.

» Nous n'avions plus de vin que pour quatre jours, et il nous restait à peine une douzaine de poissons. « Dans quatre jours, disions-nous, nous » manquerons de tout, et la mort sera inévitable. » Il y avait sept jours que nous étions abandonnés : nous calculions que dans le cas où les chaloupes n'auraient pas échoué à la côte, il leur fallait au moins trois ou quatre jours pour se rendre à Saint-Louis : il fallait ensuite le temps d'expédier les navires, et il fallait à ces navires celui de nous trouver. Il fut résolu que l'on tiendrait le plus long-temps possible. Dans le courant de la journée, des militaires s'étaient glissés derrière la seule barrique de vin qui nous restât; ils l'avaient percée, et buvaient avec un chalumeau. Nous avions tous juré que celui qui emploierait de semblables moyens serait puni de mort : cette loi fut mise à l'instant à exécution, et les deux infracteurs furent jetés à la mer.

» Ainsi, nous n'étions plus que vingt-huit; sur ce nombre, quinze seulement paraissaient pouvoir exister encore quelques jours; tous les autres, couverts de larges blessures, avaient entièrement perdu la raison; cependant ils avaient part aux distributions, et pouvaient, avant leur mort, consommer quarante bouteilles de vin : ces quarante bouteilles de vin étaient pour nous d'un prix inestimable. On tint conseil : mettre les malades à la demi-ration, c'était avancer leur mort de quelques instants; les laisser sans vivres, c'était la leur donner de suite. Après une longue délibération, on décida qu'on les jetterait à la mer. Ce moyen, quelque repugnant qu'il nous parût à nous-mêmes, procurait aux vivants six jours de vivres. La délibération prise, qui oserait l'exécuter? L'habitude de voir la mort prête à fondre sur nous, le désespoir, la certitude de notre perte infaillible sans ce fatal expédient, tout, en un mot, avait endurci nos cœurs devenus insensibles à tout autre sentiment qu'à celui de notre conservation.

» Trois matelots et un soldat se chargèrent de cette cruelle exécution. Nous détournâmes les yeux, et nous versâmes des larmes de sang sur le sort de ces infortunés. Ce sacrifice sauva les quinze qui restaient.

» Après cette catastrophe, nous jetâmes toutes les armes à la mer; elles nous inspiraient une horreur dont nous n'étions pas maîtres. Nous avions à peine de quoi passer cinq journées sur le radeau; elles furent les plus cruelles. Les ca-

ractères étaient aigris; jusque dans les bras du sommeil, nous nous représentions les membres déchirés de nos malheureux compagnons, et nous invoquions la mort à grands cris. Une soif ardente, redoublée par les rayons d'un soleil brûlant, nous dévorait : elle fut telle que nos lèvres desséchées, s'abreuvaient avec avidité de l'urine qu'on faisait refroidir dans de petits vases de fer-blanc. Nous cherchâmes aussi à nous désaltérer, en buvant de l'eau de la mer : ce moyen ne diminuait la soif que pour la rendre plus vive le moment d'après.

» Trois jours se passèrent ainsi dans des angoisses inexprimables; nous méprisions tellement la vie, que plusieurs d'entre nous ne craignirent pas de se baigner à la vue des requins qui entouraient notre radeau. Nous étions convaincus qu'il ne restait dans notre barrique que douze ou quinze bouteilles de vin; nous commencions à éprouver un dégoût invincible pour les chairs qui nous avaient nourris jusque-là.

» Le 17 juillet au matin, le capitaine Dupont, jetant les regards sur l'horizon, aperçut un navire, et nous l'annonça par un cri de joie : nous reconnûmes que c'était un brick, mais il était à une très-grande distance : nous ne pouvions distinguer que les extrémités de ses mâts. La vue de ce bâtiment répandit parmi nous une joie difficile à dépeindre. Cependant, des craintes vinrent se mêler à nos espérances; nous commencions à nous apercevoir que notre radeau, ayant fort peu d'élévation au-dessus de l'eau, il était impossible de le distinguer

d'aussi loin. Nous redressâmes alors des cercles de barriques, aux extrémités desquels nous fixâmes des mouchoirs de différentes couleurs. Deux heures après, le maître-canonnier de la frégate poussa un grand cri : « Nous sommes sauvés ; voici le brick qui est sur nous ! » Et il était en effet tout au plus à un tiers de lieue, ayant toutes les voiles dehors. Des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux ; notre joie fut au comble, lorsque nous aperçûmes son pavillon au haut de son mât de misaine, et nous nous écriâmes : « C'est à des Français que nous allons devoir notre salut. »

Le bâtiment n'était déjà plus qu'à deux portées de fusil ; l'équipage, rangé sur le bastingage, nous annonçait, en agitant les mains et les chapeaux, le plaisir qu'il ressentait de venir au secours de ses malheureux compatriotes. En peu de temps, nous fûmes tous à bord de l'*Argus*. Qu'on se figure quinze infortunés presque nus, le corps et le visage flétris de coups de soleil ; nos yeux caves et presque farouches, nos longues barbes nous donnaient un air hideux. Nous trouvâmes à bord de l'*Argus* de fort bon bouillon, mêlé d'excellent vin ; on releva ainsi nos forces prêtes à s'éteindre ; nos blessures furent pansées, et, le lendemain, plusieurs des plus malades commencèrent à se soulever et à faire quelques pas.

Des quinze personnes sauvées par l'*Argus*, six moururent peu de jours après leur arrivée à Saint-

Louis, où notre réception fut des plus touchantes. Il n'y eut pas un seul Français ni un Anglais, qui ne versât des larmes d'attendrissement en nous voyant.

Cependant le canot major et celui du commandant étaient arrivés au Sénégal sans accident, le 9 au soir. On se rendit à bord de l'*Echo*, qui était mouillé sur la rade, et on y fit choix des moyens les plus prompts pour donner des secours aux naufragés, et l'*Argus* fut désigné pour cette mission.

La chaloupe qui avait, la dernière, quitté *la Méduse*, eut connaissance des îles d'Arguin, le soir, avant le coucher du soleil. Le 6, vers quatre heures, soixante hommes se jetèrent à l'eau et gagnèrent le rivage qui n'était qu'un sable aride et brûlant. Une heure après le débarquement, on aperçut à l'arrière quatre embarcations ; l'officier, malgré les cris de son équipage, baissa les voiles et mit en travers pour les attendre. Quand elles furent à portée de la voix, il leur offrit de prendre du monde autant qu'il le faudrait ; elles se tinrent à distance ; elles se défiaient de l'équipage de la chaloupe, et pensaient que l'on s'était caché sous les bancs pour s'élancer ensuite sur eux ; ils s'éloignèrent. Une heure après, la mer devint très grosse ; la yole ne put tenir, elle arriva vers la chaloupe : elle coulait bas. On sauva tout le monde ; on fit route au sud. Le 8, un des canots la rejoignit ; les matelots exigèrent qu'on les débarquât : bientôt

ceux de la chaloupe en firent autant. Les deux embarcations furent portées à la côte, par le courant; tous les passagers se sauvèrent à la nage; ils étaient horriblement tourmentés par la soif : bientôt une troisième embarcation vint aussi échouer.

Les débarqués avaient près de quatre-vingt-dix lieues à faire dans l'immense désert de Sahara. Il leur fallut d'abord franchir des dunes très hautes pour gagner la plaine; ils eurent le bonheur d'y découvrir un vaste étang d'eau douce, où ils se désaltérèrent, et près duquel ils se reposèrent. Ayant rencontré des Maures, ils les prirent pour guides; et, après de longues marches, et les privations les plus cruelles, ils arrivèrent au Sénégal le 23 juillet. Quelques uns périrent de misère; quelques personnes s'étant écartées de la troupe furent attrapées par les naturels du pays et emmenées dans les camps des Maures; il y en eut qui errèrent de peuplade en peuplade : ils furent ensuite amenés au Sénégal.

Le 26 juillet, une goëlette fut expédiée pour aller chercher les hommes restés sur *la Méduse*, et tâcher de retrouver des vivres, divers effets, et l'argent qui y avait été chargé. Des vents contraires et divers accidens firent relâcher deux fois la goëlette au Sénégal; enfin, elle put rejoindre *la Méduse* cinquante-deux jours après l'abandon. Quel fut l'étonnement de l'équipage de retrouver encore à bord de la frégate trois infortunés à la veille d'expirer!

Ils racontèrent que lorsque les embarcations se furent éloignées, ils cherchèrent à se procurer des moyens de subsistance jusqu'à ce qu'on vînt à leur secours, et parvinrent à se procurer assez de biscuit, de vin, d'eau de vie et de lard pour exister un certain temps. Tant que les vivres durèrent, le calme régna parmi eux; mais quarante-deux jours s'écoulèrent sans qu'ils vissent paraître les secours qu'on leur avait promis. Alors douze des plus décidés, se voyant à la veille de manquer de tout, construisirent un radeau, s'y embarquèrent et dirigèrent leur route sur terre. On prodigua aux trois malheureux restés à bord de *la Méduse* les soins qu'exigeait leur état, et ils recouvrèrent la santé.

Le capitaine, dont l'impéritie avait causé ce désastre et qui avait été l'un des premiers à abandonner le bâtiment et son équipage, alors que l'honneur lui commandait de rester à bord le dernier, fut, à son retour en France, traduit devant un conseil de guerre qui le déclara déchu de son grade et incapable de servir l'État.

NAUFRAGE

DU VAISSEAU RUSSE LE SAINT-PIERRE,

SUR LES COTES DE L'ILE BERING, MER DU KAMTSCHATKA.

1781.

Bering, marin de nature et capitaine de marine russe, avait fait construire à Okhostka, deux vaisseaux dans le cas de résister aux tempêtes et aux glaces. L'un fut nommé *le Saint-Pierre,* et l'autre *le Saint-Paul.*

Au printemps de 1780, MM. de Lisle de la Croyère, astronome français, et Steller, professeur à l'académie de Pétersbourg, se rendirent à Okhostka.

Tous les préparatifs étant achevés, on résolut de profiter du restant de la saison pour faire le trajet au Kamtschatka. Bering, commandant en chef, montait le paquebot le Saint-Pierre, et le capitaine Tschirikow le Saint-Paul. Deux autres vaisseaux portaient les provisions. Les deux académiciens avaient

aussi un bâtiment à part pour eux et leurs bagages.

Le 27 septembre, la flottille, après avoir passé le détroit qui sépare la pointe méridionale du Kamtschatka de la première des îles Kurilles, et où le Saint-Pierre manqua plus d'une fois de périr, entra heureusement dans le golfe et port d'Avathcha. Les Russes y passèrent l'hiver. Le capitaine-commandeur l'appela du nom de ses paquebots, le port de *Saint-Pierre et Saint-Paul.*

Quelques jours avant le départ, Bering assembla le conseil, pour convenir de la route que l'on tiendrait : la terre vue par Jean de Gama, tracée sur la carte de M. de Lisle, détermina les chefs de l'expédition à la chercher. M. Steller monta sur le paquebot le Saint-Pierre, et M. de la Croyère sur le Saint-Paul.

Les deux capitaines mirent à la voile le 4 juin 1781, ayant le cap sud-est au sud; ils se maintinrent dans cette direction jusqu'au 12 du même mois, que l'on se trouva à quarante-six degrés de latitude, sans avoir rencontré ni terre ni île. Les deux équipages furent alors pleinement convaincus que la terre de Gama n'existait point dans ces parages. Alors il fut résolu de gouverner à l'est, pour parvenir au continent de l'Amérique. Le 20, Bering et Tschirikow furent séparés par une violente tempête qui fut suivie de brouillards.

Ce désastre fut le premier qui arriva aux deux équipages depuis leur sortie du port : l'idée d'être privés, pendant tout le voyage, des secours qu'ils eus-

sent pu se rendre mutuellement dans une mer inconnue leur rendit cette séparation extrêmement sensible ; ce n'était cependant que le prélude des malheurs qu'ils éprouvèrent par la suite. Le capitaine commandeur fit les plus grands efforts pour rejoindre Tschirikow : il croisa sur lui entre les cinquante et cinquante et un degrés, tirant des coups de canon de temps en temps ; il retourna même en arrière vers le sud et jusqu'au quarante-cinquième degré. Toute cette manœuvre fut inutile. Les deux capitaines ne se rejoignirent plus.

Il ne se passa rien d'extraordinaire jusqu'au 18 juillet, que Bering qui, en attendant le Saint-Paul, avait toujours fait gouverner plus au nord, aperçut le continent de l'Amérique à cinquante-huit degrés vingt-huit minutes de latitude et à cinquante de longitude d'Avathcha; trois jours plus tôt, Tschirikow avait atteint la même côte à cinquante-six degrés de latitude et à cinquante-quatre degrés de longitude d'Avathcha. La côte qui était en vue de Tschirikow était escarpée, bordée de rochers et dénuée d'îles : craignant d'échouer en approchant trop près, il jeta l'ancre à une certaine distance. Le besoin d'eau et le désir de reconnaître plus particulièrement le pays déterminèrent le capitaine à envoyer à terre la grande chaloupe, sous le commandement du pilote *Abraham Dementiew*, avec dix hommes d'élite : on leur donna des vivres pour plusieurs jours, des armes, des munitions, et même un canon de bronze; Tschi-

rikow y joignit une instruction sur ce qu'ils avaient à faire en cas d'accidens, et sur les différens signaux par lesquels ils devaient en donner connaissance au vaisseau.

L'équipage à bord suivit des yeux la chaloupe ; on la vit entrer dans une anse derrière un petit promontoire. Quelques jours se passèrent à l'attendre; mais elle ne revenait point, quoique les signaux continuassent. On présuma que le motif du retard était qu'elle avait été endommagée, et qu'elle avait besoin d'être réparée pour rejoindre le vaisseau. Dans cette persuasion, on résolut d'y envoyer encore la petite chaloupe, montée par le bosseman *Sidor Saweler*, et cinq à six hommes bien armés, parmi lesquels étaient un calfateur et des charpentiers ; on les pourvut de tous les matériaux nécessaires. Saweler gagna la terre le 21 juillet; il avait ordre de revenir avec Dementiew, ou même sans lui, aussitôt que la grande chaloupe serait réparée. Ni l'un ni l'autre ne retournèrent à bord. En les attendant, on vit s'élever sur le rivage une fumée qui dura tout le jour.

Le 22, dans la matinée, on aperçut deux bateaux à rames qui quittaient la terre pour s'approcher du vaisseau. Tout l'équipage, persuadé que c'étaient les deux chaloupes, monta sur le tillac ; mais on reconnut bientôt, lorsqu'ils se furent approchés, que c'étaient des Américains. Ceux-ci, voyant tant de monde sur le *Saint-Paul*, qu'ils avaient sans doute espéré de surprendre, cessèrent de ramer, se dressèrent

sur leurs pieds, en criant à haute voix : agai ! agai ! et s'en retournèrent à terre à force de rames.

Cette fuite précipitée fit perdre l'espérance de revoir ceux qui étaient à terre. L'équipage n'avait plus ni chaloupe ni canot, et les rochers de la côte ne permettaient pas d'en approcher avec le vaisseau. Dans le temps qu'on délibérait sur le parti à prendre, un vent d'ouest commença à souffler avec force. Le danger d'être jeté et brisé à la côte força Tschirikow à lever l'ancre et à gagner le large. Il croisa cependant encore quelques jours dans ces parages, et lorsque le temps fut radouci, il se rapprocha du lieu où ses gens avaient pris terre: il y resta le plus qu'il put, et ce ne fut qu'avec regret qu'il se résolut à abandonner ses compatriotes sur cette côte inconnue, et entre les mains d'un peuple sauvage. Les malheureux débarqués ne se faisaient point voir, ni aucun signal de leur part ; on perdit toute espérance de leur retour. Dans cette fâcheuse circonstance, le capitaine délibéra avec ses officiers sur le parti à prendre ; le résultat unanime fut que l'on reprendrait le chemin du Kamtschatka ; ce qui fut exécuté le 24 juillet.

Dans le même temps, le commandeur Bering cherchait à prendre connaissance de la côte qu'il avait aperçue, et à y faire de l'eau. L'aspect du pays était effrayant par ses hautes montagnes couvertes de neige. Les Russes manœuvrèrent pour s'en approcher davantage ; mais le vent faible et variable ne permit de l'atteindre que le 20 juillet : le vaisseau

mouilla près d'une assez grande île, à peu de distance du continent. Une pointe de terre qui avance là dans la mer fut appelée le cap Saint-Elie. Un autre cap, qui se fit voir ensuite à l'ouest, reçut le nom de Saint-Hermogène. Entre deux était un golfe, où on se promettait de se mettre en sûreté, au cas que le *Saint-Pierre* fût forcé, par les circonstances, à chercher un port.

L'ancre jetée, le capitaine envoya le maître Chitrow avec quelques hommes armés, pour visiter le golfe, tandis qu'une autre chaloupe fut dépêchée pour chercher de l'eau.

Le 21 juillet, Bering résolut de remettre à la voile, et de courir au nord de la côte, jusqu'à soixante degrés de latitude, si sa direction le permettait ; mais cette manœuvre fut inutile, on ne put pas avancer davantage vers le nord, et il fallut même virer le cap, toujours plus au sud, parce que la direction de la côte était sud-ouest. Cet obstacle n'était pas le seul ; on se trouvait continuellement arrêté par les îles qui environnaient presque de tout côté le continent. Dans des momens où l'on croyait naviguer avec plus de sûreté, on voyait terre à l'avant des deux bords : on était alors obligé de retourner en arrière pour chercher un passage libre. Quelquefois il arrivait aux Russes, pendant la nuit, le vent et le temps continuant d'être les mêmes, de voguer tantôt dans une mer agitée, tantôt dans une eau calme ; et, lorsque ce calme avait duré quel-

ques heures, ils se retrouvaient subitement dans une mer si impétueuse, que le pilote avait peine à rester maître du vaisseau.

Quelques jours s'étant passés sans voir la terre, les Russes se trouvèrent, le 27 juillet, vers minuit, sur vingt brasses. On ne savait, dans l'obscurité, si c'était un banc de sable, ou si l'on devait se garder du continent ou de quelque île. Bering fit gouverner tantôt d'un côté et tantôt d'un autre; partout on trouva que l'eau allait en diminuant. On n'osa jeter l'ancre, le vent était trop fort et les vagues trop grosses; d'ailleurs il était également à craindre qu'on ne fût ou trop loin ou trop près de terre. Enfin on prit à tout hasard la résolution de porter au sud, et quelques heures après on se retrouva dans une mer sûre.

Le 20 juillet, par un temps couvert de brouillards, on aperçut une île qui fut appelée *l'île nébuleuse*. Les Russes s'en approchèrent jusqu'à ce qu'ils ne trouvassent que sept ou huit brasses de fond; alors ils se hâtèrent de laisser tomber l'ancre: mais, lorsque le brouillard fut dissipé, ils se virent encore éloignés de l'île de plus d'une verste. Tout le mois d'août se passa à ces différentes manœuvres: cependant l'équipage commença à sentir de fortes attaques de scorbut, et le capitaine commandeur même s'en trouva le plus incommodé.

L'eau fraîche commençant à diminuer, les Russes portèrent le 29 au nord; ils ne tardèrent pas de re-

voir le continent. La côte dans cette partie est fort escarpée, et bordée d'une multitude d'îles entre lesquelles le Saint-Pierre jeta l'ancre à cinquante-cinq degrés vingt-cinq minutes. On donne à ces îles le nom de *Schumagin*.

Le vaisseau n'était pas trop en sûreté dans ces parages; exposé à toute l'impétuosité des vents du sud, il n'avait devant lui, au nord, que des brisans et des rochers : c'est ce qui détermina à ne pas rester long-temps à l'ancre dans cette station. Un nouvel incident y arrêta cependant les Russes plus long-temps qu'ils ne se l'étaient proposé. On avait vu du feu, la nuit précédente, dans une petite île au nord-nord-est. Le lendemain, le maître Chitrow, qui était alors l'officier de garde, avait représenté, que tandis que la grande chaloupe serait occupée à charger de l'eau, on pourrait envoyer le canot pour savoir qui étaient les gens qui avaient fait ce feu. Alors le capitaine commandeur ne quittait déjà plus sa chambre, et le lieutenant Waxel commandait le vaisseau : celui-ci ne voulut point prendre sur lui, dans les circonstances où étaient les Russes, de permettre que le canot s'éloignât du vaisseau. Son sentiment était que, si le vent augmentait, on serait forcé de prendre le large, et qu'en ce cas il était douteux si l'on pourrait aller au secours des absens, qu'un vent contraire ou trop impétueux empêcherait de regagner le vaisseau. Mais Chitrow insistant, et voulant que son avis fût couché sur le journal, Waxel rendit compte de la

proposition au capitaine commandeur. Bering décida que, si Chitrow avait envie d'aller à la découverte, on pouvait le laisser faire, et lui permettre en même temps le choix de ceux qui devaient l'accompagner.

Chitrow, qui était homme de courage, fut flatté de la permission qu'on venait de lui accorder ; il prit cinq hommes avec lui, entre lesquels il y avait un interprète *koriaque*. Tous étaient bien armés. On les munit de quelques bagatelles, pour les distribuer aux naturels du pays qu'ils rencontreraient. Ils abordèrent le 30 août, vers midi, à l'île, éloignée de trois milles d'Allemagne du vaisseau. On y trouva les restes des feux qu'on y avait faits et qui n'étaient pas encore éteints, mais pas un homme. Après midi, Chitrow voulut reprendre le chemin du vaisseau, mais un vent contraire et fort impétueux le força de se réfugier vers une autre île à côté de celle-ci. Les vagues menaçaient alors à tout moment d'engloutir le canot ou d'emporter les hommes qui le montaient. Cet évènement tragique serait arrivé, sans une voile que Chitrow hissa au fort du danger, et avec laquelle il courut droit dans les vagues. Heureusement encore qu'une vague ayant rempli d'eau la chaloupe, une autre vague l'emporta à terre avec ceux qui étaient dedans.

Dès que Chitrow se trouva sur le rivage, il fit allumer un grand feu, non seulement pour se chauffer et se sécher, mais encore pour servir de signal au

vaisseau, afin qu'on vînt à son secours ; mais, dans cet intervalle, le vent se renforça tellement, que l'équipage crut devoir, avant toute chose, travailler à la sûreté du vaisseau. Pour cet effet, les Russes levèrent l'ancre et allèrent se mettre à l'abri derrière une autre île. En attendant que la nuit vînt, Chitrow qui avait vu partir le vaisseau, sans savoir où il allait ni quelle résolution il avait prise à bord, fut avec ses compagnons dans une grande perplexité.

La tempête dura jusqu'au 2 septembre. Comme on ne vit point revenir Chitrow, Waxel envoya le lendemain la chaloupe, avec ordre, si le canot était endommagé, de l'abandonner et de revenir tous à bord dans la chaloupe. En effet, le petit canot avait été trop maltraité, lorsque les vagues l'avaient jeté sur le rivage, pour tenir la mer ; on le laissa dans l'île, et Chitrow revint avec la grande chaloupe.

Le lendemain, les Russes entendirent des cris d'hommes dans l'une de ces îles, et ils y virent du feu. Bientôt après, deux Américains, chacun dans un, canot s'approchèrent du vaisseau jusqu'à une certaine distance : ils tenaient en main des calumets de paix. Ces sauvages, par leurs paroles et par leurs gestes, invitaient les Russes à aller à terre ; et ceux-ci, à leur tour, cherchaient, par signes et par des présens qu'ils leur jetèrent, à les attirer dans le vaisseau ; mais les Américains ne se laissèrent point persuader, après quelques instans ils s'en retournèrent à l'île.

Les Russes gouvernèrent au sud pour se dégager de la côte, et il n'y avait point d'autre cours à tenir, parce que le vent était ouest et ouest-sud-ouest. Depuis ce temps, jusque fort avant dans l'automne qui mit fin au voyage, le vent ne varia guère qu'entre ouest-sud-ouest et ouest-nord-ouest. C'était un grand obstacle au prompt retour de l'équipage : outre cela, le temps était presque toujours couvert de brouillards, en sorte qu'on était quelquefois deux ou trois semaines sans voir ni soleil ni étoiles, et par conséquent sans pouvoir prendre hauteur pour corriger l'estime. Il est aisé de concevoir quelle inquiétude cela doit avoir causé parmi des voyageurs qui erraient ainsi en tâtonnant par une mer inconnue.

L'équipage lutta contre les vents contraires et les tempêtes jusqu'au 24 septembre que l'on revit terre. Comme c'était le jour de saint Jean-Baptiste, on donna le nom de ce saint à l'une des plus hautes montagnes de la côte.

Un vent fort du sud rendait le voisinage de la côte dangereux ; ainsi l'on prit le parti de tenir au vent, qui, tournant bientôt à l'ouest, se changea en une tempête violente, et repoussa le vaisseau fort loin au sud-est. La tempête dura dix-sept jours sans discontinuer. On serra tant qu'on put de voiles, afin de n'être pas emporté trop loin. Malgré cette précaution, on perdit beaucoup de chemin. Les maladies qui régnaient déjà parmi l'équipage ne firent qu'augmenter, et le scorbut les désola de plus en

plus. Il ne se passa presque plus de jours sans que quelqu'un en mourût, et à peine resta-t-il assez d'hommes en santé pour la manœuvre du vaisseau.

Dans ces tristes circonstances, on ne savait si l'on devait s'efforcer de retourner au Kamtschatka, ou si l'on chercherait quelque port sur la côte d'Amérique pour y hiverner. Le besoin commun, la saison avancée, le manque d'eau fraîche, et l'éloignement où l'on était encore du port de Pétropawlowska, paraissaient rendre indispensable le dernier parti. Cependant le premier fut résolu dans un conseil tenu à bord. Dès que le vent fut favorable, on remit le cap au nord, et après le 15 octobre on le porta à l'ouest. On passa devant une île qui reçut le nom de *Saint-Macaire*, comme les autres qui suivent à l'ouest furent appelées de ceux de *Saint-Étienne*, de *SaintThéodore* et de *Saint-Abraham*.

Deux autres îles qu'on aperçut successivement restèrent sans nom, parce qu'on les prit pour les deux premières des îles Kurilles. Ce préjugé fit qu'on porta le cap au nord. On les appela, à cause de cette erreur, les îles de la *Séduction*.

Cette manœuvre eut les suites les plus funestes. En vain on reprit le cours à l'ouest, la côte du Kamtschatka fut toujours invisible, et il ne resta aucune espérance d'atteindre un port dans une saison déjà si avancée. Cependant l'équipage russe, exposé au froid le plus piquant et à une pluie continuelle, travaillait sans relâche. Le scorbut avait

déjà fait de si grands progrès, que le matelot dont on avait besoin auprès du gouvernail y était conduit sous les bras par deux autres malades, à qui il restait encore assez de force pour se soutenir sur leurs jambes. Lorsque celui-ci ne pouvait plus ni se tenir assis ni gouverner, on le remplaçait par un autre qui n'était guère plus en état de remplir cette fonction que le premier. On n'osait forcer de voiles, parce qu'en cas de besoin on n'aurait eu personne pour amener celles qui auraient été de trop : ces voiles même étaient déjà si usées, que le premier vent un peu fort les aurait mises en pièces ; et il n'y avait point assez de matelots pour pouvoir leur substituer celles qu'on avait de rechange.

A la pluie continuelle qu'il avait fait jusque-là, succédèrent la grêle et la neige. Les nuits devenaient toujours plus longues et plus obscures, et par là même le danger plus imminent, parce qu'à tout moment on avait le naufrage à craindre ; en même temps l'eau douce allait manquer tout à fait. Le travail excessif devint insupportable au peu d'hommes qui restaient encore sur pied ; ils criaient à l'impossible lorsqu'on les sommait de faire leur devoir : la mort, qui leur paraissait inévitable, tardait trop, à leur gré de venir les délivrer de leurs maux.

Pendant quelques jours, le vaisseau demeura sur l'eau sans être gouverné, et comme immobile ; ou, s'il avait quelque mouvement, il ne le recevait que des vents et des flots dont il était le jouet. En vain

eût-on employé la rigueur avec un équipage réduit au désespoir. Dans cette extrémité, Waxel prit un parti plus sage, en parlant avec bonté aux matelots, et en les exhortant à ne pas désespérer tout à fait du secours de Dieu, et à faire plutôt un dernier effort pour aller au devant de leur délivrance commune, qui peut-être était plus prochaine qu'ils ne s'y attendaient. Avec ces paroles modérées, il en persuada quelques uns à se tenir sur le pont pour y faire la manœuvre aussi long-temps encore qu'il leur serait possible.

L'équipage était dans cette situation affreuse, lorsque, le 4 novembre au matin, on recommença à faire voile à l'ouest, sans savoir à quelle latitude on était. Cependant ce cours à l'ouest était le seul par lequel on pouvait encore espérer de parvenir enfin au Kamtschatka. Quelle fut la joie de tous les Russes, lorsque bientôt après ils virent terre! Il pouvait être huit heures du matin.

Le peu de forces qui restaient aux matelots fut bientôt ranimé à la vue de cette terre désirée : on tâcha de s'en approcher, mais elle était encore éloignée, car on n'apercevait que des sommets de montagnes couvertes de neige; et, lorsqu'on en fut près, la nuit tomba. Les officiers jugèrent qu'il était de la prudence de tenir la mer, afin de ne pas exposer le vaisseau. On manœuvra à cet effet pendant l'obscurité, mais le lendemain on trouva que la plupart des cordages du côté droit du vaisseau étaient rompus. Il

n'en fallut pas davantage pour rendre l'infortune complète.

Waxel, sur le rapport qu'il fit de ce nouveau désastre au capitaine commandeur, reçut ordre d'assembler tous les officiers, et de consulter avec eux sur ce qu'il y avait à faire. Aussitôt la décision du conseil, les Russes portèrent le cap sur la terre, mais à petites voiles seulement, à cause de la faiblesse de la mâture. Le vent était nord, et ils gouvernaient ouest-sud-ouest et sud-ouest. La sonde indiqua trente-sept brasses et un fond de sable. Deux heures après, savoir à cinq heures du soir, on trouva douze brasses et toujours même fond. Alors on jeta une ancre et l'on fila les trois quarts du câble. A six heures, le câble se rompit ; les vagues qui étaient monstrueuses poussèrent le vaisseau sur un rocher où il heurta deux fois ; cependant la sonde indiquait encore cinq brasses de profondeur. En même temps les vagues donnèrent avec tant de furie sur le vaisseau, qu'elles le firent trembler jusqu'à sa quille. On jeta une seconde ancre, mais le câble se rompit avant même qu'il parût que l'ancre eût mordu. Heureusement que celle qui restait n'était point préparée ; dans l'extrême danger où ils se trouvaient ils l'auraient jetée, et par conséquent perdu toutes leurs ancres. Dans le même temps qu'on était occupé à mettre cette troisième ancre sur les bossoirs pour la jeter, une forte vague souleva le vaisseau et le jeta par dessus le rocher.

Tout à coup les Russes se trouvèrent dans une eau calme, et l'on mouilla sur quatre brasses et demie fond de sable, à environ trois cents brasses de terre.

Cependant l'hiver s'avançait à grands pas. Le premier soin des naufragés fut de visiter le pays dans les environs du débarquement, et de choisir l'endroit le plus commode pour y établir leurs quartiers. L'équipage, atténué de maladie et de fatigue, après s'être reposé jusqu'à midi, descendit la chaloupe, mais avec beaucoup de peine. Le 6 novembre, à une heure après midi, le lieutenant Waxel et l'adjoint Steller allèrent à terre ; ils la trouvèrent stérile et couverte de neige. Cette reconnaissance fit naître les plus accablantes réflexions. Aussitôt leur retour, il fut résolu que dès le lendemain on enverrait à terre tous ceux de l'équipage qui étaient encore sur pied. L'ordre fut exécuté, et le 8 novembre on s'occupa à descendre à terre les plus faibles. Quelques uns expirèrent dès qu'ils eurent été exposés au grand air, dans le temps même qu'on les sortait d'entre les ponts; quelques uns pendant qu'ils étaient sur le tillac, d'autres dans la chaloupe, plusieurs enfin après avoir été mis à terre.

Le 9 novembre, quatre hommes portèrent le capitaine commandeur à terre, bien couvert contre l'air extérieur, sur un brancard fait de deux perches entrelacées de cordes. Tous les jours on continua le transport des malades ; mais tous les jours aussi il en mourut quelques uns qu'il fallut enterrer. Aucun

de ceux qui avaient gardé le lit sur le vaisseau n'en échappa : c'étaient principalement ceux qui, par indifférence pour la vie, ou plutôt par pusillanimité, avaient laissé prendre le dessus à la maladie.

Il n'y eut que le capitaine commandeur qui céda au mal; son âge et sa constitution lui donnaient plus de penchant au repos qu'à l'activité. Waxel et Chitrow se portèrent assez bien pendant qu'ils furent en mer : ils demeurèrent le plus long-temps de tous sur le vaisseau, parce qu'ils avaient résolu que tout serait mis à terre avant que de s'y rendre eux-mêmes, ils se trouvaient aussi mieux logés à bord; mais cette situation pensa leur devenir funeste, soit parce qu'ils ne se donnaient plus tant de mouvement, soit parce qu'ils étaient exposés aux vapeurs malignes qui sortaient du fond de cale. En peu de jours ils se trouvèrent si mal, que, le 21 novembre, on fut obligé de les transporter d'un vaisseau à terre. On avait appris par expérience comment il fallait faire passer les malades du vaisseau au grand air : ainsi Waxel et Chitrow furent enveloppés soigneusement, et on ne leur laissa respirer l'air que peu à peu et par degrés, jusqu'à ce qu'ils y fussent accoutumés; dans la suite ils revinrent en parfaite santé.

Bering mourut le 8 décembre 1781 : on lui fit l'honneur d'appeler l'île de son nom.

Quelques jours avant la mort du capitaine commandeur, les Russes eurent encore le malheur de perdre leur vaisseau; c'était l'unique ressource qui

pouvait les tirer de cette terre d'exil. Il était à l'ancre, et exposé à toute l'impétuosité de la mer, lorsque, la nuit du 28 au 29, une violente tempête s'étant élevée, le câble se rompit et le vaisseau échoua près de l'endroit où les Russes étaient couchés dans leurs fosses. On le trouva, le matin, ensablé de 8 à 10 pieds pieds ; par la visite qu'on en fit, on reconnut qu'il était presque entièrement fracassé à la quille et aux côtés ; l'eau qui y entrait et sortait par le bas avait fait couler à la mer ou gâté la plus grande partie des provisions qui y restaient, et qui consistaient en farine, en gruau et en sel.

Cette perte était accablante dans les circonstances où se trouvaient les malheureux débarqués ; mais elle diminua bientôt à leurs yeux, lorsqu'ils eurent réfléchi que le vaisseau, quoique brisé, avait été jeté à leurs pieds sur le sable, au lieu d'être emporté en pleine mer ; il leur restait au moins l'espérance, s'il ne pouvait être remis à flot, d'en construire avec les débris un qui fût suffisant pour regagner le Kamtschatka.

Après la reconnaissance de l'île, on procéda à l'examen des provisions échappées au naufrage et à la tempête. D'abord il fut prélevé et mis en réserve la quantité d'environ huit cents livres de farine, pour la provision lors du trajet qu'on espérait faire de l'île au Kamtschatka ; ensuite on régla les portions journalières : quoique modiques, et qu'il mourût environ trente Russes jusqu'au moment du

départ des naufragés, elles n'auraient point été suffisantes si les animaux marins n'y avaient suppléé fort à propos.

A la fonte des neiges, vers la fin du mois de mars 1782, les Russes s'occupèrent sérieusement de leur retour.

Le temps favorable qu'il fit, dans les premiers jours du mois d'avril, permit de le mettre à exécution. Tout le mois fut employé à déplacer les agrès et à démonter la carcasse du bâtiment. Les officiers, les premiers à l'ouvrage, donnaient l'exemple aux autres par leur assiduité au travail.

Tout le corps du bâtiment étant achevé, on le lança à l'eau, le 10 août suivant; il fut nommé le *Saint-Pierre*, comme le paquebot des débris duquel il avait été construit.

Les boulets et ce qui restait de la ferraille du premier vaisseau servirent à le lester: un calme constant qu'il fit pendant six jours fut employé à placer le mât, le gouvernail, les voiles et à le charger de provisions; il prenait cinq pieds d'eau.

Chacun s'étant rendu à bord, on mit à la mer le 16; les rochers et les bas-fonds furent esquivés à l'aide des rames jusqu'à la distance de deux milles; ensuite, on déploya les voiles pour se servir d'un petit vent frais du nord qui s'était levé. Le vaisseau était aussi bon voilier et manœuvrait aussi facilement que s'il avait été travaillé par un habile constructeur. Le 18 août, ils essuyèrent un gros vent contraire du sud-

ouest. La crainte d'une tempête leur fit prendre la résolution d'alléger le vaisseau en jetant à la mer une partie de ce qui le lestait. Le 25 août, ils aperçurent le Kamtschatka. Le lendemain ils entrèrent heureusement dans le golfe d'Avathcha, et le 27 ils jetèrent l'ancre au port Pétropawlowska.

GLORIEUSE AFFAIRE
DE LA CITOYENNE FRANÇAISE.

La Citoyenne française était, à cette époque, un des plus beaux corsaires qui fussent sortis des chantiers de la Gironde : vingt-six pièces de 8 et de 12 lui formaient une batterie complète; 6 obusiers armaient ses gaillards.

Equipé et espalmé avec un luxe qui eût fait envie à un bâtiment de l'Etat, ce navire surpassait encore sa beauté extérieure par ses qualités nautiques.

Il croisait, le 13 mai, par les 24° 22' de latitude nord, et les 15° de longitnde, méridien de Paris. La journée avait été très fatigante pour son équipage; un brick anglais et une galiote hambourgeoise avaient été déjà amarinés et expédiés par lui vers les côtes de France, lorsque, sur les quatre heures du soir, une nouvelle voile fut signalée par ses gabiers de vigie.

Ordre fut aussitôt donné de gouverner dessus. Le capitaine, jugeant, au caractère nautique de ce navire, que ce devait être un vaisseau de la com-

pagnie des Indes, continua de marcher sans nul égard pour sa grosseur.

Ce ne fut que lorsque, arrivé dans le rayon du boulet, le bâtiment anglais, présentant lentement le travers, lui montra sa longue et noire batterie, que le corsaire français reconnut une de ces fortes frégates que l'amirauté britannique avait fait construire durant la gloire de l'indépendance américaine.

Bien que l'excellence de la marche de son navire donnât au capitaine Dubedat la certitude d'échapper à cet ennemi, s'il eût voulu prendre chasse, il jugea qu'il s'était trop avancé pour pouvoir adopter honorablement ce parti : il ne songea qu'à combattre.

L'affaire s'engagea aussitôt.

La pensée de l'officier français fut d'en brusquer le dénouement par un abordage; mais le feu de mousqueterie, qui embrassa le pont et les hunes de l'ennemi, lui ayant révélé que cette frégate avait une nombreuse garnison de soldats, il renonça à cette tentative : laissant donc arriver, il vint se poster vergue à vergue de l'ennemi, et commença un feu que cette courte distance rendit terrible. Plein d'ardeur au milieu de l'ouragan de plomb et de fer qui enveloppait les deux navires, il se multipliait pour recommander partout l'activité et le sang-froid, lorsqu'un boulet le frappa dans la poitrine.

L'équipage français ne s'aperçut point de la perte de son chef ; le citoyen Regal, premier lieutenant, prit aussitôt le commandement à sa place, et le combat, loin de se ralentir, ne fit que redoubler de fureur.

Depuis deux heures et demie, régnait cet engagement acharné ; les ponts des deux navires étaient jonchés de morts, leurs murailles étaient criblées. L'anglais avait perdu tour à tour son beaupré et son mât de misaine, lorsque, redoutant l'issue d'un engagement si meurtrier, il parvint à saisir le vent et à prendre la fuite.

Le bâtiment français s'attacha à son sillon en poussant des cris de victoire ; mais, forcé de jumeler sa mâture entamée par les boulets, il lui fallut renoncer à l'espoir de compléter son triomphe par une action nouvelle.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Nau
en

Nau
la
m

Nau
un
E
I

Nau
l'
re

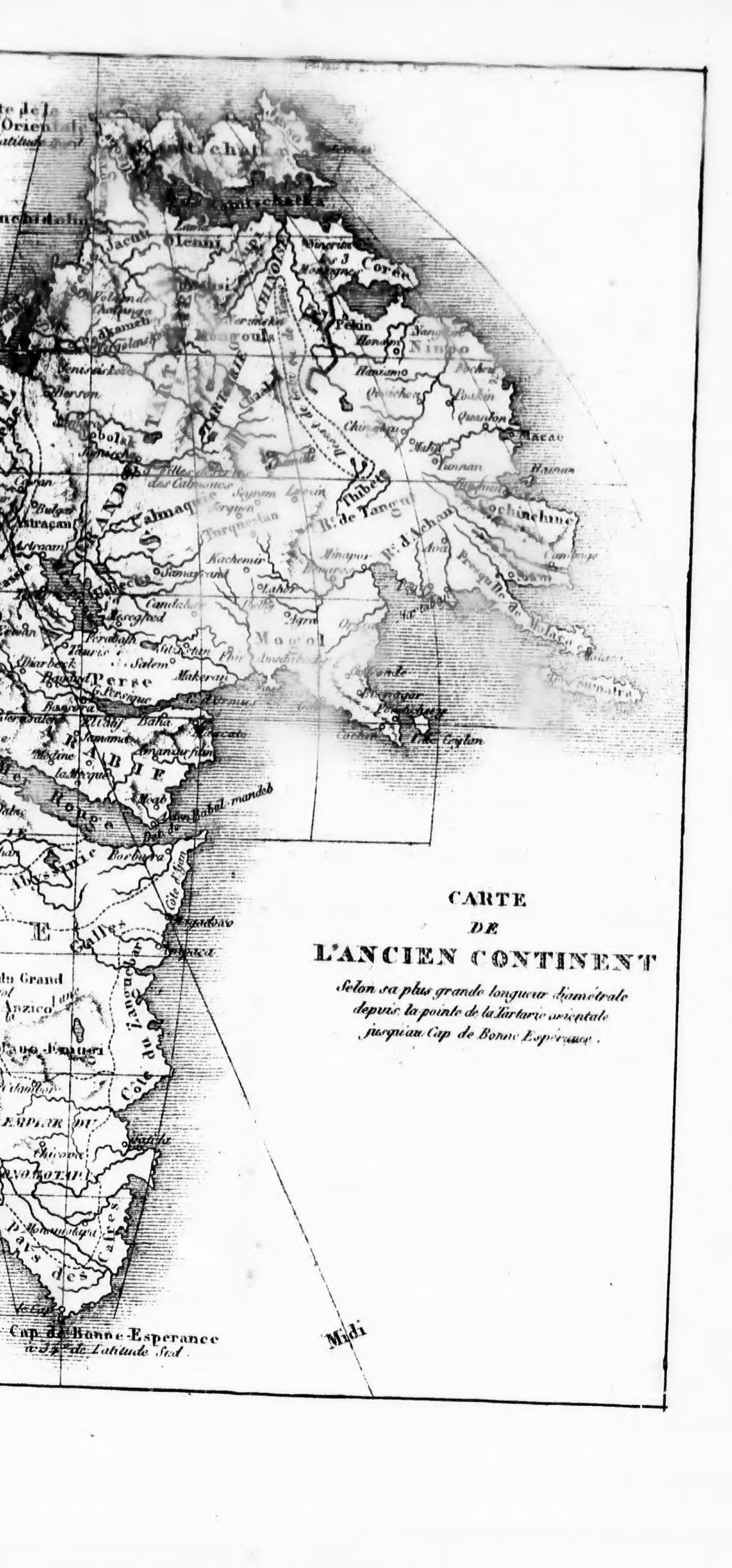
Nau
ca

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.




Septentrion.
Pointe de la Tartarie Orientale a 66° de Latitude Nord
G.Lenchidalu
Iles Britanniques
Dublin
Tornea
Bergen
Danemarck
Hongrie
Paris
France
Lyon
Turquie d'Europe
Natolie
Perse
Bagdad
Arabie
Mer Rouge
Candahar
Samarcand
Kachemir
Astracan
Mer Méditerranée
Le Caire
Desert de Barca
Barbarie
Nubie
Abissinie
Berbera
Borno
Cano
Cassena
Afrique
Haute-Guinée
Biafara
Etats du Grand Macoco ou Anzico
Basse Guinée
S. Paul
S. Philippe de Benguela
Empire du Monomotapa
Pays des Cafres
Côte du Zanguebar
Côte d'Ajan
Magadoxo
Melinde
Le Cap
Cap de Bonne-Esperance a 34° de Latitude Sud.
Degrés de l'Equateur.
10
20
30
40


CARTE
DE
L'ANCIEN CONTINENT
Selon sa plus grande longueur diamétrale
depuis la pointe de la Tartarie orientale
jusqu'au Cap de Bonne Espérance.
Kamtschatka
Jacuti
Mongouls
Pekin
Corée
Nanquin
Macao
Yunnan
Thibet
R. de Tangut
Calmaquie
Turquestan
Kachemir
Samarcand
Candahar
Lahor
Agra
Mogol
Perse
Ispahan
Makeran
Ormus
Golconde
Pondichery
Cochin
Isle Ceylan
Sumatra
Presqu'Isle de Malaca
Cochinchine
Siam
Tobolsk
Astracan
Bagdad
Bassora
Moka
Babel-mandeb
Barbara
Magadoxo
Côte d'Ajan
Mombaza
Côte du Zanguebar
Anzico
Cap de Bonne-Esperance
a 34.d de Latitude Sud.
Midi

